

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Brochart, Isaac. Advertissement sur  
les morts subites et maladies  
vénéneuses, lesquelles ont cours en  
ce Royaume...**

*A Paris, chez Gilles Robinot, 1612.*

*Cote : 90958 t. 126 n° 2*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90958x126x02>

ADVERTISSEMENT  
SUR LES MORTS  
SUBITES ET MALADIES  
VENENEUSES, LESQUELLES  
ont cours en ce Royaume.

A LA ROYNE.

OV A  
NOSSEIGNEURS DE SON  
Conseil, & de toutes les Cours Souveraines, &  
surintendantes sur la Police du Royaume.

Par I. B. des Affix.

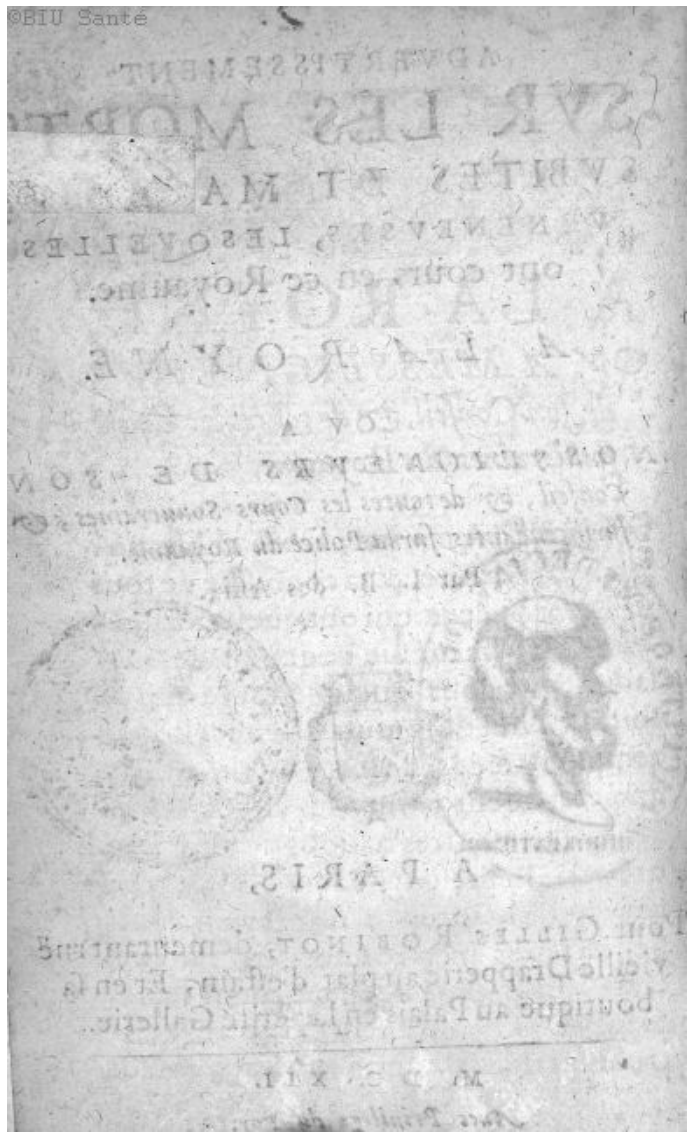


A PARIS,

Pour GILLES ROBINOT, demeurant rue  
vieille Drapperie au plat d'estain, Et en sa  
boutique au Palais en la petite Gallerie.

M. D. C. XII.

Avec Privilège du Roy.





3

**A LA ROYNE,**  
**OV A MESSEIGNEURS**  
*de son Conseil, & de toutes les Cours*  
*souueraines du Royaume.*

**M**ADAME, c'est chose notoire, & ja confessee de tous ceux qui ont quelque iugement sur ce qui est des maladies, que pour quelque cause que ce soit, il eschet de la mutatió en icelles de temps en temps: de sorte, qu'il y en a eu anciennement parmy les Grecs, & les Romains, & autres nations de l'Europe, qui pour le present ne sont plus, & n'en reste nulle apparence. Car il y en a plusieurs telles mentionnees en Hippocrate. Et mesme depuis Galien seulement, Il y en a eu encore d'autres: entre lesquelles la nommee Mentagra fut

A ij



fort signalee qui s'esleua dans Rome, pas loin de son temps: & fut si lucrative & si heureuse pour les medecins, qu'on l'appelloit leur nourriciere: à cause qu'elle auoit cela de bon pour leur particulier, qu'elle ne se prennoit guere qu'aux riches, & au reste ne s'en alloit point d'elle mesme, ains requeroit d'estre pansée avec grand art. Or est-il que ceste benigne & fauorable maladie, qui faisoit porter l'escarlatae aux Medecins, & les nourrissoit en delices, cessa par succession de temps, & les choses ont tellement changé, que depuis plusieurs siecles il ne s'en void plus nulle trace. Dont autant en est aduenu tousiours depuis que de temps en tēps, il s'en est esleué d'extraordinaires: tesmoin nostre verole, qui n'est sinon depuis sept vingts ans: & est d'assez bonne pratique encore, aussi biē que la Mentagra. Car pour vn point, elle est de celles qui nes'en vont point d'elles mesmes, ains elle requiert du remede, autrement il en faut mourir, voire encore en tomber par pieces. Tellement qu'en matiere de ceste-cy il ne faut point dire, ien'ayme

*morts subites.*

point les medecines, Dieu me guarira s'il luy plaist, il n'y a moyen que ie prene rien par la bouche. Car tout au contraire, il faut dire, ie prendray tout ce qu'on voudra, & endureray qu'on me face tout ce qu'on trouuera bon estre. Et par consequent, il faut de l'argent aussi pour s'en faire panser. Mais le mal est, que la pratique de ceste-cy est eschappée aux Medecins, qui l'ont laissée aller eux mesmes aux Chirurgiēs, & aux Empeiriques, par vn certain abus qui regne en leurs escholes de long tēps, & qui y est entretenu, malgré les gēs de biē d'entre eux, par là pedantise des autres. Lequel abus est tel, que contre le proverbe, *Qu'a nouueaux maux nouueaux remedes*. Et contre ce que Galien mesme recognoist & confesse en plusieurs endroits de ses liures, qu'il faut aller en auançant & profitant incessammēt, aussi bien en ceste science qu'en matiere de toutes autres par l'experience des choses & la ratiocination, & par l'analogie de ce qui en est desia cogneu, sur les sujets qui s'en presentent nouueaux assiduellement.

Ils ont fait vne loy de se dispenser de tout ce deuoir, ains de se contenter de ce peu qui en est ja esbauché d'ancienneté par Hippocrate, & digéré par Galien: & qui pis est de ruiner d'honneur & de reputation, tous ceux qui seulement auroiét desir d'en sçauoir d'auantage. Et alleguent pour la deffence de ceste pedâtiſe leur, qu'anciennemét les Turiens en ont vſé en matiere de leur estat, en ne permettant à aucun de se presenter en public parmy eux, pour y apporter nulle espece de nouveauté, autrement que la corde au col. Item que les Egyptiens ont eu la mesme loy aussi, touchant ceste mesme science, & qu'estant aduenu à l'vn de leurs medecins, de guerir par vne nouvelle inuention, vn malade lequel estoit abandonné de tous les autres, il en fut par eux poursuyui criminellement en iustice, & puni de mort, au lieu d'en receuoir salaire. Lesquelles deux allegations sont aussi pertinentes, comme qui allegueroit pour prouuer qu'il ne faut endurer aucun vray pasteur ny religieux, que la nation Iudaïque en vſoit ainsi à l'en-



droit de tous les Prophetes, voire de nostre Seigneur mesme. Et ainsi vn tel abus dis-ie les a priuez de la pratique de la cure de la verole: tellement qu'elle est deuolue, comme dit est, aux Chirurgiens: lesquels au mespris de ladite loy des escholes d'apresent se sont esuertuez de sorte, qu'ils y ont trouué des remedes, & lesquels y sont infallibles, ou pour le moins, le souloiēt estre iusqu'au periode où nous sommes, puis quelques cinq ans seulement. là où par toute la doctrine d'Hippocrate & de Galien, ioincte avec leur loy Turienne & Egyptiēne, Il eust fallu laisser mourir tant d'honestes hommes & femmes, à qui on veoid iournellement aduenir d'en estre surprins. Qui a grandement rehaussé le cheuet desdits Chirurgiens: entant que c'est vn mal qui a cela de bon pour leur profit, & de tres-mauuais pour le monde, qu'il perseuere cōstamment. Et qu'il ne fait aucune mine de cesser: ains tout ainsi qu'il ne se peut nullement guerir de luymesme, non plus ne desempare-il aucunemēt d'être les hommes: ains continue de se pren-

bom

dre & se donner iournellement, & tout aussi fort qu'il faisoit soixante & septante ans y a. Là où toutes les autres sortes de maladies extraordinaires qu'on eust encore remarqué, ne duroient sinõ quelque temps, & puis s'en alloiët d'elles mesmes: comme fit la susmentionnee Mentagra: & comme ont fait toutes les autres qui ont esté veüs depuis. Desquelles y en a eu telle, quelques quatre cës ans y a, qui tua les trois quarts du monde. Et commençoit en la plus part par des douleurs de costé, ou des vertigo: & en son declin se rendit telle, que plusieurs en mouroient en esternuant, d'où est venue la custume de dire, Dieu vous soit en aide à ceux qu'on void esternuer.

Or est il, Madame, que puis quelques ans, nous sommes en vn pareil cas, c'est à sçauoir, que laissant à part la verole, qui ne se prend ni ne se donne que par mal vser v de son corps. Il s'est esleué de nouveau en ce Royaume, vn certain autre venin encore plus grief que n'est celui de la verole, & lequel se donne & se prend sans mal faire ni mal  
 penser



pésér, ni s'approcher les vns des autres, qu'en tout bien & en tout honneur, ainsi que feroit vne peste des plus cruelles. Et ce qui est chose admirable, mais tres-vraye ce neantmoins, sans que, ni celuy qui le prend, ni celui qui le donne, & qui par consequent en est desia infecté, pensent auoir mal, sur tout qui soit contagieux ni perilleux. Tellement que c'est, en somme, vn venin si traistre, & surprenant, & malicieux tout ensemble, qu'il surpasse toutes les bornes, lesquelles imaginent estre en la nature des venins, ce peu d'entre les medecins qui se meslent d'y deuiner: qui les font telles, que ceux là lesquels sont de nature lente, disent-ils, ne sont que fort peu ou mesme point contagieux. Car cestuy-cy est, & des plus contagieux qui soient ny ayent onq esté veuz auoir cours entre les hommes, & ce neantmoins des plus lents quant & quant: de maniere qu'il ne fait aucun mal apparent de fort long temps en la plus part: ains il va couuant seulement en chacun, & luy preparant la matiere.

Ou de quelque abscez en la substan-

B

10 *Traicté sur les*

ce de son cerueau.

Ou bien de quelque vertigo tres-cruel & Epileptic.

Ou de quelque flux hepatic, ou dysenterie.

Ou bien de quelque pleuresie.

Icelles dysenteries, & pleuresies plus veneneuses & malicieuses beaucoup que n'auoient accoustumé d'estre aucunes qu'on eust onques veu.

Ou de quelque fiéure putride, & veneneuse aussi extraordinairement: ains telle que si d'auenture on en reschappe, c'est d'oc en telle sorte qu'elle laisse tousiours, quelque leuain lequel consequēment en r'engendre quelqu'vne autre, plus griefue que la precedente.

Ou de quelque Langueur, & quelques Douleurs du tout irregulieres, & extraordinaires aussi: en quelques vns, en tous leurs membres: Et autres en l'vn seulement.

Ou bien de quelque mort subite, qui sont à present si frequētes, que c'est chose estrange qu'on n'en prend aucun espouuamment: veu mesme que plus nous allons auant, plus elles le deuiennent.

Car qui pis est, il va tousiours en s'accroissant en toutes sortes, c'est à sçauoir tant en matiere de se rendre rebelle à tous medicamens, comme en matiere de s'estendre & propager de plus en plus.

Tellement qu'il est fort à craindre, qu'il n'en vienne iusqu'à causer, en fin, vne mortalité semblable à ladite, qui fut quelques quatre cens y-a. Et quoy que soit, il ne peut qu'il ne reussisse tousiours à quelque desolation espouuentable. Outre que les maux desquels il est ja cause iournellement sont tresgrands & tres-pitoyables. Combien que la plus part de ceux qui n'en sentent encore que chascū quelque leger effect, & sont a leur aise d'ailleurs, n'y prennent aucunement garde.

Entant qu'il est tel qu'il infecte, & par consequent debilite, insensiblement, & de peu à peu, les esprits animaux d'un chascū: esquels gist la source, ou le fōds de toutes les forces: & ainsi le rend incapable de toutes sortes de coruees, & mesme de fidellement remplir les labours ordinaires. S'il ne se nourrist, &

ne prend donc, parmi iceux, beaucoup d'aïse. Ce qu'il y en a peu qui font la plus part pour ne le pouuoir: & n'en auoir pas le dequoy: les autres pour ne penser que ce feust vertueusemēt fait. Qui est vne des principales occasiōs que les vices de lâcheté, & faineantise, & nonchalāce de tout bien, & toute vertu, se sont rendus vniuersels, depuis quelques vingt ans en ça.

Et la mēme debilité fait qu'il ne peut plus resister aux vicissitudes de l'air. Et de plus ledit venin sert de foment encore luy mēme, à la mauuaistiē des humeurs, lesquelles sont pour s'engendrer en chascun par toute autre voye. Et ainsi rend chascune des epidemies, qui s'eleuent de fois à autre, de par les corruptions de l'air, beaucoup plus farouches & griefues, que sans luy elles ne feroient.

Au demeurāt s'il est ainsi mauuais pour tout le gēre humain, il l'est specialemēt pour le particulier des medecins. En ce qu'il exclud vne partie des anciennes maladies, & touchant lesquelles est toute la doctrine de Galien. Et celles qu'il



ne peut exclurre, il les fait changer de nature. Et quant à luy, ou les maladies qu'il cause font mourir fort soudainement, & par surprise, ou sinon, le danger de mort qui y gist passe tost aussi. Ce que voyant les patiens contremandent les medecins, si desia ils estoient mandez, & sinõ encore, mieux se passent-ils de les appeller. Et quant à ceux que ledit venim constitue en langueur, il leur oste la vertu, & le soyn, & courage aussi de recourir à eux. Tat à cause qu'il interesse principalement la vertu animale en tous ceux qui en sont infectez: & pource les anonchalist, & les despise, & les rend d'une humeur d'attendre, que les maux qu'ils souffrent s'en aillent d'eux mesmes par vn bon regime, ou soient donc deuenus extremes, du tout, auant que de se mettre entre les mains des Medecins: Que parce qu'aussi les ressentent-ils bien estre maux. Qui surpassent toute la science d'iceux medecins. Joint que, par effect, ils en veoyent l'experience tous les iours sur chacun de ceux qui se mettent entre leurs mains.

Toutes lesquelles choses il m'est for-

B ij



ce en fin de remonstrer, pour les opposer à l'audace de ceux d'être eux qui me résistent au dessein louable, que j'ay, de publier ce que ie sçay touchant lesdites maladies. Ce qui ne leur peut proceder que d'une tres-grande malice.

Car d'oser nier, qu'au dela de vingt & vn an il estoit biẽ loin d'y auoir, en tout ce Royaume, tãt de maladies extraordinaires & malignes, cõme il y en a à present, & tant de morts subites, & tant de Lagueurs, & de Douleurs desquelles on ne peut apercevoir les causes. Tant de debilitẽz de membres, peruertissemens d'estomach. Maux de teste Vertigineux, Epileptics & Catharreux, & de toutes autres façons. Tant de fieures Putrides, & de petites Veroles, & de Rougeoles, & si bisferres, & de Pleuresies de mesme, & de peripneumonies, difficultez de respirer. Dysenteries, Gratelles & ardeurs de peau, Erysipeles, & Vlcères, & pourritures, & autres indispositions, esquelles y a du venin, en nombre du tout infini. Tant de defreglement aux fieures ordinaires & legitimes. Certainemẽt c'est vne grande impudence à des medecins:

Car eux mesmes sont bien cōtraints de l'aduouër a tous propos, sur le subiet de chascū des pauures malades, qui se mettent entre leurs mains: pour s'excuser de ce qu'ils perdent leur latin, tant à recognoistre les causes desquelles procede vne si grande nouveauté, qu'encore plus a les guerir: & ils le denient alors qu'on en veut conclurre, qu'il est question de s'esleuer par eux plus haut que tout ce qui est de la doctrine de Galien, s'ils desirent de penetrer iusques à telle cognoissance.

*Chapitre 2. contenant vne sommaire description du principal de la doctrine d'Hippocrate, & de Galien.*

**O**R pour vous faire veoir, Madame, qu'en cela ils ont tres-grād tort. Et qu'il est tout besoin que vostre Majesté prêne le soin de les esclairer, sur le suiet qui s'en presente desdites maladies de tout cetéps, qui sont si estranges & nouvelles, & dangereuses. Je suis contraint de remōstrer: Qu'à la verité, la doctrine d'Hippocrate & de Galien, & conse-

quemment de leurs escholes, en vn homme d'entendement, & qui a le courage de passer plus outre, & s'en seruir cōme d'vne aide nō petite à se rēdre vray medecin, est quelque chose d'excellent, & n'est pas vn petit tresor: Mais la mesme estant prinse, par vne ame superficielle, pour vne perfectiō de toute la sciēce de Medecine, est si peu de chose que rien. Car cy dessus vient à sçauoir, que quelque grand nombre de liures qu'auoient fait lesdits deux autheurs, & Galien specialement. Et depuis luy toute la troupe de ses Sectateurs & Disciples, touchant toutes especes de maladies, comme on pretend, si est ce que tout ce qu'ils ont tant escriuacé, ne peut rendre vn homme vraiment expert, ou clairuoiant sinon touchant les plus commune à tous vniuersellement, & qui sont comme naturelles: c'est à sçauoir touchât les fiebures quotidienne, tierces, & quartes, & ces sortes de continues lesquelles n'ont point de venin: ains selon que dit Galien, sont de la nature de l'vne ou de l'autre d'icelles, mesmés seulement, & des pleuresies, & fauces pleuresies

refies qui ne procedent finon de simples morfondeures, & tout le fort de leur doctrine se reduit à ces trois seuls chefs.

L'vn de ſçauoir coniecturer par le poulz &, par les vrines d'vn malade, & par les douleurs qu'il ſēt, & par la vehemence, ou lentitude de la fiebure, laquelle de ſeldites quatre humeurs, c'est qui eſt alteré en luy, & qui commence à ſe corrompre: & conſéquēment quelle eſt la qualité de ſadite fieure: C'eſt à dire ſi elle ſera continue, ou intermittente, & quel pourra eſtre ſon cours: afin de pouuoir ordonner deuēment de ſon traitemēt. Et la doctrine de ce chef icy eſt donnee, avec celle du troiſieſme, & ce ſans ordre, en Hippocrate, en les liures. *De humorib. De Iudicationib. De diebus Iudicatoriis, Prænotionum, Coacæ prænotiones*, & és trois premiers, *de morbis*, en ceux de *Affectiōib. de Internis affectiōib.* Et en tous les ſept, *De morbis Popularib.* Et en tous ceux de ſes Aphoriſmes: mais elle a eſté digeree fort nettement par Galien, ſpecialēmēt en ſes liures, *De Crifibus, de dieb. Decretoriis, de Præcognitione*, &



en tous ceux qu'il a escrit touchant le poulz, & és trois touchant la saignée, en ceux de *Typis, de morborum temporib. De totius morbi temporib. De febrium differentiis.* Et mesme est en outre espendue parmi tous les autres traittez.

Le second, qui est celuy par lequel Hippocrate commence ses Aphorismes, contient les loix de mesurer la nourriture conuenable à chacune espeece de fieure, & les heures de la bailler à vn chacun febricitant, & semblablemēt de le saigner & le purget à propos: & en sorte que toutes ces choses, c'est assauoir tant l'aliment, que la purgation & la saignée, n'interrompent aucunement les mouuemens de la nature (laquelle en toutes telles fieures est en perpetuelle action de digerer l'humeur peccante) ains que lesdites choses aident ausdits mouuemens de nature. Dequoy toute la doctrine est desduite au lōg par Hippocrate, tant en ses Aphorismes, comme au second & au troisieme de *Dieta*, Item en ceux de *Veteri medicina, De liquidorum vsu, de Affectionib.* tellement qu'il n'a quasi rien laissé à Galie a y adiouster.



Le troisieme est fondé sur ce presu-  
post, que le medecin ne doit esbranler  
les humeurs peccantes par medicamē,  
tant qu'elles sont cruës. Et que tandis  
qu'elles sont telles, aussi bien ne se peu-  
uent-elles euacuer, ni par nature, ni par  
l'art, Et pourtant auant que de se mettre  
en effort de les chasser, soit par laxatifs,  
ou autrement, il faut aider à nature à les  
digerer par remedes alteratifs. Et con-  
tient cedit dernier chef tous les moyēs  
de recognoistre, tant par l'vrine, que par  
les autres excremens du malade, quand  
l'humeur est encore cruë, où quand el-  
le est deuëment cuitte, & si elle auance,  
ou recule en matiere de cet effect. Et  
tient pour l'vn des fondemens de toute  
la science de medecine, que toute mala-  
die dont l'humeur peccante est si mali-  
gne, qu'elle ne se peut cuire par tous les  
efforts de la nature du patient, y assiste  
seulement de remedes alteratifs, plus  
foibles qu'elle, est incurable. Car au re-  
ste Galien tient pour venins, & pour  
mortiferes, en matiere d'alteratifs, tous  
ceux qui sont superieurs à la force de  
l'animal. Ainsi en parle-il en son troi-

sielme Des facultez naturelles, & en ce peu d'autres endroits, esquels il en viét en propos en ses autres liures. Et conformément à cela Hippocrate dit aussi que c'est la nature mesme de chascun patiēt qui est la vraye medicatrice de son mal, & non proprement les remedes. De maniere qu'en toutes les maladies esquelles on veoid que nature ne s'aide point, ou quoy que soit ne peut cuire l'humeur peccante, y estant quelque peu aidee: Sçauoir est par vn bō regime seulemēt, par des remedes fort legers. Et ou cela paroist aux signes, & aux circonstances du mal ( ce qui aduient tant en la grosse verole, qu'en toutes les autres maladies esquelles y a du venin tenace, ou de nature fixe, qui sōt toutes les plus grieveues ) Hippocrate oste le bōne, & n'en dogmatise autre chose sinon que cela est mauuais, ou aussi cela est mortel, cela est mauuais, cela est mauuais. Et Galien aduertist le medecin, qu'en ce cas il n'ait a vser, estant appellé, que de la partie de ceste science, laquelle contiēt la doctrine des Prognostiques: d'autant qu'autrement, & si le malade venoit à mourir

fans que luy l'eust signifié, on le prendroit pour ignorant: mais au demeurât qu'il se garde tresbien de luy rien ordonner.

Et ainsi l'un & l'autre de ces deux auteurs restreignent toute la science de medecine à ne servir que pour les fieures seulemēt: voire encore sinon pour celles dont les humeurs se peuuent cuire, moyennant quelque petite aide. Et supposent qu'elle ne peut rien servir à toutes les autres maladies, que seulement pour les declarer incurrables. Car au reste bien est-il vray qu'iceux deux auteurs, & sur tout Galien, ont bien escrit presque de toutes les autres especes de maladies moins communes, qui se voyent iournellement en quelcun entre cinq cēs mille: cōme de la Paralyse, del' Apoplexie, du Vertigo, de l'Epilepsie, de la Phrenesie, & de toutes les indispositiōs du cerueau & du foye, & de chacun des autres intestins: & mesme de chacun des autres mēbres externes, desquelles il s'est peu aduiser: De la Cardialgie, Des fieures malignes & putrides, Et des hectiques, & de la lepre, & du cācer, des

côuulsions, de la Dysenterie, & du flux hepatic & Lieutiere, de la iaunisse, du marasme. De toutes sortes de Tumeurs, Vlcères, & Schyrre &c. Comme a fait aussi Hippocrate. Tellement qu'à la vérité il y a de quoy apprendre en la plus grande part de leurs liures, choses qui sont tres-necessaires à sçauoir, & peuuent seruir en toutes sortes de maladies: mais le mal est qu'il a manqué seulement d'entendre & d'escrire les principales, & qui sont requises à la cognoissance parfaite, & à la guerison des plus grieues maladies, n'ayant eu nulle cognoissance de la nature des venins, ni de leurs differences & diuersitez: ni des remedes capables de les debeller. Et il est ainsi que le fonds de chacune d'icelles gist en venin, & icelui de nature penetrante & fixe. Item il a aussi escrit, & froidement, & peu de toutes celles qui gisent en fluxions, & qui dependent du Cerveau: telmoin qu'en toutes les escholes, on est encore à deuiner, seulement, d'où prouient la Goute, de sorte qu'il s'en faut beaucoup que ce qu'il y a de sain, & de meilleur en tous seldits liures, soit vne



doctrine parfaite : & telle que par elle seule on puisse recognoistre la nature, & iuger sainement de toutes sortes d'accidens de maladies, qui scauroient iamais suruenir de nouueau, telles que sont entre autres toutes celles qui ont cours en ce temps.

*Chapitre 3. contenant l'esclaircissement de ce qui est des Esprits sensitifs ou animaux, qui sont la substance, en laquelle consiste le fonds ou la source de toutes les forces de l'homme, par les Grecs dict Entelechie.*

**E**T qu'ainsi ne soit, combien que la partie qu'il a le mieux entendue, & touchant laquelle il a le plus pertinement, & le plus sainement escrit, soit de l'anatomie : & qu'il ait veritablement triomphé à deschiffrer tout ce qui est des moindres particularitez d'icelle. Si est-il pourtant manque en ce qui est du principal de la composition & structure de l'animal, & specialément de l'homme: n'ayant sceu precisemēt dire ou deschiffrer en quoy c'est que consiste le fonds de ses forces, par les Grecs dict



Entelechie: qui est cependât par droict & raison, le premier principe de toute la science de medecine. De sorte que cela est veritable, que luy-mesme en prononce au septiesme liure. De la methode de guerir, qu'on ne se peut avec raison ingerer de ceste science, si le cas est que l'on ignore les premiers elemens de la cognoissance du corps humain, toute la doctrine est donc vne chose grandement imparfaicte.

Car maintenant, pour enseigner ce poinct que luy a ignoré: & qui l'est encore de tous ses disciples iusqu'a present, & qui l'a esté d'Hippocrate encore plus, & d'Aristote tout de mesme. De maniere qu'en toutes les escholes de Philosophie, aussi bien que de medecine, on est encore à deuiner quelle est ceste chose de tout l'homme qui constitue sa perfection. D'autât qu'il est besoin d'en estre aduisé, pour pouuoir entendre la nature du venin qui opere la nouueauté des maladies de ce temps, qui font le sujet de cét oeuvre. Premièrement vient à sçauoir, que n'ayans seditz sectateurs sceu deuiner par tous ses  
crate,

liures, non plus que par ceux d'Hippocrate, ou c'est que peut gerre ladite perfectiō, ils l'ont colloquee en l'humidité de laquelle toutes les parties internes de nostre corps sont humectées, voire encore nostre peau mesme, specialemēt en la ieunesse. Et luy attribuent qu'elle est le retinacle de la vie, & de la chaleur naturelle : & que c'est en elle que gist la faculté vegetatiue : par laquelle tout animal croist iusques à sa perfection, & puis se maintient en son estre tant qu'icelle humidité dure: mais qu'à la fin elle tarist toute par ladite chaleur.

Mais ceste opinion n'a aucun fondement, & n'est qu'une vaine imagination. Entāt que premieremēt la vertu par laquelle vegetent tous animaux & vegetaux, ne gist point en chacun d'iceux: au moins le principal d'icelle. Car autrement, & si cela auoit lieu qu'elle feust en eux, il s'ensuiuroit qu'il y auroit vn beaucoup plus grand fonds de force & de vigueur en vn enfant, qui ne fait que sortir du ventre de la mere, que dedans vn adolescent approchāt de l'aage viril: & dedans le suc du bourgeon de la vi-

D

gne, que dans celuy du raisin meur: Et dans le petit arbrisseau qui ne fait que sortir de terre, que dedans l'arbre tout parfait. Ce qui n'est veritablement:ains au contraire c'est fort peu de chose, en toutes fortes, de ce qui est de force & de vigueur en tout tendron, soit d'animal ou vegetal: tellement que ce qu'on void y en auoir admirablement, en la plus part des animaux & vegetaux, alors qu'ils sont venus en leur iuste grâdeur, où pour le moins qu'ils en approchent. C'est que le fonds mesme de ce qu'ils en ont, chacun, s'est accru en luy avec son corps. Côme par exēple, le fonds de tout ce que le raisin meur a de vertu, est quelque chose de plus grand en toutes fortes, que le fonds de toute la vertu qui est, où qui estoit dans le bourgeon. Et le fonds de tout ce qui est de vigueur en l'adolescent est quelque chose de plus grand, en toutes fortes, que le fonds de tout ce qu'en a le petit enfant qui ne vient que de naistre.

Donc la dessus, si on demãde, d'où leur vient cēt accroissement du fonds, mesme de leur vigueur? le respon qu'il leur

vient des astres. D'on viennent aussi les vertus & proprieté intrinseques, & plus occultes de chascune des choses qui sont icy bas: cōme recognoist Mesué au premier de tous les Canons, qui fait le commencement & fondement de toutes ses œuures, & non de leurs tēperamens en matiere de leur chaleur, & froideur, & humidité, & siccité: ainsi que pretend Galien. Car cy dessus ie suis bien loin, pourtant de l'opinion de ceux qui veullent attribuer à leurs influences, & à leurs diuers mouuemēs & aspects, les reuolutiōs des Estats, & des Religions, & fortunes des Roys & Princes, & Heros, & de chacun particulier, & les diuers euenemens de toutes especes d'affaires: ny mesme encore seulement les diuersitez des annees, touchant leurs fertilitez ou sterilité, & mesme leur salubrité encore, ou insalubrité. Ains i'attribue toutes ces choses à la disposition & arbitre du souuerain: Croiant fermement qu'il se mesle du gouvernement de ce monde, & parmy toutes les affaires d'iceluy, de quelque nature qu'elles soient. Et par conse-



quent, que le succez de tout ce qui est suiect à variation, vient de son arbitre. Mais aussi de dire pourtant que les estoiles, qui sont des creatures si excellentes, & du nombre des permanentes (s'entend iusques au dernier iour) aussi bien que les elemens, & non du rang des transitoires: & sont mesme encore chacune d'une merueilleuse grandeur: & de plus sont en perpetuel mouvement soient sans action & inutiles, ie dy que cela ne se peut.

Ains qu'il y a toute apparance que, premierement, les estoiles du firmamēt, qui sont toute la multitude des fixes, & qui n'ont aucun mouuemēt spontanee, ains sont emportees toutes par le premier mobile de l'Orient en l'Occident, conferent les proprietes ocultes & substantielles à chacune des choses qui n'aissent & croissent icy bas. Et consequemment le Soleil, la Lune & les autres Planettes, qui ont chacune vn mouuemēt particulier, outre celuy par lequel elles obeïssēt aussi audit premier mobile, leur cōferent les facultez vegetatiue & animales: par l'analogie dudit

mouuement spontanée leur, par l'obligité duquel elles vont trauersant le dict premier mobile, & diuersifiant les quatre saisons de l'année: Et par mesme moyen ne luisent sur chacun endroit de la terre, sinõ d'un mouuemēt qui est composé de leuer & de coucher, & non d'un tournoiant ny dessus luy ny à l'entour en maniere d'une ceinture ou bien aussi d'une couronne.

Car tout ainsi comme, selon que les anciens ont recogneu, le Soleil à la plus grande, ou quoy que soit, la meilleure part en la generation de l'homme: en ce qu'ils ont dict que, *Sol & homo hominem generant*. Ce qui se doit entendre, tant de luy, que de toutes les autres planettes: autant en est il de la generation de toutes les autres choses transitoires. Et consequemment aussi de leur accroissement de chacune. Et ainsi di-je toute cette vertu de vegeter & croistre, tant en quantite, qu'en efficace, qui est si heureuse & si ample en tout tēdon soit d'animal ou vegetal, ne gist nullement en luy mesme: ains au ciel & es influences des astres, qui sont corps ce-

lestes, ne consistans tous d'autre chose que de pure vertu, & de pure efficace, communicable à toute chose qui en est susceptible, sans nulle diminution de foy. Non plus que la chaleur & la lumière du Soleil, ne se diminuent par en remplir toute la face de la terre & de l'air qui est entre deux. Pourquoy aussi en l'Escriture sainte ils sont appellez de ce nom de vertus, absolument, en cet endroit ou il est dit que les vertus du ciel s'esbranleront du iour de la venue du Seigneur.

Donc à cette occasion que les mouvemens desdites planetes sont tels, que chacune d'icelles, depuis son lever sur chacun oraison, va tousiours montant iusques au midy d'iceluy, & si tost qu'elle l'a attainct commence à en redeualler, & en vient iusqu'à se cacher, en fin, & à luy disparoïr tant qu'elle ait accompli le tour de l'autre partie du monde: Aussi ne peuent elles pas influer, à chacune des choses qui naissent icy bas, sinon vne capacité de croistre iusqu'à certain terme, pour puis aller en declinât: nō vn estre de permanance. Et c'est pourquoy

leurs influences, aussi, n'ont ladiſte efficace, que dict est, qu'enuers les tendrôs seulement, d'accroistre le fonds de leur vigueur: ains cessent de faire ce tour à chacun dés qu'il est venu à sa iuste maturité: Et dés lors ne font plus que luy estre en aide a se maintenir. voire ce seulement encore, en vn estat qu'il va tousiours en se descheant peu à peu. D'autant que telle est la nature de toutes vertus qu'elles ne peuuent pas agir que selon les capacitez des obieſts.

Et supposé toutes ces choses, neantmoins, ie ne confesse que tous animaux & vegetaux, ont en eux vne portion du total de cette faculté, par laquelle ils vont s'accroissant iusques à leur maturité, puis se maintiennent en leur estre, en se refaisant chacun iour par les nourritures qu'ils prennent. Mais ie dy quant à moy que telle vertu est debile en l'enfant: Et que le fonds mesme d'icelle s'accroist, & en a tout besoin; & ce, non tant par la vertu du cômencement qu'il en à, & qui reside dedans luy, que par la vertu que dit est que luy en influent les astres. Mais quant à ce que l'ani-



mal a de ladicte faculté vegetatiue ;  
il ne gist point en l'humidité que dict  
est, par eux nommee radicale, ny icel-  
le humidité n'est point ainsi qu'ils pre-  
tendent, la principale de toutes les  
substances du corps animé, ny le retinac-  
le de la vie, ou de la chaleur naturelle.  
Entât que, pour vn, par leur propre tes-  
moignage & doctrine, c'est au sang de  
l'animal que gist la faculté vegetatiue,  
& en l'intestin par lequel il se forme, qui  
qui est le foye: selon que Galien le pose,  
luy mesme au neufiesme liure de la me-  
thode de guerir. Et consequemment  
ledit sang & celuy des arteres sont le re-  
tinacle de la vie, ou de la chaleur natu-  
relle, selon que tous en sont d'accord,  
& mesme l'Escriture sainte. Qui me  
fait dire, pour moy, que ledit sang & les  
autres trois humeurs qui se trouuent  
auec, & se font tant par l'estomach, que  
par le foye, & par la rate sont les quatre  
humeurs radicales, & qu'il n'y en à au-  
cune autre, en tout le corps de l'animal,  
à qui appartienne ce nom: Suiuant ce  
que lesdits auteurs, en tous les lieux  
ou ils en parlent, en vont eux mesmes  
iusques

iufques là, de dire que le corps humain confifte tout d'icelles quatre, & qu'il en eft tout composé.

Laquelle façon d'en parler, ie ne puis pourtant approuuer entierement : ains ayme mieux dire qu'il en eft tout nourri, & affaifonné: c'est à ſçauoir nourri de deux d'icelles, & affaifonné des deux autres. Entant que c'est chofe notoire, qu'il n'y en a que deux qui foient nutritiues, c'est affauidoir le fang pour l'vne, & pour l'autre la pituite. Et les deux autres font pluſtoſt deſtrictiues que nutritiues, la bile & la melancholie: comme apert ſeulement de ce qu'elles ſont toutes deux mordaces ou corroſiues. Car cela eſt vne qualité du tout oppoſee à la nutritiue. Et au ſurplus il ſemble qu'elles ſoient principalement donnees à l'homme, afin qu'elles luy ſoyent en ayde à ſe morigerer. Car le fang eſtant de nature glutineuſe, & de ſaueur douce, le rend ioyeux, prompt à aymer, & a bien eſperer de routes chofes obiectes a ſes ſens. Donc afin que cela ſe face avec raifon & diſcretion, il eſt affaifonné de bile: laquelle humeur le rend capable

E

de haïr & de detester ce que la raison, qui balance toutes choses dans son cerveau, luy demonstre estre haïssables. Item d'humeur melancholic, qui le rēd capable de craindre, & d'apprehender tout ce que la raison aussi lui demonstre estre à craindre & apprehender. Et ainsi tant pour ceste cause, que pour aider à l'expulsion des excremens, quant a la bile, & quant à la melancholie, afin d'aider à exciter l'appetit, elles sont au sang comme vne sauce, seulement, pour l'affaisonner, non pour servir au corps humain de nourriture. Tellement, que par cōsequēt, aussi ne peut-on dire qu'il en soit proprement composé, ains seulement de sang & d'eau, ou de sang & de pituité.

Et non plus ne peut-on pretendre, aussi, que lescdites humeurs soyent substances simples, & telles que chascune d'elles consiste d'un seul element. En tant que si cela estoit, la bile seroit donc la plus loüable de toutes les quatre, qui selon leur supposition consiste de celuy du feu: mais il est notoire, que c'est le sang qui est la plus loüable. Et au de-

meurant qu'il consiste de tous lesdits quatre elemens. Et le mesme est à presumer touchant la bile aussi, & la melancholie. Et quant est de la Pituite, il n'y a doubte, qu'au moins, elle n'ait quelque chose de terrestre, & d'aerien. Combien que c'est chose notoire, que leurs temperamens excedent de l'vne en chaleur, & de l'autre en froideur, & celui de l'autre en siccité, & de l'autre en humidité: & par ce moyen correspondent aux quatre saisons de l'annee.

Or s'en faut-il beaucoup, qu'en elles gise pourtant le fonds de toutes les forces & les facultez de l'animal, & specialement de l'homme, autrement ceste *Entelechie* tant cerchee depuis le temps des anciens Grecs iusqu'à present, en toutes les escholes de Philosophie: Car c'est chose estrange qu'aucun de tant d'auteurs qui ont escrit de la nature n'est encore sceu paruenir iusqu'à ce point d'intelligence: combien que par fois Galien se soit ellancé iusques à y donner de grandes attaintes: mais il ne les a pas peu suiure, ny consequemmet

E ij



elles n'ont esté releuees d'aucun, ni tirees a consequence. Et quant à Hippocrate, c'est vne honte combien il en a esté loin, & combien il s'y est trompé. Car ledit fonds de toutes les forces & facultez de l'homme consiste en l'excellence de la quatriesme digestion, & aux esprits qui en reüssissent. Et au reste la cognoissance d'iceluy est la perfectiõ de l'intelligence de toute l'œconomie naturelle, par laquelle sont transmuez, & diuersemēt graduez les alimens que chascun prend iournellement, par l'œuure de ses intestins. Or s'ensuit tout ce qu'en a sceu ou imaginé Hippocrate, selon qu'il est representé au quatriesme *De Morbis*, qui est vn de ses plus beaux liures, ou, à tout le moins, vn de ceux qu'il à le mieux elabourez.

Du ventre aussi tost qu'il est plein, dit il, apres que l'homme à prins sa refection, le cœur en attire tout ce qu'il y a de sanguinés viures desquels il se viét de repaistre, & en fait du sang, lequel il distribue par tout le corps. Et ceste petite vescie appellee Kistifellis, en laquelle est logé le fiel en fait autant de

son costé, & en attire à soy tout ce qui est d'amer és mesmes viures, & en fait du fiel, lequel elle distribue semblablement par tout le corps, selon qu'il luy en est besoin. Et le cerueau en fait autāt de son costé, & attire des mesmes viures à soy tout ce qui y est de pituiteux, & en fait de la pituite. Et la rate finalement en attire à soy tout ce qui s'y trouue de nature aquee & en fait de l'eau, &c. Et confirme ce dire sien, tant par raisons, que par exemples qui de vray ont l'apparance, & de la force grandement, mais de verité du tout point.

Tellement qu'aussi Galien ne la pas suiuy en cela: ains en à beaucoup mieux parlé. Car en sōme, en asēblant ce qu'il en assigne au troisieme de ses liures *Des facultez naturelles*, ou il en traicte par expres. Et consequemment en celuy *De l'usage du battement des arteres*, Il reconnoist qu'en la nourriture de l'homme, il eschet quatre digestions, gradees l'une sur l'autre, par lesquelles les alimens que chascun prend iournellement sont diuersement trasmuez: Desquelles la premiere est celle laquelle se

E ij

faict dans le ventre, & les boiaux, & qui commence dés la bouche, par le macher. Par laquelle est ce que chacun mange alteré, & transmué en vne nouvelle substâce, qui est appelée le Chyle, & qui est beaucoup plus exquise que n'estoit ce qu'il a mangé, si ce ne sont des viures plus exquis qu'il ne luy est besoin. Car en cas ledict estomach s'en descharge, en les réuoyant indigets par quelque moyen que ce soit.

Et la seconde en est vne autre, laquelle se fait dans le foye, ou ledit chyle est attiré, de dedans ledit estomach & les boyaux, par ledit foye, puis y est transmué en sang, qui est vne substance plus exquise beaucoup derechef, que n'est ledit chyle. Et au reste, que de ce sang vne partie est employee à la nourriture de tout le corps, & pour cet effect est portee iusqu'aux moindres extremittez de tout iceluy, par les veines.

Et l'autre partie est portee au cœur, ou elle est digeree & transmuee derechef en vne nouvelle substance: & qui est beaucoup plus exquise, derechef, que n'est ledit sang: combien qu'elle soit en-

core vne espece de sang elle mesme, mais iceluy sang si exquis qu'il a mouvement, & qu'il se meut incessamment par luymesme. Et cetuy-cy est nommé le sang arteriel. Vne partie duquel est enuoyee par tout le corps semblablement, par le moyen des arteres, pour luy donner la faculté vitale, & tous les mouuemens qui en dependent, qui sont tous les inuolontaires.

Et l'autre est portee au cerueau par les arteres Charotides, & la digeres de rechef, dans icelles, par le cerueau, & rendu esprits sensitifs, & motifs & racionaux, & tels que par eux est donné a tout le corps le sentiment, & le mouuement volontaire. Et que pour l'effect de pouuoir faire ladite digestion exactement, lesdits arteres Charotides sont entortillez, de façon qu'ils constituent comme vn rets admirable, à fin que ledict sang arteriel, demeurant long tēps en iceux, s'elabore parfaitement, tout ainsi comme la semence fait dans les tortillis des vases spermatiques, & le Chyle en ceux des boyaux. Et par ce moyen iceluy sang arteriel puisse estre



en assiduele nourriture ausdits esprits animaux, qui en ont besoin à cause qu'ils sont consumez par les mouuemens volontaires, & sur tout par les violents, laquelle doctrine, il resume en abbrege au neuuiesme *De la methode de guerir*, Ou il represente que tout animal se gouuerne par trois diuerses facultez, autremēt trois diuerses ames. Desquelles la premiere, qui est appellee Naturelle & Appetiue, nous est commune avec les vegetaux, & gist au foye, & dans le sang qui y est fait, & s'en va nourrir tout le corps, par tout lequel est portee, avec ledict sang, par les veines. Et la seconde, par laquelle nous ne viuons pas seulement comme vegetaux : mais comme animaux, est appellee Ame, & reside au cœur, qui est la source de nostre chaleur naturelle, & depuis ledit cœur s'expand par tout le corps, par les arteres, & est dicte la faculté vitale par les Philosophes, ou bien aussi l'Ame irascible. La troisieme est l'Ame rationatiue, laquelle a son siege au cerueau, & preside aux actions volontaires, & par les organes des nerfs, comme par des canaux, donne à

ne a tout le corps le sentimēt, & le mou-  
uement.

Or tout cela est tresbien dict, & est la  
mesme verité: mais le mal est qu'en au-  
tres lieux il en parle tout autrement.  
Comme pour l'vn, au liure *De inequali  
temperie*, il fait si peu de cas desdits es-  
prits sensitifs, qu'il les dict estre la sub-  
stance de tout le corps, la plus aisee a al-  
terer. Et en apres en celui *De usu respira-  
tionis*: Il soustient que lesdits esprits ne  
se nourrissent que de l'air qui se reçoit  
par les narines, & non du sang arteriel,  
qui est enuoyé du cerueau par les arte-  
res charotides: alleguant pour preuue  
de ceste opinion que si on lie, tant serré  
qu'on voudra, lesdits arteres Charoti-  
des à vn animal au droit du col, il n'en  
est en rien offensé, ni pour le regard de  
la respiration, ni du sentiment, ni du  
mouuemēt tout vn iour entier. Ce que  
ie soustien quant à moy estre aussi bien  
argumenté, comme qui voudroit dire,  
que le feu ne vit aussi que d'air, & non  
point du bois qu'on y met pour l'entre-  
tenir: d'autant que comme ainsi soit que  
si tost que vous lui soustrayez l'air ils e-

F

steint entierement: cela ne fait-il pas si tost que vous cessez d'y mettre du bois, ains dure encore quelque temps, & tant que le bois, qui y est, soit du tout conuertý en cendre. Donc cette cõtradiction qui se trouue en ses liures, touchant les esprits sensitifs, est occasion qu'es Escholes en ceste science, on fait fort peu d'estat d'iceux: & n'a-on du tout nul esgard à ceste façon si magnifique en laquelle il en parle és lieux susalleguez. Ioint que par effect aussi en l'vn d'iceux, c'est à scauoir au neuuiesme de la *Method de guerir*, ce qu'il y en dit est coulé trop succinctement, & dit a propos d'autre chose, à laquelle seule regardent tous ceux qui manient ses liures. Et c'est encore pis de la façon, en laquelle il le couche & l'entrelasse aux autres lieux: entant qu'au principal d'iceux, c'est à scauoir au troisiésme des *Facultez naturelles*, il ne poursuit les quatre digestions susdites sinon iusqu'à la troisiésme, & finist son propos par elle. Outre que ce qu'il y en dit, ce n'est point d'vn fil continu, ains d'vne façon bricolée, & d'vn stile trainant à terre, & ne

tendant à enseigner que les particularitez de l'anatomie, & non point à représenter ce qui est de cette generalité. Tellement qu'en somme il n'enfoncé nullement la doctrine de la quatriesme digestion, ni son importance, en laquelle gist ce secret.

Donc ie dy moy pour suppleer à tel defaut, premierement, qu'il est besoin peser ce poinct. Qu'en chacune desdites quatre digestions, est fait transmutation en mieux de ce qui y est digéré, & non point d'esgal en esgal seulement: qui seroit autant comme rien faire, suiuant ce sarcasme du Poëte *Diruit ædificat mutat quadrata rotundis*. Tellement que, cōme dit est, le Chyle est vne chose plus exquisite que ne sont les viures desquels il a esté extraiet. Et le sang vne autre beaucoup plus exquisite que n'est le Chyle. Et puis le sang arteriel vne autre qui l'est derechef beaucoup plus que le simple sang. Et finalement les esprits sensitifs & rationaux, qui sont aussi communément dits animaux, vne autre qui l'est plus encore que n'est le sang arteriel.

Et pour le second il vient à conside-

F ij



rer, aussi, qu'ils sont la plus puissante, & la plus précieuse de toutes les substances du corps. Et pource, que la quatrième digestion, par laquelle ils sont engendrez est la plus exquisite aussi de toutes les quatre principales, qui constituent l'économie naturelle. Et qu'au reste, combien qu'ils soyent l'œuvre du cerueau, & du rets admirable tissu des veines ou artères dits Charotides, ils sont neantmoins quelque chose de plus exquis encore que ledit cerueau, & que lesdites veines mesmes. Tant à cause qu'ils sont aussi l'œuvre du ciel, & des astres, qui aident à la digestion que fait chacun des intestins, & à cette-cy par special, que d'autant qu'ils sont animez & suruiuifient encore, d'un autre esprit lequel n'est point ainsi comme eux, fait matière élémentaire & transitoire, qui est celui par lequel joint avec eux vn chacun des hommes entre en cognoissance des choses éternelles, si bon lui semble: c'est assavoir de toutes sortes de sciences. Et cét esprit icy est vne substance plus exquisite encore, que lesdits animaux, & plus puissante de beau-

coup, en toutes les especes de functiōs mesme d'iceux esprits animaux : de maniere que s'il est fort, & prend racine dans le cœur : c'est à dire si l'homme se gouerne selon icelui, il fortifie le cerueau mesme, qui est desia le plus puissant de tous les intestins, & le rend plus exquis encore, qu'il ne l'est desia de nature. Et si d'auenture il y a en lui de la cacochymie, il est puissant de la guerir, & autant, voire encore plus, en fait-il à iceux esprits animaux : c'est assauoir qu'il les renforce, admirablement, en quicōque lui donne lieu. D'où vient l'infinité de force qui se veoid és gens d'entreprinse, & de courage, & de coruees. Mais cy dessus vient à noter, qu'estant du tout spirituel, il ne peut subsister luimesme dans le corps, que par le moyen desdits esprits faits de matiere, qui sont son foment, tout ainsi que tout le corps est le leur d'eux.

Donc maintenant pour deschiffrer & descrire par le menu toutes leurs facultez, & toute leur puissance, & leur efficace. Premièrement, comme ainsi soit que Galien & tous ses sectateurs, là où ils se

fouuiennent d'en parler : ce qui leur aduient rarement, ne leur attribuent que les seules facultez par eux dictes animales : c'est à sçauoir l'imaginatiue, la ratiocinatiue, & la memoratiue, & la s'ensitiue, & la motiue. Et croyent qu'ils ayent du tout perdu la vegetatiue, & la nutritiue, & mesme la medicatrice: pour auoir icelles esté toutes entierement changees esdites autres animales. Je dy moy que combien que les vegetatiue & nutritiue, qui gisoient au sang, soient muees esdictes animales en iceux esprits sensitifs : Lesquelles animales sont beaucoup plus exquisés qu'icelles vegetatiue & nutritiue : tellement que par consequent le total desdictes premieres y ait esté plus qu'absorbé : Si est ce qu'aussi estant donc lesdictes animales faictes desdictes vegetatiue & nutritiue & medicatrice, elles ne laissent de seruir neâtmoins aux mesmes effectés de vegeter, & de nourrir, & de restaurer la santé: tellement que par cette sorte d'esprits animaux est parfaict tout ce que l'animal a d'autres forces & vertus naturelles. Et ainsi que, pour vn besoin, lesdits

esprits se retrogradent à seruir de nourriture, ce & aux grands ieufnes mesme-ment lesquels on est contrainct subir parmy des entreprinſes de longue haleine, & tres - difficiles. Combien que cela ne se peut sinon avec fort grande peine, & douleur : telle que seroit à vn Docteur de faire office d'escholier, & à vn aduocat de cleric, a vn Iuge de procureur. Mais i'ay de tres-forts argumens pour prouuer que cela font ils, pourtāt, au x besoins que dit est, lesquels argumens sont fondez des sur obseruations notables, que ie referue à dire ailleurs.

Tellement que beaucoup mieux, & sans effort, seruent ils à la vertu medica-trice, parce que c'est vne vertu plus noble beaucoup, que n'est la nutritiue. Et mesme, comme ainsi soit que le principal de la partie d'Icelle, qui appartient à regenerer, & resoudre les solutions de continuité, consiste au sang. Et de celle qui appartient à mundifier, & a vaincre, ou a expulser les venins, consiste au sang arteriel : C'est ausdicts esprits animaux mesme, que gist le total de la troisieme,



qui est la<sup>re</sup> corroboratiue. Comme on peut colliger de ce qu'entre les insensez, esquels ces animaux icy font souleuez, outre raison, par fortes imaginations, il s'en void plusieurs qui endurent le froid de l'hiuer iusques à se coucher tous nuds en la neige: Et au semblable se nourrissent d'ordures, & de mauuais viures le possible, & pour tout cela n'en deuiennent ni rheumatiques, ni ladres, ni cadauerez.

Et au reste Galien mesme & Hippocrate tiennent pour chose indubitable, qu'en toute fiebure la nature est en perpetuel effort de digerer & expulser humeur peccante: & qu'elle est la vraye medicatrice des maladies. Or si cela est veritable, par ce mot de nature, il est necessaire d'entendre le fonds mesme de tout ce que l'homme a de facultez & forces lequel consiste esdits esprits, & en ce qu'il s'en crée mesme en chacune par surabondance.

Car cy dessus vient à noter encore: que tout ainsi comme es negociés de ceste vie, les labours les plus delicats, & de la plus grande importance se font  
en beau-

en beaucoup moins de temps, & avec beaucoup moins de peine, parceux lesquels en sont capables, que les manuels & grossiers: ainsi fait le foye beaucoup plus diligēment, & avec moins de peine la digestiō du Chyle en sang, que l'estomach & lesboiaux ne peuuēt pas faire la leur en Chyle, de ce que chacun mange & prend pour sa nourriture: Et le cœur la siēne de mesme, du sang venal simple en esprits vitaux, dictz sang artiriēl, que ne fait le foye la siēne, du Chyle en simple sang venal. Et consequēment le cerueau ceste quatriēme icy siēne, d'esprits vitaux en sensitifs, que le cœur la siēne du sang venal esdits esprits vitaux.

Voire il est à sçauoir encore, qu'il se debite peu de sang pour la nourriture des membres. Entant que c'est chose certaine qu'il s'en vse peu en chacun, par chacun iour, sauf en ceux qui trauaillent par dessus leurs forces, & presque point en ceux qui viuent à repos. Et cependāt vn chacun boit & mange, & fait beaucoup de sang iournellement, au moins pout le regard de ceux qui ont dequoy se bien traicter, & qui en vsent: tellemēt

G

que la plus grand part d'iceluy s'en va en esprits sensitifs. Et par ce moyen di je vn chacun y surabonde, moyennant qu'il se nourrisse deüement, & ne traualle que de forte.

Donc c'est ceste surabondance d'iceux, c'est à dire autrement, ce qu'il s'en fait tant en chacun, & si aisément: eux estans vne chose si pretieuse, & pleine de tant d'efficaces, ou gist le fonds de tout ce que l'homme a de forces. Et ce qui le rend tellement capable de toutes couruees, & de ce labeur infini & inexpuisable que les latins nommoient *laborem improbum*, pour lequel, dit Iob, eb est nay l'homme, comme l'oiseau pour le voler, que non seulement il n'en est ni tué ni debilité, comme il sembleroit qu'il d'eust estre: mais au cõtraire en est rendu beaucoup plus vigoureux & fort.

Et de mesme, qu'il est capable aussi de ieufner grandement, & de ce qu'il ne laisse de faire vn sang tresbon & louable, & vne belle & faine chair, combien qu'il se nourrisse de viures treschetifs & immondes: ainsi que sont contraints

de faire la plus grande part des paisans, & infinis honnestes hommes & femmes dont le monde est plein, & qui font la meilleure mine qu'ils peuuent, leur vie estant toute de couruees, & tout ensemble de disette, & toutes sortes de souffrances.

Car au reste, ce qui faiçt que l'homme en est capable de plus sans comparaison que la beste, est que cest autre esprit superceleste & immateriel, autrement dit l'entēdemēt, duquel en outre il est doué, selon que j'ay dit cy dessus, est vne substance encore plus exquise, & plus puissante sans cōparison, que lesdits esprits sensitifs mesme, qui sont faits de matiere: & ce en toutes les especes de fonctions mesme dont eux dits esprits sensitifs sont capables, & par consequent est nutritiue, & medicatrice totalement à l'infini, & quant & quant corroboratiue des nerfs. Voire ie dy encore mesme, soit icelny entendement bon & sincere, ou faux & malin: pourueu qu'il trouue de l'obieçt de reluire, & quelque succez en ses labeurs. Car autrement, c'est bien sans doubte que tant s'en faut



qu'il fortifie, que tout au contraire il es-  
puise infiniment le corps, & le debilité,  
s'il est contrainct de demeurer inutile,  
faute d'obiet.

Donc ce sont eux mesmes, & leur  
surabondance encore, di-je, qui consti-  
tuent ce ressort, par la vertu duquel  
chacun naturellement se deslasse, & re-  
vient en sa plaine force, quelque coruee  
qu'il ait fait, voire en vne plus grande  
encore, par se reposer seulement, &  
dormir & manger, & prendre vn refe-  
ction mediocre.

Et qu'ayant au semblable esté attenué  
par quelconque sorte de maladie, simple  
humorale, il se remet incontinent qu'il  
en à esté deliuré, par estre purgé seule-  
ment.

Et eux mesme encore qui rendent vn  
chacun hōme tel, que nō seulemēt il ne  
se ressent point des vicissitudes de l'air.  
Et que l'extremité mesme du chaud ni  
du froid ne le blessent aucunement, s'il  
n'en endure du tout trop; mais tout au  
contraire ils luy font du bien, & appor-  
tent de l'aise, & de la viuacité à ses mem-  
bres.

Et au reste, combien qu'ils soient faits de matiere, si sont ils immateriels: De sorte qu'au plus il y en à en chacun, & plus est la chair delicate, & compacte ce neantmoins. Car ce sont eux qui font ce traiçt de la restreindre & mollifier tout ensemble. Et autant en font ils aux nerfs: à sçauoir qu'ils les rendent souples, & ployables en tous les sens, & roides & forts tout ensemble, plus mesme que ne font les os sans comparaison.

Or ce sont ces mesmes esprits desquels se faiçt le principal de la semence, comme est auçteur Tertullien en son liure *De anima*. Et par lesquels elle se faiçt dedans les vases spermatiques, & non point seulement du sang: ainsi comme veut Galien. Et c'est la raison pourquoy d'un boiteux n'est point engendré un boiteux, un aueugle d'un autre aueugle: mais si est cōmunement d'un insensé un autre insensé. D'autāt que la semence est faiçte de cesdits espritsicy, di-je, & n'est point vne substāce extraicte de chacun des mēbres. Et pourquoy aussi il se fait de la semence, en quātité, & subitemēt,

en vn homme qui est passionné d'une femme : & au contraire il ne s'en fait que fort peu, voire du tout point, non plus qu'ez chastez, en vn qui diuertist tous cesdits esprits, & son affection par consequent, à des choses tres difficiles, & serieuses, & de forte speculation.

Dequoy cesdits esprits icy sont estrangement alienes : à cause qu'estans faits de ce sang, auquel gist la faculté irascible & concupiscible, ils sont naturellement vains & immundes, & insolens: c'est à dire iniustes, & pleins d'arrogance, & de violence. A quoy ayant esgard Moyse, & toute la sainte Escriture les appellent sang, eu esgard à leur origine. Et appellent consequemmēt tous ceux la hommes animaux, qui reiectent l'erudition, & qui se gouernent selon la sapience qui resulte de leur ratiocination. Mais telle consideration appartient proprement à la Theologie, & non pas à la Medecine. Pourquoy ie me contenteray de n'en dire que ce seul mot, par lequel on peut recognoistre que tout ce que i'en ay desduit, est entierement conforme à ce qui en est men-

tionné en ladicte Escriture sainte.

Sauf que i'adiouteray seulement, que tant de cela, que de ce que ladicte surabondance est vn si grand thresor de forces à tous ceux qui sont à leur aise, & ont de quoy se bien traicter, & qui en vsent, depend la raison pour laquelle en ladicte Escriture sainte, il est conseillè de ieusner à tels, & de faire abstinence aux occasions. Et pourquoy cela leur est bon, non seulement pour leur esprit: mais encore aussi pour leur corps. Attendu que de verité ladicte surabondance est vne affluence, & vn excez, & superfluité de forces, comparable iustement, à la superfluité des richesses, & de la puissance, & des delices d'vn Monarque. Tellement que tout ainsi que, certainement, la dignité royale est vne condition onereuse, quoy qu'elle soit tres-heureuse, & tres-desirable. Autant en est ce de ladicte surabondance d'esprits, que, certainement, elle est aussi en charge à l'homme qui n'a qu'vn labeur ordinaire à remplir, & se traicte competamment: mais autrement, c'est pourtant vn ignorance, aussi d'estimer, comme la plus

brant



part de ce temps font, que le fonds des forces de l'homme soit vne chose inex-  
puisable. Et que mesmement ceux qui  
ne trauillent sinon à l'estude, & aux  
labeurs qui la conceruent, pourroient  
quasi viure de rien. Car, certainement,  
icy à lieu le prouerbe, tout du long, que  
de rien ne se peut rien faire, par les hô-  
mes; ni consequemment de trop peu  
choses tres-grandes: tels que sont tous  
rous les vrays labeurs, tant de l'esprit  
comme du corps. Et suiuant ce, toute la  
saincte Escriture, en loüant le ieusne  
d'un costé, & le conseillant à ceux qui  
sont pleins de moyens d'un autre leur  
prescrit encore dauantage le soin des  
pauures, & celuy de les garantir de la  
faim specialement. Car en somme c'est  
chose seure, que la ou de verité, la plus  
part des maladies qui arriuent coustu-  
mierenent aux riches, ne procedent  
que d'abondance de toute sorte: C'est  
assauoir d'abondance de force mesme, &  
de toutes sortes d'humeurs autant bon-  
nes comme mauuaises: Tout à rebours  
celles ausquelles sont subiects tous ceux  
cui n'aians dequoy manger demy-leur  
saoul,

faonl, n'i que de chetiues viandes, sont  
contraints, ce neantmoins, de remplir  
les plus cruels labeurs, & de soustenir  
de grands foings, leur viennent pour la  
plus grand part d'inanition. Et pour vne  
autre aussi, à la verité, de deprauation  
d'humeurs: mais qui ne peuuent estre ni  
chassees, ni preparees, seulement, ainsi  
pu'il conuient, qu'on n'ait donné pre-  
mieremēt de la nourriture à leurs corps:  
tout ainsi qu'il en faut dōner à vn oiseau  
de proie, auant que le purger: ou bien  
autrement on le tuë.

Et n'importe ce qu'Hippocrate dit en  
l'vn de ses Aphorismes, qu'au plus vous  
nourrissez vn corps impur, & plus vous  
le blessez. Car sur ce vient à sçauoir que  
ledict Aphorisme requiert cette excep-  
tion, de ceux qui sont du tout par trop  
en arriere de nourriture, & de vigueur.  
Et mesme encore vne autre: cōme sont  
d'accord tous ceux qui escriuent de la  
Peste, & de la Lepre, & des Cancers, &  
autres telles maladies desquelles le fōds  
est yenin, Qui est qu'autāt en estre d'el-  
les. Et que pour les guerir, il faut nourrir  
abondamment les corps de ceux qui en

H

font preuenus. Tellement que c'est icy vn des notables poincts, ausquels le vulgaire des Medecins de ce temps sont grandement surprins : C'est à sçauoir en ce que, se fondans sur ledict Aphorisme, & sur quelques passages de Galien, esquels il soustient n'estre pas possible que l'homme meure par faute d'aliment. Et n'ayans encore iamais entendu, la science de medecine iusques à s'estre aduizez de ces exceptions: Tout le plus beau qu'ils sçachent faire en toute maladie qu'ils trouuent tant soit peu opiniastre, est d'y ordóner des dietes absumptiues, & Carthartiques. Côme ainsi soit qu'il y en ayt, du moins en ce Royaume icy, sás comparaison plus que d'autres, à present, des mieux vestus mesme, & mieux parez, qui ont cent fois plus de besoin de nourriture, si quand ils tombent malades, que d'estre purgez ni saignez : Et specialement eucore veu cette nouveauté de mal, laquelle ie soustient y estre.

*Chap. 4. auquel est traité de la pratique qui se  
faict selon Galien.*

**O**R est il à sçauoir, Madame, que si la doctrine de leurs Escholes à manqué iusques à present de la cognoissance de ce grand point que ie vien d'establi, & de tous ceux qui en dependent. Le ne penseray point faire de desplaisir aux hōnestes, & habiles hommes d'entre ceux de cette profession, de vous exposer & faire sçauoir, à ce besoin ce dont eux mesmes vous aduertiroient, s'ils osoient, & dont ils souspirent tous les iours: qu'elle est encore bien plus manque, voire qui pis est erronée, tout à faict, & pleine de dol, pour le regard de toute la partie de cette science laquelle est touchant les remedes. Selon qu'on void, iournellement aussi, que les plus chetifs, mesme, de ceux qu'on appelle Empyriques les brauent en cette partie. Et arriuent souuēt à faire des cures, par la vertu seule de ce peu que chacun deux ont de remedes particuliers, qui semblēt des iustes miracles,

H ij



au pris de toutes celles de ceux là d'être eux lesquels n'osent s'esmancier à faire plus que Galien ne leur en à peu enseigner. Car au reste il est nécessaire, pour l'esclaircissement du fait duquel est questió en cet ouure, que ie liquide aussi ce point. Dautát que d'iceluy depend vne des principales causes pourquoy tels sont si refractaires à leur deuoir de prendre garde à ce qui est d'iceluy fait. C'est à sçauoir de ce qu'ils veoiét, bien, que s'il est ainsi que toutes les maladies de ce temps consistent en quelque venin, qui s'est esleué de nouveau: elles leur sont donc incurables, par tout ce qu'ils ont de science. Tellement que si elles viennét à estre vne fois recogneües pour telles que cela, à Dieu tout le reste de leur credit.

Donc pour monstrier cöbien est grand leurdict manquement, & erreur, & dol en matiere de cette partie, speciallement, de la pratique ou des remedes: Je dy moy que, premieremét, il est tout clair que deux choses sont necessaires, & preallables auant que seulement ils y peussent entendre aucune chose, &

consequemment estre vtiles au monde en matiere de toutes les maladies d'importance. Desquelles la premiere est qu'ils s'addonnassent à la recherche, non seulement des noms, & des figures, de beaucoup de simples, & de leurs qualitez externes; mais aussi à celle de leurs principales proprietez, & intrinseques ou occultes. Et par consequent aussi de leurs diuerses destinations. Entant que, comme recognoist & dispute Galien, mesme, tout au commencement de son *De Compositione, medicamentorum per genera.* (Combien qu'il le trenché fort court) leursdites proprietez sont affectées diuersement: C'est à sçauoir, celles des vns au cerueau, & celles de tels particulierement aux yeux, & celles d'autres au poulmon, d'autres au foie, & celles d'autres à la rate &c. Et autres le sont aux humeurs. C'est à sçauoir, celles des vns au sang, des autres à la bible, des autres au flegme, Et des autres à la melancholie. Et mesme se peut colliger de la façon qu'il en discourt, selon qu'il se veoid aussi par l'experience, qu'il y en a qui le sont à chacune espece de venin.

H iij

C'est à dire , par consequent, de tel à luy de la rage, d'un autre à celui du Cancer, d'un autre à celui de la lepre &c.

Et qui plus est, de ceux qui sont affectez à mesme intestin, ou bien aussi à mesme humeur, l'un y fait vne operation d'une sorte, & l'autre d'une autre. Car en somme, i'estime qu'il n'y a homme si peu sensé, qui ne recognoisse bien que telle est la nature de toutes les choses de ce monde icy, que chacune d'icelles à la vertu & force d'agir, en quelque sorte que ce soit sur quelques autres: & est capable de partir, sembleblement, de quelques autres: Et ce doublement. Entant que chacune agist sur toutes celles qui luy seruent de nourriture, en vne façon qui reuiet à son profit particulier: En ce qu'elle les altere ou transmue en propre substance. Et outre chacune a encore la vertu d'Agir dessus autres, a elle inferieures en efficace, en vne façon qui reuiet à leur profit d'elles: où aussi à leur detrinement. Car ainsi agissent tous les simples medicamenteux, & tous les venins, les vns en

bien & en amelioration, ou du moins en restauratiō, dessus les animaux ausquels ils font medecine : & les autres en detri- ment , sur ceux ausquels ils font ve- nins.

Et n'y à aucune doubte, qu'entre les simples medicamenteux, il n'y en ait de tout aussi efficacieux à bien faire , que les venins les plus atro- ces , mesme , le sonr à faire mal. Et sur tout estans preparez , corrigez , & mixtionnez plusieurs ensemble par raison. Ce qui est tant plus necessai- re, que chacun d'eux, comme dict est, & sur tout les plus genereux, & plus forts, ont double vertu. L'vne externe ou ele- mentaire, qui consiste en sa qualite de chaleur, ou bien de froideur, Siccité, ou humidité. Et l'autre intrinsecque & oc- culte, qui luy est infuse des astres : cōme recogonist mesué. Et est la principale, & celle qui fait les plus puissans effects: ou pour le moins les heureux. Car quāt est de leurs qualitez externes, elles nuisent, mesme, en ceux esquels elles abondent. Entant que, comme Galien confesse luy mesme , touchant les purgatifs &



incisifs, qu'il offencent par leur chaleur: certainement aussi font bien ceux la de tous les autres genres lesquels y abondent aussi. Et quant est de ceux qui sont froids grandement, leur quantité de froideur est, mesme, encore plus dangereuse, que n'est pas celle de chaleur de ceux qui sont chauds. Et autant en est aussi des desiccatifs, certainement, & des humectans au semblable.

Au reste, comme ainsi soit, que les simples medicamenteux se reduisent tous à deux genres: qui sont, pour l'un, de purgatifs, & pour l'autre d'alteratifs: Tous lesquels deux sont necessaires à la cure des maladies, neantmoins les alteratifs sont ceux qui l'y sont d'avantage, & qui font les plus heureux coups. Car, premierement, ce sont eux, selon qu'il se peut colliger de tout vn chef de la doctrine d'Hippocrate & de Galien, qui doiuent estre les premiers administrez à tout malade, à fin de preparer l'humeur peccante, auant que l'expulser. Et puis apres il faut qu'il y en ait encore de mellez en chacune des medecines, & compositions purgatiues qui  
luy

luy sont aussi exhibees. Et finalement apres qu'il est purgé, c'est lors qui luy en est encore plus besoin: Au moins en matiere des plus fortes & griefues maladies. Car telles sont bien loin de se pouuoir parfaictement guerir par eua-cuer seulement. Qui fait que ledi& Galien, & ses sectateurs les tiennent pour totalement incurables: mais, certainement, dans le genre desdits alteratifs se trouuent remedes pour toutes especes de langueurs, & de maladies qui scauroient arriuer à l'homme.

Et sont lesdits alteratifs, tous les medicamenteux du monde qui ne sont purgatifs. La plus grande part desquels sont mentionnez dedans Mathiole, & croissent quasi en tous lieux: C'est à dire en vn chacun pais, & parmi chacune nation. Et non en chacune Province, pourtant, ni chacune paroisse: Et sur tout en grande abondance, & vegetes par consequent, & ayans leurs vertus entieres. Ains pour en trouuer, feulemēt, vne douzaine des plus vsuels il faut en aller chercher vne partie, quelques trois, ou quatre, voire cinq, &

I

fix lieues au loin: Et par fois vne ou deux iournees. Et au reste ils n'ont, comme on veoid, aussi qu'une saison chacun, en l'année, & apres icelle il n'est plus question d'en trouver dessus la terre.

Or veu toutes ces choses, di-je, il sensuit que, pour preallable, premierement, du premier point des deux que i'ay dit dessus estre necessaires, & preallables, a ce que cette partie des remedes, seulement, puisse estre entendüe, & consequemment pratiquee, avec quelque fidelité: Il seroit de besoin, qu'en toutes les Escholes de medecine, il se feist leçons, & se tint des conferences touchant lesdictes principales vertus, & propritez plus occultes d'iceux simples, & mesmement des principaux, qui sont lesdits alteratifs, & touchant leurs preparations, & mixtions, & applications.

Et consequemment, qu'entre les Apoticairez, y eust vn tel ordre, que tousiours on en peut trouver de toutes sortes. Et que pour cet effet ils fussent tenus d'en garder de chascune, en sa saison, bien munde, & seichez à l'om-

bre, puis serrez fort soigneusement. Et s'en entretoyassent les vns aux autres, d'un pais a l'autre, de ceux qui defaillent en l'un, & sont en abondance en l'autre, Et feissent syrops de ceux qui ne se peuvent pas garder secs, pour s'en entreuoyer aussi.

La ou maintenant, telle est la lascheté desdites Escholes touchant ceste partie icy, que seulement on y ignore & mesconnoist entierement, tout ce grand thresor des vert<sup>s</sup> des remedes alteratifs. Et il ne s'y fait mention sinõ des seules qualitez externes des Simples, & nulle du tout de leurs autres proprietéz. Et consequemment qu'il n'y a du tout rien de sain en ce peu qui s'y enseigne touchant eux. Entant que l'on y presuppse, que toutes leurs vertus consistent en leurs simples temperamens, touchant leur chaleur ou froideur siccité ou humidité. Et ainsi toute la doctrine qui s'y baille touchant iceux, n'appartient sinon à s'aider de ces quatre qualitez leurs, qui cependant sont plus nuisibles, comme ie vien de remonstrer, qu'elles ne sont medicatrices.



Et qui plus est, on y permet encore, & y baille-on le style, pour comble de tous ces abus, de qui proquoter: c'est à dire, vsurper l'vn au lieu de l'autre, sans aucune raison ni regle, en matiere de tous iceux.

Tellement que, consequemment, les Apoticairez aussi ne sont, par icelle doctrine, ni par la police qui s'en ensuit enseignez, ni astraits, de se tenir garnis sinon conformement à ce qui est de telle preuarication.

De toute laquelle, il est à sçauoir que le sujet s'est prins sur les liures de Galien, & non point sur ceux d'Hippocrate: d'autant que, quant à tout ce qui est de ceste partie icy, Hippocrate n'en a escrit que comme autheur particulier, & non point cōme Docteur qui se pretendist vniuersel, & n'en a dresse aucun art. Ains n'en a laissé sinon des ordonnances particulieres, esparfes parmi tous ses liures: & quelques regles dispersees, aussi, sans aucune entresuite. De sorte, que iusques au temps de Galien, on n'auoit nulle doctrine qui tint lieu de loy touchant ceste dicte partie, dans la Gre-

ce, ni deffous toute la domination de l'Empire, ains estoit loisible à chacun d'y inuenter, & d'en chercher la perfection. Et de s'y gouverner, en somme, selou tout le mieux qu'il scauoir. Et Gallien luy-mesme encore le permet par tous ses escrits, & ne blasme que la façon en laquelle s'y gouuernoient aucuns ignoras de son temps; mais neantmoins par la maniere en laquelle il en a escrit, certainement, il a esté occasion de tous les abus qui s'y sont depuis introduits.

En ce que, pour le premier point, comme il feust ainsi qu'il y eust, d'ancienneté, deux principales sectes touchant ceste science. Dont l'vne estoit de ceux qui se nōmoient euxmesmes Empiriques: ce mot escrit par vn *ei*, pour le deriuier du mot grec *émpeiria*, qui signifie experience: à cause qu'ils se fondoient plus sur les experiences, en matiere d'y estudier, & d'en pratiquer l'exercice, que non pas deffus les raisons, ou apparēce de raisons. L'autre de ceux qui se nommoient Rationaux ou Dogmatistes, à cause que tout au contraire, ils se fondoient sur les raisons, plus que

sur les experiences : tellement que lesdites sectes estoient telles, par consequent, que le style d'une chascune n'estoit bien propre, qu'a apprendre vne partie, seulement, du total de ceste science. Scauoir est, celuy que tenoyent les Empeiriques, a apprendre ce qui est de ceste partie icy de la pratique ou des remedes: Et celuy des rationaux, a en apprendre tout le reste: encore pas ce nettement du tout, par l'une ni par l'autre. Ce qu'estant elles auoient tort toutes deux, en ce que chascune condamnoit le style de l'autre. Entant que, certainement, c'est chose entierement impossible d'apprendre du tout rien touchant ceste partie des remedes, autrement qu'en y estudiant par le style des Empeiriques. Et ce, d'autant que telle est la nature des vraies vertus, & plus intrinseques de toutes les choses que Dieu a creées: & mesme de celles de toutes les parties, & particules, & parenchymes, & membranes des intestins des animaux que toutes les causes nous en sont incognues, voire mesme encore inscrutables: qui est la raison pour-

quoy on les appelle vertus occultes. Ce qu'estant il n'y a que les experiences qui en puissent donner aucune certitude. Là où il est ainsi, qu'en toutes les autres sciences humaines, la seule raison en enseigne desia vne grande partie: & pour le regard du surplus, touchant quoy chacun a besoin de maistre, encore commence-il a en recognoistre des raisons, & toute leur connexité, apres qu'il en a escouté, & retenu, & prattiqué plusieurs preceptes à credit: mais quant est de ceste-cy, di-ie, l'homme n'y entend rien du tout, de luy mesme, ni n'en a nul commencement d'intelligence. Et qui plus est, ne veoid iamais aucune raison en tout ce qui luy en est enseigné par autres, ni par consequent, ne scauroit s'en asseurer du moindre poinct, que par en veoir l'experience. Et cela estant, il s'ensuit que le seul moyen d'en tirer de l'instruction est de ce faire par exemple, & analogisme: en argumentant d'un mal a vn autre ayât mesme raison, quoy qu'ils soyent differents de genre.

Et neantmoins, comme dit est, tel style ne suffit du tout à prendre, que



cognoissance du total de ceste science, ni mesme de ceste partie, seulement, qui est des remedes. Entant que, comme alleguent les rationaux, il est besoin d'yfer de merueilleux esgards, & par consequent d'une tres-creuse ratiocinatio, à bien appliquer les remedes deubs à chascune maladie, & à les sçavoir varier: Et pour cet effect à cognoistre profondement les maladies, & toutes leurs diuersitez, & causes: & toutes les dangers lesquels escheent en chacune. Et mesme à sçavoir discerner le succez des expériences, tant anciennes comme modernes, & qu'il est possible de veoir. Estant ainsi qu'elles variēt d'une esmerueillable façō, à cause des diuersitez des humeurs & temperamēs, & conformations des personnes, & des pais de leurs demeurances: Et mesme de leurs opinions, & exercices ou estudes, & de leurs manieres de viure, & de leurs aages de chacune, & autres telles circonstances. Car, certainement, la science de tous tels esgards requiert d'estre plus estudee par le style des rationaux que par teluy Emperiques.

Et pour

Et pour ce, certainement, di-je, c'estoit vn peu mal entendu cet affaire icy, par l'Escole des Empeiriques, de blafmer le style des rationaux, comme il semble par le raport de Galien qu'elle faisoit: combien qu'elle mesme en vst, ne s'en pouuant pas abstenir, selon qu'il tesmoigne luy mesme. Mais pourtant encore beaucoup plus l'estoit ce aux rationaux & de reprouuer celuy des Empeiriques. Et qui plus est se dispenser, d'effect & d'œuure, d'en vser. Et mesme encore outre le vouloir du tout supprimer, ainsi qu'ils ont fait a la fin, à l'aide dudit Galien. Attendu que cōme dit est, il n'y a du tout nul moyen de prendre aucune cognoissance vraye de tout ce qui est de ceste partie des remedes, que par y vser dudit style. Voire mesme, qui est bien plus, encore qu'un homme ne daigne apprendre, du total de ceste science icy de medecine, sinon autant qu'il en pourra colliger de l'obseruatiō d'infinites experiences: Si est ce tousiours quelque chose de tres-bon, & du tres-vtile que tout ce qu'il en apprendra: Et mesme tout aussi bien en matiere de

K

toutes les autres parties, que de cette cy laquelle est touchât les remedes. Comme, soit de la cognoissance & discretion des maladies: soit de la discretion, aussi, qui se doit faire des personnes affligées de mesme mal: ou de la diuersité des membres ou par fois il se place: ou bien de celle qui eschet en matiere des aages, & saisons, & nature des lieux ou sont les patients residents. Et suiuant telle discretion bien approprier les remedes deubs à chacune maladie. Et au contraire tout ce qu'un homme scauroit auoir appris de cette science par le simple style rationel: qui sont lesdictes discretions: desquelles parle Galien, en faueur des Rationaux, alencontre des Empeiriques, en son *De sectis*, n'est du tout rien que pure charlatanerie, si d'ailleurs il ne se cognoist en multitude de remedes, & aux vrayes vertus des simples. Tellement que cela est fort inepte, quelque chose qu'en die Galien, qui par fois semble l'approuuer, que disoiēt les Rationaux que c'est le plus seur pour se rendre vray medecin, de s'addōner à cognoistre les maladies profondement, &

toutes les causes desquelles peut proceder chacune d'elles. Et que de telle connoissance n'aist l'inuention des vrais remedes: Et nō point de s'amuser à rechercher la sciēce, & art de guerir toutes maladies dās les experiēces: quād ce ne seroit que d'autāt qu'elles ne se trouuēt iamais semblables, pour le moins en tout & par tout. Car, certainemēt, vn tel dire n'est point moins ridicule que qui voudroit soustenir que c'est vn bien plus assure moyē pour r'acquerir des richesses, par vn qui est deuenū pauure, de s'adonner à speculer par quels & combien de moyens on peut tomber en pauureté, & de quels maux elle est remplie, que non pas de s'amuser à se rendre apte a quelque artifice, dont on puisse beaucoup gagner: quand ce ne seroit que d'autant que les labeurs, & industries par lesquelles on se fait riche, ne succedent quasi iamais à deux d'vne mesme façon.

Et par effect aussi ledict Galien confesse & proteste luy mesme au deuxiesme liure, *De la Methode*, de guerir qu'en ce cas, qu'il feust question de n'auoir si-

K ij



non l'une de ces deux sortes de sçavoir, desquels l'un s'acquiert par le stile rationnel, & l'autre par l'expérience, il voudroit, sans comparaison, mieux n'avoir sinon la seconde: tefmoin que s'ensuit son propos en abrégé. Il y en à plusieurs, diét il, lesquels ne se contentans de s'addonner aux expériences pour se rendre bons medecins: Comme cependant ils pourroient: Ains ayans vne convoitise de voler encore plus haut que ce qui est de telle estude, par celle qui depend de la seule ratiocination, non seulement n'en conçoivent chose qui vaille: mais qui pis est s'obtenebrent l'entendement, mesme pour le regard des choses desta-notoires à chacun par la commune expérience. Donc a tels ie conseille moy qu'ils embrassent l'expérience, & qu'ils s'y attachent, & en font leur principale estude.

Par lequel propos il décrit merueilleusement bien, l'esprit des docteurs en cette science des Escholes, de ce temps cy par special, & du periode ou nous sommes: Qui font vne grande piaffe, & gloire, de qu'ils ne sçauent du tout rien

finon ce qui est enseigné esdictes Escholes: Qui est seulement tout ce de certe science qui s'en peut apprendre, en y estudiant par le style rationel: Encore pas. Et font si gentils se font accroire, qu'avec ce demy sçauoir, ils volent bien encore plus haut, de beaucoup, que ceux qui outre tel sçauoir que cela, auquel ils sont encore plus versez qu'eux, sans comparaison, en ont encore vne autre fois autant, & mesme d'auantage de cetuy-cy plus necessaire, lesquels s'apprend par l'autre sorte d'estude laquelle se fait enuiron les experiences: Et touchant lequel Galien n'a sçeu du tout rien enseigner: mais à pourtant dit que chacun s'en doit instruire par luymesme, sur experiences, & par la ratiocination. Et neantmoins eux les appellent *trans-fugas*, alors qu'ils les veoiēt se conuertir à cette estude qui depend des experiences, apres auoir aprins de l'autre partie tout ce qui s'en peut par l'estude rationelle: Comme si l'vne empeschoit l'autre: La ou au contraire elle luy ayde tellement, que sans l'vne l'autre n'est que charlatanerie.

Et ainsi, à la verité Galien à pourtant escrit d'une façon qu'il a gasté l'estude appartenant à cette partie de la medecine, specialement, laquelle est touchant les remedes. En ce qu'il dict tout le contraire, en apparance pour moins, de ce sic propos que dessus, lequel ie vien de reciter, & reprendre les Empeiriques, & approuver les Rationaux és liures *De sectis & De optima Secta*: tellement qu'il se contredit à luy mesme touchant ce point. Qu'en ce qu'il ne dit rien du tout, quand tout est bien consideré, par toute la teneur d'iceux deux liures, *De sectis & De Optima Secta*: Ains ne fait seulement que rethoriser, & contrefaire l'archisophe, en faisant semblant de reprendre toutes les Sectes de son temps, & d'en establir vne pure au lieu, & entierement saine. Et cependât, d'effect & d'œuvre, il n'y en establisi aucune du tout, ni bone ni mauuaise, ni mesme ne reprend de toutes les trois qui estoient de son temps sinon celle des Methodiques, qui en faisoit la troisieme, & qui estoit notoirement aussi du tout trop en erreur.

Et consequemment en tous ses autres

liures esquels il baille la doctrine, cōme Docteur en chef, de tout ce qui est de cette partie des remedes: Comme en ceux, *De simplicium medicamentorum facultatibus*, *De Temperamentis*, & autres: non seulement il perd aussi des paroles: mais, pis est, tout ce peu qu'il baille de doctrine est entierement faux: Entant qu'il est tout fondé sur ces deux fauces suppositions. L'une comme i'ay desia dit, que les vraies vertus des simples, qui sont les leurs medecinales, gisent en leurs temperaments touchant leur chaleur ou froideur, Siccité ou humidité. Et l'autre qu'on peut recognoistre par leur goust, odeur, & couleur de chacun, iusques à quel point ou degré de l'une ou de l'autre se monte son temperamēt. En quoy il commet double erreur, di-je: C'est a sçauoir, pour l'un, en ce que c'est des astres, comme i'ay representé par cy deuant, & non de leurs tēperamens, que viennent leursdictes vertus. Et pour l'autre, il est à sçauoir que mesme encore toutes les reigles, desquelles est basty tout ce sien art, par lequel il pretend que se peut recognoistre le tempera-



ment de chacun, ont aussi peu de certitude, que celles qu'on pourroit donner pour cognoistre l'esprit d'un homme, & sa probité à sa robe, & à la couleur de sa barbe. Tesmoin qu'une des plus certaines d'icelles est que tous les Simples amers sont de qualité chaude: & cependant l'experience montre, & luy mesme en est d'accord, que l'Oppium, le suc de roses, celuy de la laitue, & de l'herbe des violettes de Mars, & plusieurs autres tels, qui sont amers au goust, sont de qualité froide: voire, quant est de l'Opium, iusques à estre mortifere.

Et qui plus est, supposé que lesdictes regles feussent vrayes, & que par icelles on peust cognoistre au vray leurs qualitez: Ce sien ceuvre non seulement est tousiours vn art de neant: mais mesme tres-pernicieux. Quand ce ne seroit que d'autant qu'il le donne en qualité d'art, contenant les principaux points & fondemens de toute cette partie de la medecine, laquelle est touchant les remedes. Et cependant par toute la teneur d'iceluy, il ne traite finon desdictes qualitez superficielles des Simples, & s'ef-

& s'efforce d'attribuer ce qui estoit desia notoire touchant la vertu de chacun, par la cōmune experience, au degré de celle desdictes qualitez qui dominēt en lui, iusqu'auquel se mōte son tēperamēt. En quoy faisant, tout ce qu'il dit ne sont que pures fantasies. Car en somme, tant s'en faut que cela soit, que tout au contraire, comme i'ay desia dit dessus: là où lesdictes qualitez sont temperees, elles ont fort peu d'efficace: Et, la ou l'vne ou l'autre excede, elles sont nuisibles plustost qu'elles ne sont medicatrices. Joint aussi que, comme Fernel dispute à l'encontre de luy, si tel fondement auoit lieu, que la vertu medicatrice de chascun Simple consistast en son temperament, touchant sa chaleur ou froidur siccité & humidité, il s'ensuiuroit donc que chascun, pour le moins des plus genereux, auroit plusieurs temperamens tous differents.

Or le pis est que, mesurant tous les Simples alteratifs selon ceste supposition, il leur attribue fort peu d'efficace. Et est bien loin de penser qu'il y en ait en tout ce genre la d'aussi puissans, en

L

bien & en restauration, & capables de surmonter les plus malicieux venins, & par consequent amender les humeurs les plus deprauees, comme il y en a entre les venins qui le font à meffaire, & a ruiner la santé du plus fort homme de la terre. Ains au lieu de parler ainsi, distinctement, & sainement, de cet affaire: il en discourt en vne sorte, en ce peu d'endroits ou il en parle, qui n'est qu'en deux ou trois, & ce quelque mot en passant seulement, qu'il tient pour venins tous les puissans alteratifs. Qu'ainsi ne soit, au troisiésme de ses liures *Des facultez naturelles*, voulant faire vne antithese des alimens & des venins, il dit, seulement, que les alimens sont substâces inferieures à la force de l'animal. Et les venins sont des substances à icelle superieures, & qui la vainquent & alterent elle mesme: la ou l'aliment est vainqu, alteré, ou changé par elle. Et consequemment, en son *De optima secta*, cottant, ou prentendant coter, en passant, tous les principaux genres des Simples, il les diuise seulement en nutritifs, & purgatifs, & mortiferes: Et ne fait aucune mention

des alteratifs salutaires, non plus que s'il n'en feust aucuns. Et combien, qu'en son œuure, *De Simplicium* au cinquiesme liure chap. dixseptiesme, il reconnoisse qu'il y à des Simples medicamenteux desquels les proprietez sont substantielles, & non point qualitatives seulement: Ce neantmoins il n'enseigne point quels ils sont: ains n'en diët autre chose que ce seul mot qu'il en est de tels, & se vante, seulement, d'en auoir suffisamment traitté en ses liures, *Des facultez naturelles* & en ceux *Des Temperament*, Ce qu'il n'a fait. Tellement, qu'en somme, il n'en donne du tout aucun corps de doctrine en nul de tous ses liures, soit en ceux ausquels formellemēt il traitte de cette partie des remedes, soit en nul autre: ains au contraire, il establist mesme ce fondement au troi-siesme de ses liures *Des facultez naturelles des Simples* chap. 22. que toute griefue lezion caufée par venin ne peut nullemēt estre reparee, ni par bon regime de viure, ni par aide de medecin, ni par remedes aucuns, tant soient ils genereux. Qui est vn tres-faux fondement. Car

L ij



certainement, il est des simples salutaires en la nature, pour le moins autant qu'il y en a de mortifères. Entant que, par droict & raison, il y a plus de bien en elle que de mal, & plus de soustien que de ruine: En sorte que c'est chose feure, que qui auroit la cognoissance de toutes les vertus des Simples, ou seules des principaux, gueriroit toutes maladies. Pourquoy on veoid que Salomon ne daigne se glorifier que de cette seule partie. Et entre les anciens Payens leur Dieu Appollo n'est loué aussi que d'elle seulesmôt, comme Dieu de la medecine.

Et est tres-mal Philosophe, de dire que toute substance de laquelle la vertu est superieure à la force du corps humain, ou de quelcôque autre animal, leur soit venin & mortifere. Car, certainement, telle est la nature des alteratifs salubres & alexiteres, que ne pouuás pas alterer en bien, & en amendement, vn corps ja tres-biē disposé, ils n'agisēt aucunemēt sur luy: ains coulent sans rien faire, cōbien qu'ils soient plus fort que luy, tout ainsi comme vne viande tres-exquise, & prinse en trop grande quantité se rejete

avec les excréments toute indigeste.

Mais pour reuenir à mon thesme, le malheur est, que Galien ayant fait ceste faute de barbouiller ainsi toute ceste partie de la medecine, specialement, laquelle est touchant les remedes. La faction de ses sectateurs, assauoir toutes les Escholes qui depuis se sont esleuees, & ont prins pour loy la doctrine, ont bien fait pis que luy encore. Car, pour le premier, elles ont prins ces fauces suppositions par luy establies, pour vraies, que les vertus medicinales des Simples consistent en leurs tēperamens touchât leurs qualitez externes. Et que le degré de celuy de chacun est reconnaissable par sō goust, & par son odeur, & sa couleur, selon les regles qu'il en donne. Tellement, qu'edictes Escholes, au lieu de l'estude qui s'y d'eust faire touchant la Science des vrayes vertus & ocultes des Simples, & de leurs diuers vsages & applications. Qui estoit ce qui se faisoit au Portique de Salomō, en la Iudee: ou à esté la perfection de cette science, il s'y en fait, iustement, vne contraire, laquelle gist à faire trou-

L iij

uer ladicte estude, & toute la Science qui se peut acquerir par icelle, ridicule, & indigne de gens d'honneur & de Science. Et à maintenir par raisons & subtilitez, apparantes: mais toutes pleines de fallaces, le pretendu art que dessus, qui est tout fondé sur lesdites deux fauces presuppositions. Dequoy il aduient que d'autant qu'il est la mesme fauceté, & n'a du tout nul fondement, l'estude que chacun y fait, pour s'en asseurer en luy mesme, ne peut iamais prendre de fin: ains y a en elle dequoy estudier, a tout iamais, sans rien apprendre, sinon à deuenir de plus en plus tenebreux & confus. Ioinct qu'ils prennent aussi erreur, comme dit est, en ce qu'ils font de la doctrine dudit Galien, concernant les seules fiebres regulieres, vne doctrine generale. Et se font accroire que les causes de toutes maladies, & infirmitéz, & langueurs se doiuent repeter d'icelle. Suiuant quoy on veoid aussi que, par effect, en cette science (dequoy plusieurs s'estonnent fort) ceux qui font les plus grands docteurs se trouuent les plus dangereux,

& malheureux en la pratique. Tellement que c'est chose seure que si tous en vsoient ainsi, & se rendoient vrais & fidelles Galenistes (selon qu'ils prennent Galien, en ce temps specialement) ils ne feroiēt riē autre chose, tousiours, qu'acheuer de tuer par Methode tous les malades desquels ils seroient appelez.

Mais à la verité, cela sentans tous ceux la d'entre eux-mesmes qui ont tant soit peu de lumiere, & de iugement naturel, & de conscience, combien qu'ils fassent toute leur piasse, aussi bien que les autres, en tous leurs discours & disputes, & en toutes leurs ordonnances, de n'estre que purs Galenistes: Ce neantmoins tout au contraire, sans en faire semblant de rien, colloquent leur principal soin à s'instruire, du mieux qu'ils peuuent, de quelque chose de meilleur que tout ce qui s'apprend de luy: & font de ce qu'ils en apprennent le fondement de toute leur pratique, & non dudit abus de leurs Escholes. Et mesme on veoid qu'il y en a eu d'autres que moy, Dieu mercy, lesquels



ont bien eu le courage de faire profession ouverte de se mocquer dudit abus, & de voler beaucoup plus haut que tout ce qui est d'iceluy : tel qu'ont esté Fernel, entre les autres. Dariot, & defunct Pena, & qu'estoit aussi le premier Medecin du Roy le feu Sieur de la Riviere, & que sont encore plusieurs autres que ie ne veux nommer, ne sçachât s'ils l'auroient a gré : & qui n'ont laissé pour cela de venir en reputation. Selon qu'aussi, en la plus part des autres Royaumes & peuples, cette superstition n'est point encore, qu'il faille estre de la secte desdictes Escholes pour auoir approbation des Magistrats. Et mesme n'a encore lieu que depuis peu en ce Royaume.

Tellement que c'est encore vn autre second abus ausdictes Escholes, & qui est encore de beaucoup plus pernicieux que tout celuy que dessus, qui gist en ce qu'ils errent & se fouruoyent eux : que sentans toute leur science estre ainsi estroicte qu'elle est, & mesme pour la plus part fauce, la supposans, ce neantmoins, estre veritable, & parfaicte, ainsi que la  
Theologie

Theologie, & que la science des loix, les Docteurs d'icelle se veulent attribuer vne pareille autorité, en matiere de tout ce qui appartient à la cognoissance & guerison des maladies, à celle qu'ont les gēs d'Eglise, & les Magistrats en matiere, les vns de la Religion, & les autres de la Police. Qui est vn tresgrad attentat: lequel mesme preiudicie grandement ausdits Magistrats, & gens d'Eglise: qui tiennent leur autorité de l'institution de Dieu mesme. Suiuant quoy, aussi le Canon qui en a depuis esté fait par les Papes, ne recognoist en la police de ce monde sinon ces deux grands luminaires, l'vn celui de la religion, l'autre celui de la Police. Or seroit-il vne loy fauce, ou manque si la faculté de medecine en constituoit vn troisieme. Car bien est il vray qu'en la Bible sont les Medecins approuuez: mais ils en faut beaucoup qu'il leur y soit donné pouuoir de faire des articles outre lesquels, il ne soit loisible à aucun estudiant en cette science d'estendre ses cogitations. Ce qui ne se fait seulement, pas mesme, en la Jurisprudence. Et au reste ce qui en

M

est dit d'eux en la Bible est limité, & ne s'entéd finon des seuls vrays medecins, desquels la doctrine est sincere : telle qu'estoit celle des Iuifs. Tesmoin que la doctrine des vrays medecins, & lesquels y sont approuvez y est descrite curatrice des maladies desplorees.

Donc, la leur estant imparfaicte comme elle est, & en outre fauce en plusieurs choses : Certainement, c'est vn horrible desordre que de leur laisser vser de cette autorité d'ēpescher qu'aucun se voulant mesler de cette profession en sçache dauantage qu'eux : ni ne conseille, ni pratique en vne façon de laquelle les raisons soient prinſes plus haut que ce qui est de leur abus, & de leur prenariation : & d'oster l'honneur à tous ceux qui cuident autrement en faire : Et les menttre au rang des Coureurs & charlatans, & Empyriques : ce mot escrit par vn y grec, du mot grec *Pyr*, qui est le feu, dont ils ont fait vn nom d'opprobre, & qui est de fait fort suspect.

Car, maintenant, de la se fait que combien que, comme i'ay dict, à la ve-

rité, entre tant de medecins desquels est ce Royaume plein, lesquels s'aduouent Galenistes, & de fait ne le font que trop, il ne laisse d'y en auoir qui ont de la solidité de science & d'experience, qu'ils ont acquise sourdement, par la pratique, & mesme aussi par tradition, & par diuerses conferences. Et tous ceux-là cognoissent bien les abus desdites Escholes: Ce neantmoins ils y cōnuient, au lieu qu'ils les deussent reprēdre: & attribuent tout ce de Science qu'ils ont par ailleurs, à Hippocrate & Galien. Ce qu'aucuns font par vne pure crainte d'estre calomniez, s'ils se gouernoient autrement. Et les autres de leur bon gré. Et parce qu'ils sont bien contens de veoir tous les autres errer, eux ayans quelque verité. Mais tant les vns comme les autres feroient sans cōparaison mieux, di-ie, si tout ouuertement, ils confessoient ce qui en est. Et en ceste profession ils se rendoient les maistres des autres, au lieu qu'ils leur ceddent, & se laissent suppediter à eux. Et ainsi n'osent esleuer euxmesmes leur esprit si haut que sans cela ils feroient

M ij



bien. Et qu'il seroit aussi requis pour l'effect de venir à chef de parfaire ceste Science, & l'exercer fidelement, & de conseruer leur honneur, & le profit qu'ils en retirent, ou en ont tiré iusqu'icy. Car certainement ie confesse qu'entre lesdits Medecins, tant de ce Royaume, comme entre ceux de quelques vns des autres peuples, il y en a de tres-sçauans & tres-verlez: voire seulement entre les Chirurgiens & Apoticaire. Et lesquels s'ils estimoyent la Iustice estre disposee a les maintenir contre l'enuie, & les calomnies, & les menees de leurs compagnons, ne seroient nullement tardifs à recognoistre verité, tant touchant cét affaire icy que beaucoup d'autres, qui se passent tout autrement que de raison, en leurs Escholes.

Car il est à sçauoir, Madame, que quant à ceste profession de medecine, on n'y a point cheminé en sincerité, ainsi qu'on a fait aux deux autres, des trois principales de toute l'Encyclopedie, à sçauoir en la Iurisprudēce, & la Theologie. Entât que c'est chose notoire qu'on a, pour le regard d'icelles, tousiours esté

en apprenant, & auançant, & descou-  
urant depuis que le monde est créé.

Car quant à la Iurispudence, com-  
bien que les premiers qui en ont donné  
la doctrine au monde, & se sont faits le-  
gislateurs, feussent les plus grands &  
plus doctes personnages de tous leurs  
siecles: Ce neantmoins chacun de ceux  
qui leur ont succédé y ont tousiours  
esté en emendant, & adioustant, & cor-  
rigeant. Entre autres le Senat de Rome,  
& les Preteurs. Puis ceste grande Es-  
chole des Iurisconsultes, laquelle s'esle-  
ua dedans la mesme Rome, & y a duré  
plusieurs aages. Et puis chacun des Em-  
pereurs, autant payens comme Chre-  
stiens. D'entre lesquels Iustinian à pre-  
sté son autorité aux plus grands do-  
cteurs de son temps à ce qu'ils feissent,  
de par luy, cet amendement admirable  
a tout le cours de la doctrine de ladite  
Iurispudence, qui a tousiours seruy de-  
puis de lumiere à la Chrestienté. Et  
neâtmoins les successeurs ont tousiours  
esté adioustât, encore, chacú a son œu-  
re. Puis les Papes y ont encore adiou-  
sté successiuemēt, iusques là qu'ils l'ont,

M iij

mesme, enflé de plusieurs immenses volumes.

Et quant à la Theologie, combien qu'elle ait cet aduantage que les liures qui en contiennent le texte ont Dieu pour leur autheur, & sont la mesme purté. Au moyen dequoy le premier, mesme, de tous ceux lesquels ont esté employez à cet œuure de la rediger par escrit, la fait en telle sorte, qu'il n'y a du tout rien à reprendre és liures qu'il en a escrit. Si est-ce que chacuns des autres Prophetes & Apostres, qui en ont consequemment traitté, ont dogmatifé de leur chef. Et ont chacun d'eux adiousté audit texte mesme, inspirez du mesme esprit de Dieu que luy. Et leurs liures contiennent des poinçts de doctrine qui estoient nouveaux quâd il les ont escrit.

Tellement qu'en somme le texte de la dite Theologie, mesme, n'est point tout procedé de la plume d'un seul Propheete, ni venu tout en mesme temps, seulement, mais en diuers siecles. Et plusieurs y ont mis la main fort differemmēt l'un de l'autre, combien que tres-concordamment, sans compter ce que les Con-

ciles ont esté encore contrains d'y adiouster de temps en temps.

La ou, quant à la medecine, il n'y a sinon deux Autheurs, les escrits ou liures desquels en constituēt tout le texte pretendu. Car encore est il a noter que Galien n'en a escrit que comme interprete, ou commentateur d'Hippocrate, & non proprement comme auteur. Et toutes les escholes de ce dernier aage du monde, ne sont qu'une secte qui pretend que c'est la perfection de cette science, de n'en sçavoir point d'avantage que ce peu qui en a esté enseigné par ces deux auteurs, & mesmement par Galien: dedans les liures duquel est le tout nettement digeré. Et tiennēt pour pure folie, ignorance & outrecuidance, & crime comme d'heresie, de vouloir s'esmancier outre ce qui s'en trouue escrit par l'un ou l'autre desdits deux auteurs. Donc cela est vn grand abus.

Combien que c'est chose certaine, Madame, qu'il y a pourtāt grandement a apprendre es liures dudit Galien, & par consequent es escholes de medecine de ce temps, qui le prennēt pour leur



autheur, par vn homme d'entendemēt,  
comme i'ay desia dit dessus. Et quicon-  
que ne sçait, au moins, tout ce qui y est  
enseigné de sain, touchant cette Science,  
est bien loin de meriter le nom & tiltre  
de Medecin. Ce que pour faire reco-  
gnoistre, ie suis bien content d'inserer  
icy vn extraict de quelques vns des prin-  
cipaux de ses liures esquels il traicte de  
toutes les sortes de maladies moins cō-  
munes, à fin que vostre maïesté, ni au-  
tres quelconque qui veront cet œuure  
n'en prennent occasion d'auoir en mes-  
pris tous les medecins qui se renommēt  
ses disciples: & de faire leur compte que  
tout le Galenisme ne soit qu'vne pure  
charlatanerie destituee de Science.  
Ioinct que la cognoissance des choses  
escrites esdits liures faict infiniment à  
l'esclaircissement de ce que i'ay à repre-  
senter touchant les maladies de ce  
temps, & ce qu'il y a en elles d'extraor-  
dinaire.

EXTRAICT



# EXTRAICT DE GALIEN.

ET PREMIEREMENT

*Du liure des differences des maladies.*

**O**UT du long de cetuy-cy, il ne fait que verbaliser touchât la diuersité des maladies en vne façon Scolastique, & fort espineuse : & si sterile qu'il ne s'en peut rien recueillir de sain, ou qui puisse servir. Telsmoin que tout le meilleur dudit liure, est qu'il s'efforce d'assigner vne diuision generale des parties du corps de l'homme. Or tout ce qu'il en dict, réduit en vn langage intelligible, est seulement.

Que le total du corps humain est

N

vne structure laquelle consiste de plusieurs parties instrumentales: Chacune desquelles est composee de particules, similaires, ou se ressemblantes l'une l'autre en tout & par tout: comme, par exemple, sont les particules constituantes la substance de chacun os, & celle de chacune veine, & de chacun artere, & nerf. Mais ie dy, moy, que c'est mal saine-ment parlé. Et que, puis qu'il vouloit entrer en cette speculatio, il ne pouoit moins que de coter.

Premieremēt, que l'homme est composé de trois diuerses sortes de substāces, c'est à sçauoir d'Esprits, d'Humeurs, & de parties solides. Et quant aux parties solides qu'il y en a de trois especes, de Similaires, de Radicales, & d'Instrumentales. Les Similaires sont celles que di& est.

Les Radicales sont cinq en nōbre, qui constituent toutes les racines du corps, autrement tous ses Intestins. C'est à sçauoir, le Ventricle par nous appellé l'estomach, & toutes ses appartenāces des boyaux, & du mesentere, pour la premiere. La seconde le foye, & la rate, & tous les vaisseaux qui en dependēt, c'est

à ſçauoir toutes les veines. La troiſieſme le Cœur & ſes appartenances du Poulmon, & du Pericarde, & du Dia-  
phragme, & les Arteres: leſquels tous  
dependent du cœur. La quatrieſme le  
Cereueu, la moëlle de l'eſpine du dos, &  
les nerfs qui tous naiſſent de l'vn & de  
l'autre. La cinquieme les Roygnon, &  
la veſcie, & les vaſes ſpermatiques, &  
les parties naturelles ſpecialement de la  
femme.

Les instrumentales ſont toutes les  
externes, les pieds, les mains, les yeux,  
la bouche, la langue, qui ſont les instru-  
mens de l'ame. Et quant à toute la chair,  
elle conſiſte de muſcles differents, &  
distinguez les vns des autres, & de glân-  
dules ou chair glanduleuſe, telle qu'eſt  
celle des tetins, & des parties naturel-  
les, & le reſte de graiſſe.

Au ſurplus de ce liure, il taſche de di-  
ſtinguer les maladies ſimples d'avec les  
compoſees. Et puis, tout bien conſide-  
ré, n'en trouue aucune qui ſoit ſim-  
ple.

Les maladies compoſees, diſt il, ſont  
ordinairement de quatre ſortes, chaude



& humide. Chaude & seiche, froide & humide froide & seiche, alors que l'une ou l'autre excèdent plus qu'il n'est conuenable par nature.

L'Erysipele s'engendre de la bile rousse, le Cancer la noire.

L'Inflammation du sang, & l'œdeme, qui est vne tumeur lasche & molle, de la pituite.

Toutes lesquelles humeurs, quoy qu'en apparence elles soyent humides, ne le sont neantmoins pas toutes en puissance. Car la bile noire est froide & seiche, la jaune chaude & seiche, comme la pituite froide & humide, & le sang chaud & humide.

*De celui des causes des maladies.*

**L**Es corps s'eschauffent outre mesure & iusques a en tomber en fiebure.

Par vn trop grand labeur.

Ou par vne cholere.

Ou par quelque putrefaction d'humours, mais pour moy, i'aymeroie mieux dire simplement corruption qui se fait es humeurs.

Ou par consentement de quelque partie qui souffre inflammation.

Ou par astrictiō vniuerselle de la peau, par ou soit empeschee l'exalation des vapeurs fulgineuses.

Ou par viures de qualité chaude.

Ou par medicamens de mesme.

Pour qu'il arriue fiebure par trop grand labour, ou par vne cholere, il faut que le corps y soit ja disposé d'ailleurs.

Il y a aussi plusieurs causes de frigidité. Comme la proximité de choses froides, soit qu'elles soient telles actuellement, ou bien potentiellement.

La quantité, ou qualité des alimens.

Et l'astriktion aussi, ou des veines, ou de la peau.

Ou la relaxation d'icelle peau.

Et le trop grand labour aussi.

Toute sorte de refrigeration, soit qu'elle procedde d'auoir vsé d'alimens froids, ou de quelque autre cause rend les hommes epileptiques, ou hebetez.

Cela arriue aussi souuent pour l'yurongnerie.

L'Astrictiō des veines ou arteres, qui leur vient par estre trop pleines, en-

gendre vne somnolence, ou mesme vne apoplexie.

Le cœur est esuenté par l'aspiration de lair & par l'enfleure des arteres, & puis purgé de ses vapeurs fuligineuses quand elles se compriment.

Si le corps estant plein d'excrémens fuligineux, vient à souffrir astrition, ou il en viendra vne fiebure, ou bien la chaleur naturelle s'en esteindra.

Par la rarefaction la chaleur naturelle s'euapore.

D'estre lié fort ferré refrigere les membres liez, & les priue de vie.

Quant aux indispositions seiches, Si quelcun, estant plus enflé que ne requiert sa maniere de viure, vient vser d'alimens secs, il tombera aisément en quelque indisposition seiche: mesmement s'il est tourmenté en outre par anxietez, & soings, & veilles.

L'Intéperie, aussi, de lair desseiche. Et le mesme font aussi les bains desiccatifs. Et les medicamens de mesme qualité.

Et au contraire, humectent la multitude des viures humectans, la delicatesse de viure, La grande tranquillité d'a-

me, Le trop grand usage de vins doux, & sur tout prins apres le repas, la paresse, L'abondance de pluies, Les medecaments humectans.

Il y a des maladies composées de chaud & de sec, & leurs causes de mesme. Et autant en est des autres combinations.

Et pour l'ordinaire, elles se font cōformé à nature : mais quelques fois elles se font de qualitez contraires: Comme de chaud & froid meslez ensemble, sec & humide, combien qu'il semble que cela ne se puisse : Ce qui s'appelle Intemperie inegale.

Quelques fois les corps viennent à estre mal affectez par les qualitez seules, Et quelques fois y à quant & quant fluxion d'espece humide, mais de faculté seiche. Car la bile iaune est chaude & seiche potentiellement, la noire froide & seiche, la pituite froide & humide, & le sang chaud & humide. Toutes lesquelles quatre humeurs viennent à fluer quelques fois pures, & quelques fois meslées, sur les plus debiles parties: d'où viennent les diuersitez des catharres.



Tout excrement offence, ou par sa qualité, ou par sa quantité.

Toutes les parties du corps ne sont pas également fortes. Or les plus fortes se deschargent sur les plus foibles.

La plus imbecille de toutes est la peau.

Après, il se met à parler des vices de la formation.

Par la resolutiõ des nerfs, dit-il par ou leur distention, ou inflammation, ou par vn Schyrre, la figure naturelle d'un membre se corrompt accidentellemēt.

Car en ceux esquels les muscles de l'un des costez sont ressouls le membre est tiré par ceux de l'autre qui font leur action. Et au contraire, en ceux ou il y a conuulsion, ou phlegmon, ou schirre, ou dure cicatrice, la partie saine est tirée par les muscles mal affectez. Et les meats & cautez des parties creuses se bouchent, ou rompent, ou gasterent en quelque sorte que ce soit.

Du livre

*De liure Des differences des Symptomes.*

**T**OUTE disposition qui n'est selon nature est ou maladie, ou cause de maladie, ou Symptome de maladie.

Santé est vne disposition naturelle qui rend capable de fonction: maladie est vne disposition non naturelle, causante lesion de fonction.

Il y a trois fortes de Symptomes. Les vns sont indispositions de nostre corps. Les autres sont leziôs de ses fonctions. Les autres sont accidens qui accompagnent tant les vns que les autres de ces deux especes, tels que sont les suppressions, ou excretions immoderees des excréments.

Il y a deux fortes d'actions, Naturelle & animale.

Leziôs d'action sont immobilité & Insensibilité, & Crudité,

Les Symptomes Inseparables d'une trop prompte deiection d'excréments sont vne gande humidité d'iceux excréments. Et vne diminution de nourriture par tout le corps.

O

Quand la viande se corrompt, au lieu de se digerer, il s'en ensuit necessairement vne puanteur d'excrémens. Et par fois : mais non pas tousiours, vne mordication d'iceux. Et qu'ils sont turgides.

*Du premier liure Des causes des Symptomes.*

**E**N cetuy-cy, il parle de l'anatomie des parties constituantes chacun des sens, cōmençant par celuy de la veuë. Et tout ce liure est bon à sçauoir qui est cause que ie m'abstiē d'en faire extrait, fauf seulement de quelques articles qui le plus appartient au fuiet du tiltre d'iceluy.

Il doute si les nerfs sont percez au milieu, ou si les facultez motiue & sensitive passent au trauers, depuis vn bout iusques à l'autre : tout ainsi comme les rayons du Soleil au trauers de l'eau, ou de l'air. A quoy ie luy respon, Que de tant que les nerfs sont les plus solides parties de toutes les flexibles du corps, & consistantes de la plus exquisite matie-

re, de tant sont ils de plus capables instrumens desdits esprits, & de toute leur efficace.

Il n'y a partie en tout le corps, ou qui soit si sensible, ou qui apporte tant d'offence à l'une & à l'autre partie des deux principales de tout le corps, qui sôt le cœur & le cerueau, selô toutes les façons qu'ils sont capables d'estre offencés, qu'est l'oreifice de l'estomach. Car c'est grand cas que de l'offence de cette partie procedent tous ces maux, Syncope, Cardialgie, Difficulté de respirer. Abolition de la respiratiô fain, Canine, Epilepsies, Alienation de sens, & Demence. Et ce, par l'occasion du consentemēt qu'elle à avec lesdictes deux parties: parce que, d'un costé, elle est liee avec le cerueau par les nerfs, & avec le cœur par les arteres.

L'appetence des viandes nuisibles se fait quand les tuniques du ventricule sont imbues de quelque mauuais excrement.

Par le sommeil la faculté animale se repose, tellement que mesme le sentiment en defaut: mais la faculté natu-

O ij



relle en opere plus validement.

La repletion du cerueau, ou sa lassitude, & de tout le corps font le sommeil: par ce qu'au labour, il decoule beauëoup des esprits animaux par tout le corps, desqueis ledict cerueau est le siege & fabricant.

Les choses froides causent non seulement le sommeil: mais aussi l'indolence, & mesme au lieu du vray sommeil, vn assopissement grief & lethargic, si ladicte froideur est excessiue.

Et la seicheresse & chaleur excessiues, comme on veoid en la frenaisie, engendrent des veilles qui ne procedent ni de tristesse, ni de soin.

Tout ainsi que le profond sommeil, offence les fonctions du sentiment: telle est aux actions volontaires la conuulsion qui se fait par l'Epilepsie.

La conuulsion qui se fait par tout le corps, sans alienation de sens ni somnolence, depend de la maladie de la moelle de l'espine du col.

## Du second Livre.

**L'**Apoplexie, dit-il, est vne paralyfie de tout le corps.

**L'**Epilepsie vne conuulsion de tout le corps.

Il y en a qui croyent que le sanglot, qui est vne double refraction de l'air qu'on aspire, est vne conuulsion des muscles qui seruent à la respiration.

Toutes les indispositions, dit-il, qui peuent bander les nerfs se reduisent à deux genres: assauoir à la plénitude, & à l'inanition. *Il oublie qu'il y en a, qui sont causées par Venins.*

Or les phlegmons engendrent plénitude. Et les fiebres ardentes & seiches inanition.

Cela est fort froid, & encore plus ce qu'il s'heterise consequemment touchant le mouuement & l'immobilité.

Il attribue toutes les causes de la tre-meur à la froideur.

Estant ainsi que la palpitation s'esleue soudain, & soudain s'en va à neant, il s'ensuit que la cause d'icelle est vne sub-

stance aërienne (il parleroit mieux s'il disoit spirituellement) qui, si elle estoit deliée, & en petite quantité, s'esuaperoit aisément. Et pource, il semble qu'elle soit vne vapeur espaisse, & qui est en grande quantité pour l'espace du lieu ou elle est contenue. Et y a apparence qu'elle se fait pour estre les parties ou elle est, aucunement refrigerées, & quāt & quant restrainctes. *Mais pour moy ie dy qu'elle n'est qu'un combat des esprits animaux contre le cœur, iceux estans enuuenimés.*

Après il décrit historiquement, simplement, & d'un style fort maigre, que la Toux, & l'Esternuemēt, & le vomissement se font par mouuemens contre nature. L'accouchement des femmes, & l'ejection des excremens par mouuemens selon nature.

L'intēperie esgale ne fait nulle douleur: mais l'inesgale en fait autant qu'est son inesgalité grande.

En la lassitude morbide, se sentent ou l'une ou bien l'autre de trois especes de douleurs: l'une comme si on estoit batu. L'autre comme d'enfleure, ou de distention. Et l'autre semblable a

celle que font les vlceres.

Et par ceste derniere icy le malade tombe en frisson, quand ils se meut.

Et en celle par laquelle il se sent batu comme s'il auoit les os brisez, encore moins peut-il endurer aucune motion.

Tous lesdits symptomes procedent d'excremens retenus, qui sont de nature mordace : & ne sont differents les vns des autres, sinon, ou par la multitude d'iceux excremens, ou par la diuersité de leurs mouuemens, ou bien aussi par la foiblesse, ou force qui est es malades.

Desquels malades tel y a lequel alors qu'il est couché sans se mouuoir, ne sent sinon vne inegalité d'intemperie. Et quand il se meut doucement, vne froidure. Et s'il travaille, vn frissonnement tout à fait. Donc à tels on ordonne qu'ils ne se meuuent aucunement.

Le Soleil, & le bain, & la cholere, aussi bien comme le travail ou l'exercice, excitent les excremens à se mouuoir, qui autrement se tiendroyent quois.

Et qui plus est, ils se meuuent bien



par eux-mêmes : soit en s'eschauffant, soit en s'extenuant, ou se dissoluant en esprits. Or la cause du mal étant esmeuë est tousiours plus moleste que quand elle est coye.

Après ce, il tombe a parler des frissons, & en opine qu'ils se peuuent faire par chaud ou bien par froid. Et dit que ceux lesquels prouiennent de froideur, se doiuent guerir par chaleur, & ceux qui viennent de chaleur, se doiuent guerir par froideur : & qu'ils peuuent aduenir par vne indiserete façon de viure.

La peur refroidist. La cholere eschauffe. Entant que par la peur les esprits & le sang se retirent au dedans. D'où vient qu'on à froid au dehors, par fois iusqu'à en frissonner. Et par la cholere, ils se dissoluent & espandent.

L'Agonie est vne passion meslee des deux, ayant mouuemens inesgaux.

Par la' pudeur la faculté animale du commencement se meut vers le dedans: mais tout aussi tost elle retourne au dehors abondante. Car si elle ne retourne point, c'est crainte, & non point pudeur.

La

La crainte & la tristesse ne different que de plus au moins, Car par l'une & par l'autre se fait mouuement vers le dedans, des esprits animaux.

Il dit que ceux qui sont par trop pusillanimes meurent de ioye : mais il ne dit point par quelle raison cela se fait.

Et la douleur comprimante l'ame en vne autre façon, adiouste il, ne cause point de moindres symptomes que la peur. Car ceux lesquels en sont surprins deuiennent palles & froids, iusqu'a en frissonner & en trembler, & ont le pouls petit, & lasche, & finalement meurent: entant qu'en eux aussi, la chaleur naturelle se retire vers son principe, & leur ame s'esteint & se deslie.

Par les frisons plusieurs sont tourmentez de soif, à cause qu'en eux la chaleur interne s'augmente.

Ceux qui se nourrissent de viures de mauuais suc, tout aussi bien comte les ladres, sont tourmentez de demangeaison de leur peau : laquelle n'est autre chose qu'une legere mordication des excréments.

Quant aux symptomes qui arrivent

P

aux plus excellentes fonctions, le plus cruel est quand toute la fonction perist. Le second quand elle est lezee seulement. Le troisieme quād elle degene en vne autre espece. Or perist elle en la demence qui vient d'oubliance, laquelle indisposition procede de froid, duquel tout le corps du cerueau est preuenue.

Et quant est de l'Apoplexie & l'Epilepsie, il semble qu'elles procedent d'une soudaine confluence de pituite, qui vient à remplir les ventricules du cerueau.

*Cela est vray: mais l'importance est de sçavoir qui cause telle confluence.*

Toute alienation de sens est vn mouuement depraué de la souueraine de toutes les facultez de l'animal, procedant ou de l'intemperie du cerueau, ou de mauuais humeurs dont il est fatigué. *Nota que la souueraine de toutes les facultez de l'animal, est celle par laquelle il use de bon sens.*

Et si ladicte alienation de sens est avec fiebure, elle s'appelle Phrenesie, & si elle est sans fiebure Manie.

Il confesse que la Phrenesie procede bien de cause chaude. Et dict que si en la demence la peur perseuere, le mal vient de l'humeur melancholic. Et que tout ainsi qu'il ny à rien qui nous apporte plus de peur que les tenebres, ceux qui sont possédez d'humeur melancholic, ont tousiours peur, à cause de la bile noire ou melancholie, dont le cerueau est oppressé.

*Mais moy, ie dy, qu'vn fort venin qui est logé dans les esprits: tel qu'est celuy lequel à cours en tout ce temps, depraue en l'vn l'humeur melancholic. En l'autre la bile, en tel le Phlegme, en tel autre le sang.*

*Du troisieme liure.*

**L**A concoction qui se faiet en l'estomach apres le repas, est alteration des viandes. Donc tout erreur qui eschet en matiere de ladicte alteration, est vn Symptome de la Concoction.

Et tel symptome s'appelle crudité: soit qu'il ne se face du tout aucune alteration desdictes viandes, en sorte qu'on les rende cruës: Soit qu'il s'en face quelq



cune, mais non telle qu'elle se doit. Ce qui aduient en deux façons. Car ou l'alteration se fait tardiement, & la viande à peine se transmue. Ou elle se corrompt du tout, par la deprauiation de la faculté alteratiue.

Laquelle deprauiation aduient aucunes fois par ce que c'est ladiete faculté alteratrice mesme qui est lezee.

Et aucunes fois par ce que son organe, qui est l'estomach, souffre quelque mal: comme seroit quelque apostume.

Et autresfois, par quelque faute externe: Sçauoir est ou par les excremens qui sont accumulez dans l'estomach.

Ou par la mauuaise qualité des viandes.

Ou par ce que celuy qui souffre telle maladie prend son sommeil mal à propos, ou mange à heures incommodes: comme de trop grand matin.

Ou bien par ce qu'il prepostere les viandes qu'il prend. Comme, par exemple, mange des viandes astringentes à l'entree de son repas, tels que sont les çoings: Puis consequemment de la salade: & puis de la viande.

Les corruptions de la viande qui sont fumeuses procedent de viures chaleureux, & les aigres de viures froids.

Ce qui aduient aussi aux excremens: car les viures froids & pituiteux, engendrent des corruptions excrementeuses aigres, & les bilieux & chauds en engendrent de vaporeuses.

Et de mesme le ventre produict des mutations acides, en cas de maladies froides: & de fumeuses en cas de chaudes.

Le ventricule soit depraue corrompt les viandes. Et autant en est-ce de tout le genre veneux, qu'estant depraue il corrompt le sang, & les trois humeurs y annexes. Or des humeurs corrompues s'engendrent Erysipeles, Chancre, Gangrenes, vlceres cancreux, Charbons & Dartres.

L'Atrophie est vne defaillance totale de la faculté nutritiue. Or en la lepre y en a seulement 'deprauation, mais non defaillance totale.

La concoction se fait trop tardiuë, ou par la durescé des viandes dont on a vsé en trop grande quantité, au prix des

forces de l'estomach, ou parce qu'on n'a pas suffisamment dormi, ou par auoir souffert vn grand froid, ou parce qu'on a trop mangé.

Et est à sçauoir que les cruditez qui arriuent dans les vaisseaux se reduisent aux mesmes modes. Et mesme celles qui s'engendrent en la troisieme digestion.

Et les causes de tels defauts, par fois prouiennent du labeur ou de l'estude, à laquelle on s'adonne.

Le ventricule bouillant corrompt les viandes en excremens reluisans.

La viande par trop eschauffee en l'estomach, par necessité se corrompt. Et telle indisposition engendre volontiers la soif, & mesme par fois de petites fieures hectiques.

Et tout au contraire, iamais ceux ne souffrent ni soif ni fiebure, qui sont tels qu'en leur estomach la viande demeure cruë, par vne intemperie froide: ains, quoy que telle crudité leur soit occasion de rotter, ou bien de vomir, encore tousiours perçoient ils la qualité d'icelle viande.

Quád par froideur elle ne se peut cui-

re, il en reussit des rots aigres. Et quand c'est par trop de chaleur, le ventre s'en remplit de viscositez.

Au reste fort facilement l'estomach tombe en l'vne ou en l'autre de ces legeres indispositions: Mais non en telle intemperie, soit de chaleur, ou de froidur que toute sa fonction perisse: Si ce n'est par grand laps de temps.

Quelque fois il se fait meffange des maladies & des symptomes, tant de la faculté retentrice, que de l'expultrice: Comme par exemple il aduient à ceux lesquels ont le hocquet: qui est vn mouvement conuulsif, premierement, de la faculté expultrice, & tout ensemble de la retentrice.

Le Vomissement est vn mouvement depraué de la faculté expultrice, par lequel se fait euacuation subite par l'orifice de l'estomach de ce qui le moleste.

Et la Lienterie en est vn autre par lequel est euacué, par le trou d'embas dudit estomach, ce qui le moleste, pour incliner plus vers iceluy.

Et en la maladie dictée *Cholera morbus*, L'euacuation se fait par les deux costez, à



cause que l'un & l'autre sont opprésés.

Il y a aussi un autre mal qui est Paralyse de gorge, en laquelle on ne peut aller.

En somme, Quand le Vêtricule ou estomach est en son naturel, il attire à soy des parties d'en haut, & laisse aller par celles d'embas. Et quand il est desnaturalisé, il tire mesme des parties d'embas, ou quoy que soit, il en reçoit ce qu'il y en est enuoyé. D'où vient la maladie dite *Volulus* autrement *misere mei*, en laquelle le patient rend ses excréments par la bouche. Qui vient ou de s'estre trop laissé resserer le ventre, ou bien d'une confusion de boyaux.

La malice des excréments, dit il, consiste en multitude, grossiereté, ou viscosité:

*Mais ie dy moy. Si fait elle bien en autres choses comme en puenteur & acrimonie.*

Toutesfois & quantes que les excréments ne s'esuacuent point, leur demeurant est porté par tout le corps, avec le sang. Ce qui aduient pour double cause, c'est à sçauoir, ou par le vice de la faculté

culté alteratrice, ou pour la mauuaistié des viures dont on se nourrist.

Si la bile ou cholere palle regorge par tout le corps elle fera les palles couleurs. Et si en vne seule partie elle y engendrera des dartres, ou Erysipeles.

Et l'humeur melancholic engendre la lepre, si elle regorge par tout le corps. Et le cancer, si en vne seule partie.

Et la pituite cette espee d'Hydropisie dicté Anasarca, si elle regorge par tout le corps. Et l'œdeme si en vne seule partie.

Et les excréments sereux ou aquees, s'ils s'espandent par tout le corps, font l'hydropisie appelée Tympanites. Et des pustules seulement, s'ils se iettent sur vne partie.

Et selon le mellinge qui se fait de dictés excremens se fait variation de maux, & de Symptomes.

La mauuaistié des viures engendre l'vne & l'autre espee de lepre: & autres, indispositions.

Quand toute la chair est passe noire cela s'appelle lepre Elephantine. Et cette maladie s'engendre comme celle qui

Q

s'appelle Leucas : & tout autant en est de celle qui s'appelle Alphi.

Et en toutes ces trois indispositions, il n'y a que la superficie du corps qui soit mal affectée, qui se couvre toute comme d'escailles, mais non toute la chair.

*Veritablement si a bien*, il y a bien autre chose de gâté que le dessus du corps en la lepre. Car le principal de ce mal gist au plus profond du dedans.

Les alimens peuvent fort bien changer la chair de l'homme en leur nature d'eux: Entant qu'une chose plus forte ne laisse pas d'estre interessée par une moins forte avec laquelle elle à affaire.

La faculté expultrice opere immoderément quand la retentrice est foulée, soit par la multitude des excremens, ou bien pour leur acrimonie, ou bien par sa propre foiblesse. Car alors il est du tout force, qu'avec lesdicts excremens forte aussi de ce qui est utile. Ce qui aduient en la lienterie, & dysenterie, & au flux qui vient de l'humeur choleric.

La trop grande abondance d'excremens vient de l'Imbecillité de la faculté

nutritiue.

Quand le foie est indisposé on rend la viande demie cuite en ses excremens.

Car toutes fois & quantes que le foie ne peut digerer l'aliment qu'il à attiré par les veines mesaraïques, il le renuoye par les mesmes demy cuit, semblable à vne eau en laquelle on a laué de la chair fraichement tuée.

Que si ledict aliment est bien cuit en sang, & neantmoins pour quelque empeschement, il ne peut estre distribué par tout le corps, force est aussi qu'il re-deuale dans le ventre: Et lors vn tel sang est non seulement plus noir que le naturel, mais plus splendide quant & quant: à cause de l'humeur melancholic qui y est adjoinct. D'autant que ladiete humeur se fait du sang par trop rosti & chaleureux.

Autant en est des suppressions d'urine, ou de son acrimonie: que quant est de la suppression elle fait, ou par l'imbecillité de la vescie, ou par ce que la bouche est trop estroite.

Et en cette indisposition eschet encore vn autre Symptome c'est assauoir:

Qij



qu'il ne découle aucune vrine en la vefcie: par ce que la fonction des reins est perie totalement.

Et encore vn autre, Affauoir qu'elle eftant pleine on ne peut rendre son vrine, pour eftre la bouche d'icelle reftriefie, ou par le moyen de quelque grumeau: ou de quelque apoftume: ou pierre: ou callus, ou carnofité qui eft crëue dans le conduit.

Et ladicte vefcie s'arrefte de faire fon debuoir, ou par quelque tumeur non naturelle: ou par quelque tres-grande ficcité, telle qu'il s'en engendre, par fois, és fiebures trefardentes.

Quant à la strangurie, il femble qu'elle fe fait, ou par l'imbecillité de la vefcie, ou par l'acrimonie de l'vrine.

Il y a vne autre efpecé de fymptome de deprauation de la faculté expultrice de l'vrine qui eft femblable au flux de ventre: qui eft que quelques fois il arriue que quafi tout le corps fe fond. Et quelques fois feulement l'humeur qui eft contenne dedans les veines. Et ce qui eft ainfi fondu, tantoft s'efcoule par le vêtre, tãtoft par la vefcie avec l'vrine.

Et quelque fois degenerate en sueur.

Car quand les reins sont forts & valides, ils attirent toute l'humeur des veines qui est fondue en sanie sereuse : & la renuoyēt tout d'un train dans la vescie. mais s'ils sont foibles, les veines laissent escouler toute ceste serosité dedans le ventre, si d'auenture elle est grossiere.

Car si elle est fort deliee, elles la pouffent par tout le corps, & font hydropisie.

Et ainsi quand la chair se fond, le ventre reçoit telle fluxion, si elle est de substance espaisse : sinon elle s'euapore en sueur.

Quand il aduient des sueurs par le relaschement de l'habitude naturelle du corps, telle indisposition s'appelle Syncope.

Le contraire dequoy aduient es sueurs critiques, par lesquelles les forces sont restaurees. Et semblablement celles qui procedent d'un exercice moderé, dit-il, (mais moy ie dy d'un labeur serieux). Item celles que les bains prins à propos ou la chaleur d'esté excitent.

Par les exercices immoderez, il s'en va quelque chose des humeurs vtiles du

Q. iij

corps. Cela est vray & qui pis est, ce qui s'en va de la façon ne se refait point totalement par le repos, ni par la bonne nourriture: mais si fait bien ce qui s'en deperist par vn labour serieux, quelque excessif qu'il soit.

Les sueurs purgatrices ont l'odeur de l'excrement lequel elles purgent.

Au reste, il sort grande abondance de sueur, ou par auoir le corps fort transpirable, ou bien par la tenuité, ou abondance des excremens: tout ainsi qu'elle est retenue par leur paucité, ou leur espaisseur, ou viscosité, ou parce que les pores sont bouschez, ou assopis. Car ils se bouschent par la grossiereté & viscidité des humeurs, & s'assopissent, ou bien par vne trop ample nourriture, ou par le froid, ou par trop de molesse.

Et qui plus est, tant la sueur que la suppression d'icelle aduient bien quelques fois pour l'imbecillité des forces de la chair.

Car en somme, nulle fonction ne peut estre empeschée, sa substance n'estant aucunement lezée.

Nulla des qualitez actiues ne peut tāt

alterer les choses qui lui sont obiectes, que la chaleur. Et pource vn corps chaud & humide fort promptement cuit, s'approprie, & assimile la nourriture par lui prinse. Tout au contraire dequoy, il en va d'vn corps froid & humide.

Il dit, que pour parfaire la nutrition, sont requises la concoction, la nutrition l'apposition, & l'adherence. Sur toutes lesquelles choses il ne fait rien que niueller.

La chaleur naturelle de l'enfant approche plus de la nature de la vapeur, & celle des ieunes hommes de celle de la Siccité.

Les corps humides ont besoin d'alimens humides. Les secs de secs.

Il amplifie ceste sentence, que les instrumens chauds & secs, sont plus aptes aux fonctions actiues: ainsi que les froids & humides aux fonctions imbeciles. Et conclud à la fin.

Qu'en somme, l'augmentation de la chaleur est tres-efficacieuse pour toute sorte d'alteration: pourueu qu'elle ne deuienne si excessiue, qu'elle face fon-



de la substance du corps.

Et la Siccité fait grandement à la force, & à la roideur; pourueu qu'elle ne soit si crue qu'elle rende les corps roides, & immobiles & friables.

Et l'humidité fait admirablement à la nutrition: mais elle est contraire à toutes les autres fonctions.

¶ Apres il fait profession de traiter des distillations du Cerueau, & n'en dit que ce qui s'ensuit.

Quand le cerueau vient à estre distemperé par froid, ou bien par l'ardeur du soleil, il s'en ensuit rheume qui tombe sur les yeux, & sur le nez, ou quelque catharre.

La fluxion qui tombe sur le nez s'appelle *Grauedo*. Celle qui tombe sur la gorge *Raucedo*. Si elle tombe sur la lucte, le mal qui s'en ensuit s'appelle *Vua*. Si elle tombe sur les glandules qui sont aux deux costez de la bouche, le mal s'appelle *Antiada*. Et *Paristmia* quand elle tombe sur les parties prochaines d'icelles,

Et quelques fois, la fluxion se fait depuis la teste dans le ventre: & quelques

ques fois sur la trachee artere. Et fait  
 grand mal tombant sur l'un de ces deux  
 lieux. Et plus n'en dict ains vient a la  
 matrice.

Quand le corps de la matrice vient a estre  
 dur ou solide, cela est cause de suppression  
 de mois. Or s'endurcist-il, ou des  
 l'enfance, ou bien par succession de  
 temps soit par intemperie: ou par au-  
 tres indispositions.

Et quelques fois la suppression d'iceux  
 mois se fait a cause de l'epaisseur de  
 leur substance, ou sa viscosité, ou a cau-  
 se que les vaisseaux par ou ils passent  
 sont bouschez.

Les fluxions desdits mois desreglees,  
 se font quand tout le corps se purge par  
 icelles. Et ce qui s'escoule par iceux res-  
 semble tousiours a ce qui est de superflu  
 audit corps.

Il y a encore vne autre sorte de flux  
 menstrual, qui vient de quelque indipo-  
 sition particuliere de laquelle est affli-  
 gee la matrice.

Et quelques fois les mois sont retenus  
 parce que le sang flue par quelque autre  
 costé, pour estre la femme tres-robuste.

R

*Du livre des causes externes.*

**I**L ne dit rien du tout, sinon que les dites causes, qui sont le chaud & le froid, & les violentes passions de l'ame, n'esbranlent la santé, sinon des personnes debiles. Et ainsi il ne s'aduisit nullement que les venins sont les causes des plus griefues maladies.

*Du livre de la Plenitude ou superfluité d'humeurs.*

**I**L rameine ce fondement, par luy posé en ses liures *Des Elemens*, que la substance de chacune des choses sujettes à generation & corruption, est alteree de par les quatre premieres qualitez, Chaud & froid, & sec & humide. Et que l'essence mesme de leurs vertus, consiste d'icelles qualitez, & n'est sinon vne propriété laquelle reussit de leur temperament.

*Lequel dernier article est faux. Entant que, comme ie preten auoir monstré au precedent, chacune des choses naturelles a double vertu, l'une externe ou elementaire, & telle que dit*

Galien. Et l'autre intrinseque & occulte, qui luy est donnee des astres, lesquels combien qu'ils soyent eux-mesmes faits des elemens, neantmoins ce n'est pas a dire que la vertu de chacun d'eux ne soit vne nouvelle source de vertu, encores plus nobles que celles des elemens mesmes, & d'une nature toute autre. Laquelle source de vertu leur est procedee a chacun, de la facon de laquelle Dieu a use a les composer & creer, & est vne chose plus forte sans comparaison que ne sont les dites premieres qualitez.

Il y a deux sortes de plenitude, l'une qui est plenitude au prix de la force de celui qui la souffre, l'autre au prix de la capacite des vaisseaux ou elle reside.

Le ventricule fort debile a la faculte sensitue fort exquise pour ressentir les choses qui lui pesent.

Niluy, dit-il, ni autre autheur quelconque, n'ont sceu atteindre a trouuer les signes de la plenitude du sang, qui est plenitude au prix de la force des veines.

Les membres exempts de sentiment, ou qui en ont peu, ne se peuvent pas ressentir de la plenitude qui est en eux, ainsi que l'estomach & la vescie. Et tels



font le poulmon, le foye & les reins, & quant au cerueau, & à la moelle de l'espine du dos, aucuns les colloquent entre les parties sensibles.

Quand on se sent rendu ou enflé, sans que cela vienne de violent exercice, c'est vn signe infallible de superfluité d'humeurs.

L'indisposition vlcereuse s'engendre d'humeurs acrimonieuses.

Et l'indisposition de pesanteur de multitude d'humeurs, au prix des forces de celui qui la souffre.

La rougeur est signe de superfluité de sang, & la couleur pâlée de bile jaune. La blanche de pituite. La noire de melancholic. Et toutesfois, si avec l'abondance de chacune de ces humeurs le sang n'afflue aussi outre mesure, c'est cacochymie, & non point plénitude.

Entre les pituites, on colloque l'humeur qui volontiers s'appelle crüe, & est ressemblante à de la puree de febues, & telle humeur est moins espaisse & flatulente que l'autre grosse pituite. Et ne surabonde point par tout le corps, si ce n'est en ceste espece d'hydropisie dite

*Leucophlegmatia.*

Il y a encore d'autres sortes de pituite, assauoir, la douce, la salee & l'acrimonieuse. Et de la superfluité de la douce on deuient endormi. De l'acrimonieuse famelic. Et de la salee alteré.

Et de la cruë, on deuient manquant d'appetit: & mesme encore outre endormi: entant que toutes fois & quantes que le cerueau vient a estre refrigéré & humecté, ou deuient subiect a dormir: tout ainsi que quand il se seiche, on perd l'enuie de dormir.

Tous ceux qui abondent en l'vne & l'autre bile ne peuuent dormir, & quant à ceux qui sont tourmentez de la noire ils sont tristes, & de difficile entretien.

La cause de la somnolence, & de la perte du dormir, gist au cerueau. Et la cause de l'appetit, & du défaut d'icelui, en l'orifice de l'estomach. En laquelle s'il s'amasse de la pituite elle cause la faim. Et si de la bile jaune, la soif & de faillance d'appetit, & la bouche deuient amere. Et si de la noire, elle cause de la tristesse, & morosité, & de la peur. Et oste la soif.

R iij

Du liure de l'humeur melancholic, autrement  
dicte Bile noire.

**L**E sang, aussi tost qu'il est hors de  
les veines ou arteres, soit dedans  
ou dehors le corps se congele en gru-  
meaux.

Il en est de jaunastre, & de noirastre,  
& de plus espais l'un que l'autre. Le plus  
rouge est le meilleur.

Parmy le sang rouge se veoid quel-  
quesfois vne humidité deliée, qui sy  
amasse par le boire.

Et quelquesfois la pituite se porte  
avec ledit sang par les veines.

Il y a vne autre espece d'humeur, sem-  
blante a vn gros sang & noir qui se iecte  
par le vomissement, ou par le siege, qui  
ne se congele poinct à l'air. Et telle hu-  
meur est quelques fois acree: autresfois  
aspre: Et autresfois n'a nulle qualité  
manifeste.

Le sang doit estre doux au goust. La  
pituite sans saueur. Donc quand ils sont  
salez au goust ils sont morbides.

Par fois la pituite est douce.

Toute pituite doit estre blanche, & demeurer tousiours liquide.

Ily a vne autre humeur qui est tousiours amere au vomir, & quelquesfois est palle, & non jaune. Et celle qui est jaune est tousiours plus espaisse.

Donc tout ainsi comme la bile iaune, estant meslee à vne humidité sereuse & deliée deuiant plus aqueuse, & plus palle: ainsi lors qu'il s'en resoult quantité, elle semble à des moiaux dœufs: & s'appelle, à cetter occasion, *bilis vitellina*.

Toute cette bile, soit iaune, palle, ou vitelline s'engendre dedans les vaisseaux, mais dans le ventricule s'en engendre vne certaine espee semblante de couleur aux pourreux. Et vne autre semblante à la rouille: & s'appelle *Æruginosa*. Et vne autre qui semble à la couleur de la guesde. A toutes lesquelles cela est commun qu'elles demeurent telles qu'elles sont de leur origine.

Pour retourner à la bile noire, elle differe d'avec le sang noir, parce qu'elle ne se coagule point. Et toutesfois ne differe point tant de cela d'avec ces hu-

olid s. I



136 *Extrait de Galien.*

meurs qui s'appellent excréments noirs, que de leurs facultez & qualitez. Car iceux n'ont aucun goust aspre ny acide formellement: La ou la bile noire est telle que cela au goust, & mesme à l'odeur. Et de plus ils ne fermentent point la terre estans espanchez sur icelle, ainsi que fait la bile noire; qui en cela ressemble à de tres fort vinaigre: sauf qu'elle est beaucoup plus espaisse: Et pource ronge & exulcere les parties du corps esquelles elle est contenuë pure. Car le vinaigre, estant d'une substance deliée, passe au trauers de la terre, mais elle nō. Pourquoy aussi nul animal ne scauroit endurer son goust, non plus que celuy du pur sel: dedans lequel aussi aucun animal ne peut viure. Elle est engendree d'humeur noire bruslee.

Et celle qui est engendree de bile iaune bruslee est de tant plus pernicieuse, que la bile iaune est plus efficace que les faces du sang.

I'ay tousiours veu l'excretion de la bile noire estre pernicieuse, & celle des excréments noirs estre le plus souuent salubre.

La bile

La bile noire poussée à la peau avec fièvre fait les charbons. Et y poussée sans fièvre fait la lepre. Et si elle est seule, du commencement, n'y fait rien qu'une tumeur noire qui devient à la fin Cancer. Quand ladicte bile noire vient à s'adoucir par estre mellée de sang elle engendre les lepres rouges, qui par succession de temps deviennent noires.

D'elle se font aussi les hœmorroides, Et d'elle mesme les Varices des cuisses: lesquels deux maux si on veut restreindre on met le patient en danger de devenir melancholic.

Les mesmes erosions & vlcères se peuvent faire par le dedans du corps: d'ou viennent les Dysenteries: tresmalaises à guerir, sauf que la cure des intestins est tant plus faisable que les medicamens qu'on baille par le siege vont droit au lieu affecté.

Les indispositions de la rate, soyent Schirres, soyent inflammations, soyent debilités, apportent vne mauuaise couleur à tout le corps.

Le foye est purgé par la rate, laquelle attire à foy toutes les forces du sang.

Comme les medicamens qui attirent la bile guerissent la iaunisse, ainsi ceux qui tirent l'eau guerissent l'hydropisie. Et ceux qui tirent la bile noire la lépre & les chancres, ou du moins les garde de croistre.

Es purgations, & crises les humeurs retrogradent par les mesmes veines, par lesquelles l'aliment est porté du ventre dans le foye, & du foye par tous les membres.

Et mesme es plus sains es grandes famines le sang redevulle tout dans le ventricule pour le nourrir.

La nature formant l'enfant, & l'accroissant en la matrice, attire tout le meilleur sang pour cet effect: & laisse tout le vicieux dedans les veines, qui puis apres se purge, la mere en estant accouchee, en mesme façon que des menstrues: estant vicieux non seulement en ce qu'il surabonde, mais aussi en sa qualité.

Mais quant est de la pituite elle se fait des viandes pituiteuses dès le ventre, par la premiere concoction. Tout ainsi que l'humeur bilieuse & la melancholique

dans le foye. En la coction duquel sang, ladite pituite mesme est aussi rendue sang. Qui est la cause pour laquelle nature ne luy a donné aucun instrument pour se purger, ainsi qu'elle a donné au sang la vessie expurgatrice de l'vine, & l'autre petite vescie qui est dans ledit foye mesme, expurgatrice de la bile. Et la rate expurgatrice de l'humeur melancholic. Et ainsi l'humeur pituiteux qui est dans le ventre, estant porté dedas le foye avec le Chyle, est aussi transmüé en sang.

Si vous purgez bien, dès le commencement, toutes les indispositions qui prouiennent del'humeur melancholic vous les empescheres toutes de saccroistre, & fust-ce mesme les caucers.

Il n'y a point de bile noire en ceux qui sont vraiment sains.

*Du liure des Tumeurs qui sont contre nature.*

**E**N tout ce traitté il ne dit rien de nouveau, sinon qu'il nomme seulement quelque nombre de tumeurs, döt il n'auoit parlé és liures precedens: mais



il ne fait que les nommer, & les définir si superficiellement que rien plus.

*Du liure du Tremblement de la Palpitation, de la Conuulsion & du Frisson.*

**I**L ne dit aussi rien de nouveau en cestuy-cy, ains ne fait que rhetoriser touchant ces quatre indispositions, & amplifier de paroles ce qu'il en a ja dict és liures Des causes des maladies.

Il dit que la Palpitation vient de cause froide, & qu'elle se fait par les esprits.

Hippocrate, dit-il, a gueri vne femme qui ne se pouuant deliurer de l'arriere-fais de son accouchement, ni du sang qui deuoit sortir en estoit tombee en tremblement, par la saigner au droit de la cheuille du pied.

Il faut saigner les femmes souffrantes douleur de matrice, de par abondance de sang, en la cheuille du pied, ou à la iartiere: comme monstre la communauté qui est entre ces veines là & celles de la matrice.

Le frisson qui vient par maladie selon la doctrine d'Hipocrate, est vne refri-

geration douloureuse, laquelle se fait avec vne concussion inegale de tout le corps.

Souffrir vn tel mal que cela est vne indispositiō de la chaleur naturelle. Et sur ce propos, il tasche de descrire que c'est que la chaleur naturelle. Et dict que la nature mesme, ou l'ame mesme, n'est autre chose que chaleur, Et que cette chaleur est en continuel mouuement lequel se fait alternatiuement du dedans au dehors, & du dehors au dedans. Et sur ce allegue l'autorité de Heraclytus, qui, comme il rapporte, dict que la chaleur moderément esteinte, puis moderément r'allumee, demeure tousiours mobile. Sur quoy, luy, dict qu'elle s'allume lors qu'elle incline vers son centre, par appeter la nourriture: Et qu'elle s'esteint lors que du centre elle s'espand de tous costez. Et que ce qu'elle se meut en cette sorte, du centre à la circonference, c'est à cause qu'elle est chaleur. Et puis de sa circonference vers son centre, c'est par ce qu'elle tient aussi de la froideur. Et ainsi est meslee de chaud & de froid, & qu'autrement, si

elle estoit pure chaleur elle se dissiperoit. Et que l'animal est sain lors que son temperament n'excede point les limites de la nature: Ce qui se fait quand la chaleur & la froideur sont entremellez d'un temperament mediocre. *Mais sur ce ie dy moy, Que ce perpetuel mouvement de la chaleur naturelle de l'animal du centre à la circonference, & de la circonference vers le centre est iustement vne chimere.*

Car par effect il y à bien vne chaleur naturelle en l'animal : de laquelle la source gist au cœur comme dict Galien luy mesme au sixiesme liure *De usu partium*, & autres endroiets Et cette chaleur est en perpetuelle action, non pas proprement de se mouuoir, mais de mouuoir ledict Cœur mesme, le Poulmō, le sang Arteriel, & le corps des Arteres mesmes, le Diaphragme, le Cerueau. Et ce d'un mouvement local, & inuolontaire. Et tout ensemble d'un physique, ou d'alteration active, le Ventre, le Foye, le Cœur, le Cerueau, les Reins, les vases Spermatiques, & la substance de chascune des parties Instrumentales ou

externes del'animal, à ce qu'affiduellement ils transmuent les alimens que chacun prend en chyle, & en fang, & en esprits, & en chair & peau, &c. Et cette chaleur naturelle est retenue en l'animal par toute la masse de son corps, qui en est comme le tison. Et y est ladite chaleur engendree, & entretenue par l'efficace du Soleil, & de son assiduel mouvement, & de tout le Ciel. Et a son principal siege au cœur, & au foye, & au fang, & ce à cause que lesdits membres, & tout le corps, cōtequemment, en sont vn obiect conuenable: ainsi comme le suif, & l'huile, & la mesche le sont de la flamme du feu 'elementaire. Voyla que c'est au vray de la chaleur naturelle, & de son mouvement perpetuel. Et tout ce qu'en dit Galien est chimeric, & rien que pure fantasie.

Que si on demande que c'est que la chaleur contre nature, ou qui est outre la nature. Je dy, moy, qu'elle est seulement vne indisposition par laquelle la chaleur naturelle, qui deust estre espandue par tout le corps en vne façon raisonnable, est plus grande que de raison



accumulee en quelque lieu particulier soit au cœur, ainsi qu'il se fait és frissons, ou bien au foye, alors qu'il excède en chaleur, ou au Cerueau, ou aux Reins, ou dans l'estomach, &c. qui fait qu'elle est manque en autres endroits dudit corps.

Car ie dy, moy, que les frissons des fiebres intermittentes, ne sont rien autre chose qu'un amoncellement de la chaleur naturelle qui se fait dans le cœur: au moyen dequoy tout le reste du corps en est destitué, & tremble de froid, iusques à ce que ladite chaleur se soit multipliee tellement qu'il y en ait a suffisance pour rechauffer les autres membres, & pour tout ensemble combattre la malice de l'humeur peccante. Pour laquelle chose pouuoir, le cœur s'eschauffe ainsi de luy mesme, avec l'aide que luy font les esprits sensitifs: qui se bandent à tout besoin.

Laquelle doctrine n'est point totalement contraire à ce que ledit Galien dit des frissons consequemment, desquels il parle iusques a la fin de ce liure, mais elle est seulement vn peu diuerse de ce qu'il en

qu'il en barbouille, qui n'est tout rien que rethorique, & tournoier, comme on dict, alentour du pot, qui fait que ie ne d'aigneroy m'amuser à en faire extrait.

*Du premier liure des Differances des fiebres.*

C H A P. I.

**L**E commencement de ce chapitre n'est pas grand cas: ce qu'il dit consequemment est qu'il y a de trois sortes de fiebres, l'une en laquelle le corps mesme du cœur s'echauffe, ou à tout le moins, les humeurs qui logent en ses ventricules: ou la seule substance aërienne & spirituelle pour la premiere, & puis apres les humeurs, & puis les parties solides.

Entant que la substance aërienne est meslee avec le sang arteriel, tant dans les arteres, qui la respirent par infinis trous, que dans le cœur: comme en celui auquel, elles confluent toutes.

Donc cette chaleur contre nature, dicte fiebre, comence par l'une de ces trois choses que dict est. Puis elle s'et-

T

pand, & tourmente aussi par apres les deux autres. Car, au reste, la communication de ladiete chaleur contre nature se faiet aisémēt des humeurs aux esprits, & nō pas si tost des esprit aux humeurs. Et semblablēmēt les parties solides du corps, estant eschauffees, eschauffent bien plustost les humeurs, & les esprits qu'elles ne sont eschauffees par eux. *Tout cecy est faux* : d'autant que toute substance deliee, adioustee il, est bien plus prompte à s'alterer que les grossieres. *Cette reigle faut plus souuent qu'elle n'est vraye.*

*Du chap. 2.*

C'est chose confessee de tous que la fiebure vient à plusieurs, de trop de labeur, de cholere, de tristesse, de l'ardeur du Soleil, de froid, de veilles, de crudité, de trop boire, & de trop manger.

Item d'air pestilentieux. Et que les maladies veneneuses sont tout aussi contagieuses comme la Chassie, & la Galle: tellement qu'il faiet fort mal-seur frequenter ceux qui sont tabides, ceux qui ont leur haleine infecte, ou puante: ou qui ont delaisse leur exercices coustu-

miers, & pource viennent à tomber en maladies.

Le trop de repletion aussi. Les mauvais viures, & les mauuais medicamens, & plusieurs autres telles choses, causent les fiebures.

*Du chap. 3.*

Le chaud & le froid, le sec & l'humide, sont les éléments des corps. Et de leurs distemperamens se font les premières maladies. *Philosopher ainsi est iustement se perdre dans les nuës.*

Toute chaleur contre nature n'est pas fiebure: mais celle la seulement qui s'allume au cœur.

Par le mouuement de cholere, dont la faculté gist au cœur, l'esprit s'eschauffe quelques fois, & quelque fois la substance du sang: laquelle chaleur, si elle dure longuement, il est du tout force qu'il s'en engendre fiebure, mesme, apres ledit mouuement de cholere appaisé du tout. La ou celle qui vient de tristesse, s'engendre du seul mouuement d'icelle tristesse, non d'ardeur qui en soit reüssie. *Ce dernier propos est ou faux ou vain: estant chose seure qu'une pro-*

T ij.



fonde tristesse . fait vne impression maligne au sang, d'ou s'ensuit vne fiebure, mesme apres icelle paffee, aussi bien que de la cholere, ou bien quelque vlcere maling.

Le commencement de celles qui viennent de trop de labeur est vn mouuement immoderé des muscles & nerfs & ligamens, & ioinctures : lesquelles parties premieremēt s'eschauffent: puis successiuement la chaleur monte iusqu'au cœur. *Ouy, mais elle n'y demeure pas, & ne fait poinēt de fiebure, si dans les vaisseaux il n'y a quelque maligne humeur ja preparee à esmouuoir le cœur, & à le mettre en fiebre : autrement tout ieune homme & route ieune fille ne scauroient dancier, ni iouer à la paulme sans gaigner vne fiebure.*

Il y a tousiours du vent és corps des animaux par deux moyens, l'vn parce que les superfluitez de leur dit corps vaporeuses & fuligineuses sont portees du dedās vers l'exterieur : & l'autre parce que l'aer est attiré au dedans de l'exterieur, afin qu'il esuente & refrigerer la chaleur naturelle. Donc quand quelque puissante cause vient à condenser la

peau, & rendre les pores estroits l'homme deuiendra seulement plectoric, si les vapeurs qui sortent, ou qui veulent sortir de lui, sont bonnes & louables; mais si elles sont acrimonieuses ou mordaces, c'est grand merueille s'il ne s'en engendre vne fiebure. Or se font les superfluitez acres & mordaces par mauuaises humeurs, & par vser de mauuais viures, ou par trauailler, ou veiller, ou par vser de medicamēs aigus trop frequemment.

Ou par mediter, *sur choses fortes ou difficiles* s'entend.

Lesdites fiebures qui procedent d'obstruction de pores & constipation des humeurs ne laissent de se faire de pourriture: d'autant que routes choses chaudes & humides tenues en lieu chaud, si elles ne sont esuentees & refrigerées, se pourrissent incontinent.

Les viures grossiers & glutineux engendrent des humeurs glutineuses (& qui s'arrestent, ne pouuant passer par les pores) & s'uiettes à putrefaction.

Les parties aussi qui souffrent de l'inflammation engendreront des fieures cau-

sees de putrefaction : parce que l'humeur y enuoloppee, si elle est chaude de sa nature, & n'est esuentee se putrefie aisément.

Donc si c'est l'humeur choleric, le plus exquis, qui fait la fluxion il s'en engendre vn Erysipele. Ce qui l'ensuit il l'a ja dit deuant.

*De Chap. quatriesme.*

L'Excessiue chaleur de l'air inspire de la chaleur iusques au cœur, & eschauffe les arteres, specialement, parce qu'elles attirent quelque chose d'icelui aer. Par ou aussi le cœur s'eschauffe trop, & en fin febricite. mais quant à la peste, il semble que ce soit vne corruption & putrefaction d'aer qui la cause, estant attiré par la respiration. Or la putrefaction de l'air se fait, ou par la multitude des corps morts non inhumez, ou par les vapeurs des lacs & marais.

La peste aussi s'engendre quelque fois à cause des humeurs disposees à putrefaction qui sont desia en la personne. Car au demeurant nulle cause de mal ne peut agir, sans que le patient soit apte à receuoir son action : Autrement

tous esgalement seroient affectez par mesmes causes. Mais à ce ierespon qu'il y a des causes si fortes qu'elles agissent sur tous vniuersellement: Et tels sont les puissans venins, tel qu'est celuy du mal de Naples.

L'effect d'un Medecin est de sçauoir corriger tous les defauts qui arriuent au corps humain.

*Du chap. 5.*

Toutes fiebures, dit Hippocrate, qui commencent par enflure des aines sont pernicieuses. ( Par où il veut dire putrides ) excepté les Ephimeres. Et ayant allegué cette maxime, il en veut rendre la raison: mais il ne la rend sinon simple rhetorale.

*Chap. 6.*

**E**N cettuy cy il ne dit pas grand' chose.

*Chap. 7.*

**N'**Y en cettuy-cy non plus. Seulement, au commencement, touchant les fiebures Epimeres, il dict que cette marque leur est propre, & inseparable que l'vrine du malade se cuict des le premier iour: Et poursuit leurs autres menuës marques. Et apres il traite



des signes des putrides: Mais fort superficiellement, & d'une façon incertaine. Vn traict vray en dit il qu'un des plus grands signes d'icelles est la crudité des vrines, & l'imbecilité de la Concoction (de ladiete vrine s'entend & des humeurs peccantes.)

*Chap. 8.*

En cettuy-cy il parle des fieures hectiques, Et n'en dit rien, sinõ qu'elles viennent de siccité; Ou quoy qu'esoit de ce que la substance du cœur s'enflamme, comme la meche d'une lampe.

Et que la fiebure tabide est non seulement seiche, mais aussi chaude, & est incurable.

*Chap. 9.*

Il poursuit les circonstances des fieures hectiques, & en dit pour l'une que souuent en icelle on a enuie de dormir: mais que telle enuie est plustost vne impuissance de veiller, que somnolence.

Vne autre, que si tost que le patient à mangé la fiebure s'eschauffe & s'augmente, & dure iusques à ce que la viande estant rassise & distribuee, ait humecté

humecté l'aridité du cœur.

Quelques-fois pour n'auoir esté bien pansé d'une fiebure ardente, & aigue, & n'auoir beu de l'eau froide, en ayant besoin, ou n'auoir esté soulagé de médicament refrigeratif, appliqué sur la poitrine & sur l'estomach, on deuiet tabide. *Cela est vray.*

Et quelquesfois par inflammations du foye, & du ventre, si on n'en est bien pansé: parce que leur indisposition se communique au cœur.

Et quelquesfois icelui cœur mesme, par luymesme, deuiet tabide: soit par choleres, ou par tristesses d'inturnes.

Et par fois de par les indispositions du poulmon, & de la poitrine: & principalement s'il s'y fait Empyeme, ou par phtysie.

Et qui plus est, elle s'ensuit mesme des Lyenteries, & Diarrees, quand la fiebure se met parmi, soit au commencement ou à la fin, il s'en ensuit des fieures tabides.

En somme, toutesfois & quantes que la substance du cœur vient a estre saisie de chaleur febrile, malaisée a estein-

V.

dre, elle deuiet fièvre tabide.

## Chapitre 10.

**E**N cettuy, il ne dit rien qui soit digne de remarque.

## Du liure Second. CHAP. I.

**E**N tout ce liure il ne traite que des fièvres intermittentes. Et dit au commencement de ce premier chapitre. Premièrement, qu'il y a trois sortes de fièvres intermittentes. La Quotidienne, la Tierce & la Quarte: desquelles la quotidienne se fait de la corruption, de la pituite, dit il, *mais moy ie dy de la corruption* qui se met en la pituite, la tierce de celle qui se met en l'humeur bilieux, la quarte de celle qui se met en l'humeur melancholic.

Et quant aux continues qui viennent de l'humeur bilieux, il y en a de deux espèces: dont les vnes s'appellent Synoches: desquelles tout le cours n'est qu'un seul accez, estendu depuis le commencement iusqu'à la fin. Les autres ont analogie avec les intermittentes, & consistent de plusieurs accez particuliers.

Or des Synoches les vnes perseuerent constantes, & tousiours de mesme, depuis le commencement iusqu'a la fin. Les autres s'augmentent peu à peu, & vont tousiours en s'accroissant; les autres en diminuant.

Ayant posé ce fondement, il retourne aux intermittentes: & dit qu'elles s'engendrent de putrefactions d'humours. Et qu'il ne suffit point que la bile iaune redonde en vn corps pour y engendrer vne fiebre tierce, ni la noire pour y engendrer vne quarte, & ainsi des autres. Autrement tous les hommes seroient pleins de fiebres. Ce qui ne leur aduient iamais iusqu'a ce que la bile qui surabonde en chascun d'eux se putrefie.

Il est donc en son champ traittant des fiebres intermittentes en tout ce liure iusqu'au neuuesime chapitre. Et s'amuse à descrire iusques aux moindres particularitez de leurs differences. Et traite aussi des continues humorales, ou qui prouiennent de mesmes causes que les intermittentes: qui est, dit-il, que les intermittetes se font d'hu-



mœurs qui de leur propre mouuement s'espandent hors des veines par tout le corps: & les continues se font des mesmes humeurs contenues dedans les veines. Dequoy il ne baille aucune preuve, si ce n'est en ce qu'il dit, que le frisson de chascune des intermittentes baille par tous les membres vn ressentiment de la nature de l'humeur qui la cause: A sçauoir celuy de la tierce, qui se fait de l'humeur choleric, d'une punition par tous iceux: Et celui de la quarte qui se fait de l'humeur melancholic, d'une froideur. Mais si telle philosophie satisfait à autres, elle ne me satisfait pas à moy: non plus que ce qu'il dit consequemment au Chap. 10. que le sang venant à se putrier se transmue partie en bile jaune, & partie en bile noire. Ains pour mon regard j'ay grande opinion touchant les fiebres humorales, qu'à la verité la Tierce viét d'une corruption qui s'engendre en l'humeur bilieuse, qui s'estant exaltee en l'homme, par l'analogie de l'ardeur de l'esté, s'y commence à corrompre pour festre le patient laissé transporter à quelque

cholere excessiue. Et ainsi de la quotidienne, & de la quarte, chascune selon son regard. Et qu'es hommes spirituels, ce sont les esprits animaux ou sensitifs qui s'alterent par les passions de vindictte, d'ire, de crainte, ou marrisson : d'ou viennent les fiebres ephimeres, selon qu'il recognoist luymesme, au commencement du dernier chapitre du second liure de son traitté des Crises : là ou es hommes animaux ce sont leurs humeurs qui s'en corrompent. Et suivant ce, que le sang se corrompt, ou commence à corrompre, par la conuouitise trop aspre de quelque chose que ce soit. Et que c'est de telle corruption que viennent la pluspart des fiebres continues, comme entre autres de celles qui se font d'amour venerien.

Quant à rout le reste de ce liure, il me semble fort froid & mal sain, pour mon regard, au prix de ce qu'il dit, touchant les mesmes choses desquelles il y parle, en son traitté intitulé *Des Crises* qui est son chef d'œuure, & le plus beau de tous ses liures: & qui pource, merite d'estre leu entierement. Ce qui me gar-

de d'en faire icy aucun extrait.

Quant à tout le traité *Des lieux affectez ou indispofez*; qui est vn œuure fort prolix, tellement qu'il contient six liures. Les premiers d'iceux mefmement, font pleins d'assez bonnes obseruations, appartenantes à discerner quelle partie du corps de chacun patient est affectee en aucunes des maladies internes. Et consecutiuellement en toute bleffure, ou contusion, ou defluxiō, ou tumeur, ou stupefaction de quelqu'vn des membres externes. Lesdites obseruations appartenantes à vn sain iugement, à la verité: mais qui sont pourtant de facile deprehension, par quiconque entend tant soit peu l'anatomie. De maniere que, pour vn point, ledit œuure appartient beaucoup plus à la chirurgie qu'à la medecine. Et pour vn autre, il ne contient aucune instruction qui ne soit fort triniiale. Outre ce qu'il y a aussi en iceluy plusieurs repetitions de choses qu'il a ja dittes es autres liures.

Toutes lesquelles choses font que ie m'abstien aussi, d'en faire icy extrait.

*Du Marasme autrement dit Tabes en latin.*

**L**E Marasme est vne indisposition par laquelle on seiche & defaut peu à peu. Or le Marasme simple, est celuy par lequel on meurt de simple siccité. Et le composé est celui auquel il y a de la chaleur, ou de la froideur excessiues meslees parmi la siccité.

Le Marasme simple prouient de trop ieufner, soit de ieufner a escient, soit faute d'auoir dequoy manger.

Et celui qui est ioinct avec excessiue froidure vient de vieillesse, ou de quelque indisposition ressemblante à celle de la vieillesse.

Et celui qui est meslé de chaleur excessiue est celui des fiebres hectiques.

Il ne peut aduenir, dit-il, sinon par l'indisposition du cœur, entant qu'il occupe tout l'animal, d'où il s'ensuit que c'est le principe mesme de tout icelui qui deuiant aride.

Et apres auoir dit que le Marasme qui vient de vieillesse est inenitable. Il traite la question si cette aridité qui vient



en la vieillesse se fait à cause que, comme a escrit Hippocrate, leur chaleur naturelle va s'accroissant en l'animal, depuis l'enfance, comme vn feu, qui en fin desseiche tout leur humide radical. Et reuoque en doute que le liure soit d'Hippocrate ou tel fondement est posé: qui de fait aussi est tresvain.

Et pour la fin, il ordonne au Marasme lequel prouient de maladie, des viures lesquels soyent aisez a digerer, & du lait, & de la ptisane.

Et dit que le bain, donné apres la concoction de la viande faite en l'estomach, aide grandement à la distribution de la nourriture.

*Du liure de l'Art Medicinal.*

### CHAP. IX.

**E**N tous les huit premiers chapitres, il ne fait que pedantiser. En cettuy-cy il dit que, pour donner vne partition & distinction generale de toutes les parties du corps de l'animal, il y en a de quatre

quatre sortes. Car les vnes sont comme les principes, desquels aucunes des autres procedent. Telles sont le cerueau, le cœur, & le foye, & les testicules, dit-il. Les autres sont parties qui en procedent: & sont aussi les instrumens de leurs fonctions, c'est assavoir les nerfs, & l'espine du dos, pour le regard du cerueau. Et les arteres, pour le regard du cœur. Les veines pour celui du foye. Et les Vases spermatiques pour le regard des Testicules. *Je luy me cettuy-cy des Testicules.* Et autres y en a desquels la vertu est en euxmesmes & en naist, & ne depend de nul de tous les autres membres: ni aucun non plus ne depéd d'eux. Tels sont les cartillages, & les os, & les ligamens, & les membranes, & la graisse, & la simple chair. Les autres ont bien leur vertu inherente dedans euxmesmes, mais neantmoins elle depend de quelques autres quant & quant. Et de celles-cy il n'en cote aucune. Et quant aux cheueux & aux ongles, ils ne sont sinon vne generation, & en eux n'eschet nul regime actif ni passif.

Tous les  
X

## Des X. &amp; XI. Chapitre.

EN ces deux il traite du Cerueau, & n'en dit pas grand chose, comme, seulement, que les coniectures touchât la disposition de toute la teste en general se prennent de sa grandeur, & de sa figure, & des cheveux.

Que cela est mauuais d'auoir la teste petite: Et neantmoins de l'auoir grosse ne tesmoigne pas tousiours vne bonne habitude du cerueau, si elle n'est quant & quant fort bien formee.

Est bon aussi d'auoir la partie du derriere de la teste proprement faite: cette partie estant le commencement de la moëlle de l'espine du dos, & par consequent de tous les nerfs seruans aux fonctions de tout le corps. Car ceste partie du cerueau a peu de nerfs sensitifs, & plusieurs actifs. Et la partie du deuant, tout au contraire: qui fait qu'on peut iuger de leurs dispositions par les effets dependans de l'vne ou de l'autre.

Tous les autres Chapitres ne sont que paroles sans aucune moelle, & les-

quelles ne valent pas la peine qu'on en face extrait.

*Du Traicté de la Methode de guerir.*

CHAP. VII.

**E**N tous les six premiers, il ne traite que des matieres appartenantes à la Chirurgie. Et encore ne commence il a entrer en matiere qu'au troisieme. Et aux premiers, il ne fait que pedantiser. Or quant à cette matiere, les Chirurgiens de ce tēps luy en apprendroient encore plus que luy mesme n'en enseigne en tous lesdits liures. Ils y ont appris merueilleusement depuis la verole venuë au monde. Et toutesfois c'est de luy qu'ils en tiennent les commencemens.

Au septiesme, il commence à entrer en la matiere la plus difficile de toute la Science de Medecine. Aussi le fait il avec vn exorde, par lequel il se recommande luy mesme, entant qu'il le peut avec modestie. Icelle matiere est, *Des maladies Irregulieres, desquelles, cependāt,*

X ij



il ne dit pas grand cas.

La premiere, dit il, Par ou il entend la principale maladie, est celle qui naist és parties similaires, qui sont celles qui font les principales fonctions.

Chacune particule du corps à sa propre fonction, tout aussi differente de celles des autres comme elle differe de temperamēt, dit il. Donc pour les guerir, quand elles sont mal affectees, il faut cōseruer à chacune son temperament: Ce qui se fera en refrigerant ce qui est eschauffé, eschauffant ce qui est refroidy, & ainsi des autres intemperies: chacune desquelles, dit il, se doit guerir par son contraire. *Je preten auoir cy deuant monstré que la vertu ou propriété de chacune vient de plus haut que de son seul temperament.*

Les Intemperies seiches sont les plus malaisees à guerir. *Je le confesse.* Or tout ce qu'il y scait ordonner est du laiēt d'asnesse, ou de femme: & faiēt vn grand discours, & de grandes leçons sur les vertus (*qui ne sont pas fort grandes*) dudit laiēt d'asnesse, & sur les moiens de choisir le meilleur, & comment se doit nourrir l'asnesse.

Qu'il faut vser de frictions. Puis baigner. Puis oindre le malade, & parle de ce faire deux fois consecutiement, & la friction auant chacune.

Après, pour son viure, il luy ordonne des testicules de volailles, &, qui est plaisant, de la chair de porc, & poursuit apres tout le regime de son manger.

Et finalement il s'attache à parler de la guerison des Intemperies du ventre: Et ne fait autre chose que niueller sur ce suiet, & repeter qu'il faut refroidir l'intemperie chaude, eschauffer la froide, desseicher l'humide, humecter la seiche.

En fin il suppose, par forme d'exemple, vn accident qui est, par effect, aux maladies de ce temps. A sçauoir qu'en icelles il va fluant du Cerueau dedans l'Estomach vne humeur superflue, dit il, & froide. *Mais cette cy est veneneuse tout à fait* qui y engendre, dit il, vne Intemperie: *Mais il seroit mieux dit vne indisposition*, laquelle occupe toutes les parties similaires de la substance dudit estomach: Et y fait des douleurs cruelles, d'ou procedent des defaillances de

cœur, & sueurs, & syncopes, dit il, Ce que fait aussi cette-cy, & des corrugations: ou des Coliques si elle deualle plus bas, & s'y arreste. Ou, si elle flue sur les parties pectorales, elle y fait ces peripneumonies, & difficultez de respirer, qui ont si grand cours a present.

Et ayant supposé cela, il dict que, pour y remedier, il faut parfaitement guerir le Cerueau: ce qui est tres-vray: mais par quel moyen il se peut: & mesmement tel mal procedant de venin, il n'en parle, ny pres ny loin: ny tout aussi peu Hippocrate.

*Du liure 8.*

Il traite de la difference des fiebures Ephimeres, c'est à dire lesquelles ne durent qu'un iour d'avec les autres, quant est de leur cours, & du pouls des patients qui les souffrent, & conclud qu'elles se guerissent par le repos, & par la bonne nourriture.

Et dit que souuent elles viennent de cruditez en ceux qui sont de temperament bilieux.

Et que cette sorte de cruditez est la pire, en ceux de ce temperament, en la-

quelle la viande se corrompt en vne  
qualité luisante & vaporeuse.

De là, il fait vne digression en la-  
quelle il parle des Diarrhees ou flux de  
ventre, fort superficiellement, & y bail-  
le des remedes fort triuiaux, & fort le-  
gers, & quant & quant aux douleurs  
ventre.

En somme, il est fort froid en tout ce  
liure. Et quant au suiet pour lequel il  
l'a entrepris, qui sont les fiebures Ephi-  
meres, il en enseigne d'auantage en ce  
peu qu'il en dit, au dernier chapitre du  
second liure des Crises, qu'il ne fait en  
tout cettuy-cy, c'est à sçauoir.

Que lesdites fiebures Ephimeres sont  
seulement passions des esprits, sans au-  
cune corruption d'humeurs, ni Inflam-  
mation d'aucun membre, si ce n'est  
quelque fois des aisnes.

Et qu'elles s'engendent de Veilles, de  
Crudité, Tristesse, Crainte, Irritation,  
& Ire, Soings, Eschauffaison, Froidu-  
res, Ebriété, Lassitudes, & autres sem-  
blables excez. A quoy il adiouste, au  
douziesme de ce mesme œuure, volupté  
trop profonde, & souffrance de trop



excessiue douleur.

*Du liure 9.*

Il traicte de ces especes de continues qu'il à appellees Synoches: & auant qu'y entrer, il dit que si vn homme ayant vne fiebure Epihmere n'en est pensé comme il conuient, il tombera en vne fiebure hectique ou putride.

Il y à, dit-il par après, deux sortes de fiebures Synoches, les vnes qui notoirement procedent de putrefactions, les autres qui n'en ont aucune, ains sont de la nature des Ephimeres.

Il redit, encore vne fois, que des Synoches les vnes perseuerēt d'une mesme teneur, & les autres vont en croissant, les autres en diminuant: & attribue les causes de telles differences à la retention, ou exhalation des vapeurs qui se fait par les pores.

Lesdictes fiebures (adiouste il) ne peuvent s'engendrer ni en vn corps de temperament froid, ni en vn corps gresle, ni en vn qui est de substance rare.

La saignée abondante est vn grand remede aufdictes fiebures, pouru eu que le patient ait la force de la porter.

Après

Après telle saignée nécessairement le ventre s'ouure : & mesme souuent le patient vomist de la bile : & puis s'ensuit vne sueur vniuerselle . Et dit en auoir guery vn ieune homme par ce moyen qui en estoit griefuement malade.

Au reste ie n'en vei iamais , dit-il, qui soit tombé en fiebure procedante de pourriture, qui eust esté saigné auparavant.

Et est à noter que ladite saignée se doit faire copieuse, iusques là que le patient s'en esuanouisse, pourueu qu'il soit d'aage, & ait la force de porter qu'on lui face ce traitt : Car autrement il le faut saigner à plusieurs fois.

*Notez que,* C'est sur ce precepte avec toute l'amplification d'icelui qui suit en son texte, que se fondent les medecins d'apresent, à penser guerir les maladies de ce temps, à force de tirer du sang. Or ce qui les trompe est que ceste pratique de tirer tant de sang ne vaut du tout rien pour les fiebures, prouenantes de ce que le fonds mesme de toutes les forces du patient qui sont ses esprits sensitifs sont empoisonnez. Et telles sont

toutes les putrides, & les hectiques de ce temps.

Après auoir tant recommandé la saignée pour le regard desdites fiebres, il dit que, si le malade ne veut estre saigné, il faut auoir recours à le mettre à boire de l'eau: mais qu'on doit bien prendre garde aux inconueniens qui s'en peuvent ensuiure, qui sont grands.

Et semblablement, quand il est question de saigner, qu'il faut bien mettre en consideration tout ce qui est du malade, tant du passé comme de l'aduenir. Comme s'il y auoit en luy crudité, ou indigestion de la viande par luy prinse, il faut attendre que la concoction en soit faite. Et si c'est vne femme qui feust proche d'auoir ses mois, il ne luy faut pas tant tirer de sang qu'il ne luy en reste de superflu qui puisse fluer. Item la saison de l'année, l'âge du malade, & son naturel &c.

Et conclud en somme que les deux souuerains remedes de toute fiebre Synoche sont la saignée, & de reduire le malade à boire de l'eau: mais que la saignée est tousiours bonne, pourueu

que le patient la puisse porter : là où de le reduire à l'eau n'est bon que toutes-fois & quantes que la fiebure est tres-grande, & on recognoist, par le pouls & par les vrines, que l'humeur peccante est bien cuite.

Et finalement il adiouste qu'il est grand besoin de considerer la Vertu du malade. Entant que tout le traitemēt qu'on luy fait ne tend seulement qu'a la conseruer. & dit que ladite vertu de l'homme, vniuerselle, consiste de trois diuerses facultez ou ames, la Vegetatiue, la Concupiscible, & la Ratione le. Et que tous purgatifs destruisent ladite vertu. Au moyen dequoy il se faut bien garder d'en vser beaucoup. *Tellement que selon son compte*, toutes maladies esquelles ya abondance d'humeurs malignes, si grande que toutes ses forces en sont abbatues, sont incurrables. Or le bon Galien se trompe. Car, certainement, il ya moyen d'accompagner, & de corriger de telle façon les purgatifs vsuels, seulement: C'est à sçauoir, le Sene, & la Scamonee, & la Coloquinte, & l'aloes, & l'agaric, la Casse, la Manne & autres



tels, que les medicamens en composez augmentent la force du corps. Tellemēt, qu'on me baille vn corps tant malade, & tāt abbatu, & cacochyme qu'on voudra, ie purgeray les humeurs peccantes toutes seules, & par mesme coup fortifieray toutes ses facultez internes: & ce sans vser de remedes mineraux ni alkimisez.

*Du liure dixiesme.*

Il traite des fiebures hectiques, & dit qu'elles commencent par les Ephimeres esquelles y a constipation, ou obstruction, par quelque habitude maligne.

Comme là ou il y a obstruction de conduicts, qui sont ou bien trop deliez, ou consistans de membranes trop esdailles.

L'espaisseur des membranes pro- uient aucunesfois de siccité, & autres de froidure.

Et icelle siccité aucunesfois simple, & autres meslee de vertu astringiue.

Et quant à leurs obstructions, les vnes viennent d'abondance d'humours, & les autres de leur qualitez, en ce qu'elles sont ou tenaces, ou bien espaisles.

Celles qui viennent d'abondance se  
guerissent par la saignée.

Et celles qui viennent de la qualité des  
humeurs par remèdes atténuatifs.

Toutesfois & quantes qu'on vient à  
tomber en vne fièvre prouenant de  
ce que le corps est desseiché, ou de lassitude, ou de cholere, ou de trop de soin, ou de veilles, ou de tristesse, ou d'auoir trop souffert de ieunes, ou par toutes ces causes à la fois, ou plusieurs d'icelles: & que telle fièvre rend la peau du malade seiche, & luy cause vn teint igne, alors il faut faire son compte qu'il tombera en vne fièvre hectique: Et sur tout si c'est en esté, & par vn temps ardent & sec. *Cet Aphorisme icy est tres-vray, & prouient d'vne tres-profonde expérience de la médecine.*

On doit bailler à tels de l'eau toute pure, ou bien de la pitifane à boire: & les baigner en eau froide, si avec l'affection hectique il n'y a point de putrefaction d'humeurs, & les traiter en somme, par refrigeratifs & humectans; *Cette pratique de les baigner, en eau froide, est par trop ouuelle: ains suffit bien de leur laisser pré-*

dre le froid de l'aer, en leur despouillant le corps nud de fois à autre, pour vn peu de temps à chascune.

La refrigeration & humectation se font par remedes externes ou internes. Les externes sont les bains & l'aer & les cataplasmes refrigerans.

La refrigeration interne est dangereuse, & faut qu'elle soit de brief temps: parce qu'elle se fait par remedes de qualitez, dit-il, mais pour mieux parler de vertus tres-efficacieuses. *Le bon homme n'a cognu sinon les dangereux.* Or y en a-il qui ne le font aucunement, & certainement la recherche de tels m'a donné de la peine, & m'a cousté beaucoup de temps.

Le sommeil refrigerer & humecter.

Au foye & a toute partie trop eschauffee les cataplasmes refrigeras sont les plus seurs remedes. (*De tous ceux qu'il seait subaudi*).

Il survient quelquefois des intemperies, au poulmon chaudes & seiches. Item au foye, à la poitrine, au Mesentere, & au boyau appellé *Ieiunum colon*. Et par ces choses on tombe à la fin en

Marasme, & en meurt-on.

Quand il en arriue au diaphragme, on n'en vient point iusques au marasme: car on meurt auant par la fiebure hectique, si elle en reussist, & tombe-on en resuerie, & en defaut de respirer.

Il ne fault pas que les refrigerans externes soyent de qualité adstringente.

Par le dedans est bon le vinaigre avec eau, & par le dehors de mesme.

Item du suc de patience ou bien d'oseille, avec de la bouillie par le dedans.

*Suiuent quelques menues observations touchant les bains froids, & les tiedes, & puis apres,*

Il faut refrigerer les hectiques par toutes voyes.

Vne extreme siccité des parties solides est incurable.

Et la vieillesse acceleree par maladie.

Le lait d'asnesse est bon aux hectiques.

Si le lait se corrompt en l'estomach on trouuera au patient le pouls debile & inegal: & sinon, plus grand donc & fort que de coustume.

La moindre fauté commise en vne



fièvre hectique est irremédiable.

La fièvre hectique mange la propre humeur des parties où elle a son siège, de laquelle elles se nourrissent. De là elle passe à la chair: c'est à dire à celle des muscles. Car quant à celle des intestins, elle ne s'appelle pas chair ains *Parenchyma*.

Or la masse de la substance de chacune particule du corps est de telle nature qu'elle peut, & se deperir, & puis estre r'eengendree: excepté toutesfois celles qui sont de nature fiévreuse, nerveuse, & membraneuse, tellement qu'aussi celles-cy ne peuvent se fondre entièrement, que la mort donc ne s'en ensuiue, ainsi que font bien les charnues.

Il y a encore vne autre espèce de fièvres malignes apellees *Marasmodes*, qui font aussi fondre le corps: mais elles different des hectiques, de ce qu'en celles cy toute cette partie de la chair qui se fond se digere comme vapeur: là où es hectiques elle flue dedans le ventre.

La fièvre hectique passe en *marasmodes*

modés és hommes secs & qui n'ont nulle graisse.

Elles requierent toute deux mesmes remedes.

*Du livre vnziésme.*

Il traite des fiebures putrides: du genre desquelles sont toutes les maladies de ce temps.

En la cure d'icelles, dit-il, faut auoir esgard à deux choses. A ce qui est du mal mesme, & à la temperature du malade. Et mesme encore à la saison, & disposition de l'année & à la nature de la region.

La nature consiste tant des esprits, que de la substance de chascune des particules ou parcelles solides du corps qui s'engendrent de la semence, & de celle des carneuses. Chascune desquelles substances à sa propre & particuliere quantité & qualité qui luy sont conuenables: laquelle qualité se fait d'une congruente temperature du sec & de l'humide, & du chaud & du froid. *Mais moy ie dy outre cela, de l'influence de son astre.*

La substance des esprits deuiet aussi de mesme que celle de la chair, tantost

Z

plus grande & tantost moindre.

La temperature, dit-il, mais pour mieux parler, il faut dire, La vertu naturelle & vniuerselle d'un chacun est ou originaire, ou acquise. *C'est tresbien philosophé à luy: mais il ne donne point les differences de l'une & de l'autre, ni ne poursuit les consequences qui s'en ensuiuent.*

Estant ainsi que la substance de ladite vertu vniuerselle de l'homme gist partie aux esprits, partie en la chair, & partie es substances solides, il faut conseruer chascune d'icelles par remedes à elle semblables.

C'est assauoir les esprits par la vapeur du sang arteriel, & par la respiration: laquelle respiratiō il veut qu'elle soit d'un bon air.

*A quoy i'adiouste.* Et par l'estude serieuse & tres-profonde, & consistante de contemplation de conference avec les doctes, & d'action de toutes choses vertueuses, raisonnables & charitables, & pieuses: & par toutes sortes de soings, & d'affaires & d'entreprises difficiles, & raisonnables, & par garder tousiours sa conscience nette, & auoir la crainte de

Dieu toujours empraincte dans son ame. Et par toutes especes de contentemens, & aises & ioye d'honneur, & de delices, & carettes de respect, & de priuauté. Et les deuis de toutes choses agreables. Et la musique, les dances, & les jeux publics, les bonnes odeurs: la conuersation avec toutes sortes de personnes grandement polies, & estre aimé d'elles, tendrement: & autres telles, succedantes aux labeurs, & difficultez, & souffrances, qui se rencontrent admirables, & pitoyables au chemin de qui-conque s'opiniastre à remplir les principaux deuoirs lesquels Dieu luy propose. Tout ainsi que les mesmes esprits s'alterent & corrompent par toutes sortes de disgraces, & fascheries. Et par la paresse. Et par toutes sortes de vices appartenans a vne ame vile & degeneeree, & destituee de soin.

Et les parties solides par nourriture solide. Et les charnues par vne nourriture qui soit moienne entre les deux.

Après il reparle des fiebures Sinoches, & dit qu'elles viennent ou de la putrefaction des humeurs qui sont és



grands vaisseaux, ou de toutes celles qui sont en tous ensemble: & qu'elles ne se peuvent guerir qu'on n'ait premièrement inhibé telle pourriture.

Et qu'elle ne se peut engendrer sinon alors que la transpiration des exhalations des humeurs, qui se doit faire, est empêchée.

Et qu'il ne se peut faire qu'elle le soit par tout le corps, si ce n'est que les extremités de tous les vaisseaux, soyent bouchées, ou bien aussi les pores de toute la peau.

Et qu'il peut aduenir obstruction aux extremités de tous les vaisseaux, ou d'une tresgrande refrigeration interne, ou bien par la grossiereté, multitude, ou viscosité des humeurs qui y seront fluées, subitement, en abondance. Ce qui aduient, dit-il, à ceux qui s'exercent à luyster nud, pour donner plaisir au public, ou à quelque autre tel labeur, ou qui ont fait quelque long voyage, & trop laborieux pour eux.

Ou bien à ceux qui d'une froidure extreme sont venus à sentir à coup vne chaleur extreme.

Et en tels y a-il, l'humeur choleric venant à s'espandre, avec impetuoifité, iufqu'aux extremittez defdits vaiſſeaux, à faiçt ce traiçt.

Et finalement il conclud que pour guerir telles maladies il faut purger quand c'est de plenitude qu'elles viennent: rarefier & liquefier, quand c'est de groſſiereté & viſcoſité.

Et que quelquesfois il eſt bon de cõ-mencer par la ſaignee: *mais ie le nie.*

Et faut auſſi meſurer au malade ſa nourriture, en la luy baillant ample ſil eſt en arriere de forces, & eſtroitte, ſi au contraire.

Pourriture, dit-il, eſt vne corruption qui ſe faiçt par chaleur eſtrangere excitee dans noſtre propre corps: entant que nulle choſe ne ſe peut corrompre par ſa propre chaleur: veu qu'au contraire c'eſt ſa vie. *Mais luy meſme, ailleurs, recognoiſt que la putrefaçon ſe fait tout auſſi bien par froideur, comme par chaleur.*

Et pour le regard de la cure d'icelle, il reſdit encore qu'il faut euacuer ladite nourriture. Et, pour ce qui reſte le guerir par ſon contraire: ce qui eſt groſſier

par rarefier &c.

Et en somme, le pauvre homme est bien empesché : car il ne scait du tout quel remede y donner : parce qu'en ces fiebres icy nature, c'est à dire la force vniuerselle, est alteree elle mesme, & ne s'aide plus: & n'est plus capable de digerer l'humeur peccante. Et ce d'autant que ladite humeur est venin : & luy en son liure *Des facultez des simples*, & par tout ou il en parle, tient tous venins pour incurrables.

Il dit toutesfois bien qu'il faut euaquer la pourriture par toutes voyes : mais quelles sont ces voyes là, il ne scait qu'en dire. Car au reste il confesse que les violents purgatifs augmentent la fiebre: tellement qu'il en faut choisir, adiouste il, qui purgent sans eschauffer, ni desseicher, sinon fort mediocremēt: tels que sont la ptisane l'eau miellee ou destrempee avec miel, ou bien aussi de l'oxinel: qui est miel avec vinaigre, (qui sont de plaisans purgatifs pour purger vn tresfort venin) de la decoction de racine d'ache, adiouste-il, & cettuy resserre puiffammēt au lieu de purger. Item

des clysteres d'eau miellee avec de l'huile: La ou, tout au contraire, l'huile est fort contraire aux fiebres putrides.

En fin, dict-il, si le malade n'a nul signe que l'humeur peccante se cuise, ny n'a point ses forces entieres, il faut faire estat qu'il ne peut guerir. Tellement qu'il le fault contenter, du mieux qu'on peut, par le baigner, & oindre de medicamens rarefians: ou luy bailler du vin à boire: Ou de leau froide, pour essaier si quelcune de ces choses luy pourra servir. Car, adiouste il, ce seroit imprudemment fait de profanner en son endroit des remedes qui seruent en autres maladies, qui par là viendroient en mespris, tellement qu'il cōdamne à la mort, par là tous les verolez. Car nostre verole est de ce genre icy des fiebres putrides. Donc, comme i'ay dit icy deuant les Chirurgiens ont eu raison d'en appeller.

Il dict pourtant tres-bien qu'en telles fiebres il fault commēcer par euacuer la plenitude des humeurs, auant que de donner des incisifs & minoratifs.

Que les Cataplasmes, & fomenta-



tions n'y sont pas toujours feurs: d'autant que quand le corps est plein de superfluitez elles confluent a la partie eschauffee.

Et pour ce, les riches, dit-il, sont sujets à estre plus mal pansez en telles maladies que les pauvres; par ce qu'on ne les ose pas tant saigner. Et les medecins, pour ne sembler estre inutiles, sont toujours apres à leur faire des fomentations sur la poiétrine. Donc, quant à luy, il veut bien qu'on face des fomentations sur le foye, & sur la poiétrine; mais ce seulement apres avoir deüement purgé les superfluitez. Et veut que lesdites fomentations se facét d'absynte bouilly en huile, qui eschauffe, & est doué de vertu astringente.

Et adiousté qu'il faut moins vser d'astringens sur la poiétrine qu'ailleurs, parce que, quelquesfois, ils renuoyent au cœur, & aux poulmós, l'humeur qui feroit les phlegmons. *Ce qui est tres-vray.*

*Du livre 12.*

Il traite des Symptomes qui surviennent aux fiebures malignes, & dit, premierement

mierement, qu'il gisent ou bien en lezion des actions, ou en excez du tout immoderé d'estre lasche de ventre, ou bien donc d'en estre restreint: ou bien aussi, autres inconueniens: Mais que s'il gisent en l'un de ces deux, il faut laisser le soin du fonds de la maladie, pour viser au Symptome.

Excepté toutesfois quand les forces defaillent. Car lors il faut viser au fonds.

Or est il qu'il y a deux moyens, dit-il, de panser vn malade: l'un par lequel nous obeissons à son opinion ou fantasia: L'autre par lequel nous faisons ce qui est de raison & que l'art requiert.

La dyfenterie, dit-il, *Mais ie le luy nie bien ferré*, selon la verité de l'art, se doit guerir par remedes tres-violens.

Et toutesfois, quand les douleurs d'une maladie sont insupportables, il faut vser de narcotics, encore qu'ils nuisent d'ailleurs, & rendent le mal plus contumax. Et adiouste que les compositions qui en sont faictes vallent mieux vieilles que recentes.

Itē en ce cas, il ordōne aussi la saignee.

A a

Si les Symptomes viennent de cause froide, il vie de bains, de purgatifs, de fomentations chaudes, fait boire du vin, & manger ceux là desquels l'orifice de l'estomach est tourmenté de maladie seiche & immunde.

Et neantmoins ceux qui l'ont offensé, dit-il, par abondance d'humeurs cruës, tellement qu'ils en ont la fiebure, ne peuuēt porter ni la saignee, ni la purgatiō. Cōbien qu'ils ayēt besoin d'euacuation. De sorte qu'il n'y à moyen de les purger que par la friction faicte avec linges mediocrement rudes. *Le bon homme se trompe fort.*

Il veut qu'on leur frotte tous les membres: puis qu'on les oigne d'huile de Sabinum, ou de camomille.

Le sommeil empesche la digestion, bien qu'il aide à la Concoction, & rend les intestins pesans.

En toutes perturbations de l'ame elle se meut toute seule, & par elle mesme: Elle qui en toutes actiōs remue le corps. Et pource, sa force se fond par l'vne & par l'autre de ces deux sortes de mouuemens, s'ils sont excessifs. *A quoy s'adion-*

ste, moy, que cela faiet elle aussi en l'estude.

C'est aussi en ce liure qu'il dit que les esprits s'alterent par viandes de mauuais suc, par les airs corrompus, & par toutes sortes de venins. &c.

Tout cela dit, il ne sçait plus ou il en est. Il parle de retenir les esprits, & conseruer la force du malade, par bons & exquis viures, & le mettre en bon air, tenir les parties solides de son corps en bon temperament : Qui sont toutes choses de peu au pris du mal.

Or est il que, parce qu'il ne sçait ou il en est de toutes ces maladies icy, les Medecins n'apprennent rien de luy touchant toutes ces maladies desquelles les causes sont formels venins. Ains seulement touchant les naturelles esquelles la nature s'aide, & touchant lesquelles il a escrit à peu pres sainement.

Au treziesme liure il traiete des Phlegmons qui sont matiere de Chirurgie.

Au 14. des tumeurs contre nature, & des abscez, matiere aussi de Chirurgie.

Aa ij



*De l'Art de Guérir, livre premier.*

**A**V premier chapitre il ne dit rien. Au 2. il ne fait que repeter des choses qu'il a desia dictes ailleurs touchant les fiebures Ephimeres.

Au troisieme il parle des fiebures qui procedent d'inflammation des aisnes, & n'en dit rien non plus, sinon qu'il faut des bains à ceux qui souffrent telles fiebures, & les oindre d'huile, & leur mesurer leur manger.

Au quatrieme il reparle des fiebures putrides, & n'en dit rien.

Au 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. Il traite des fiebures regulieres.

*Chap. 15.*

En vn mal de teste auquel le malade a faim, & cependant le cœur luy grossist contre la viande, faut le faire vomir: & ce sera ou bile, ou pituite, ou tous les deux qu'il vomira

Les douleurs de teste qui sont avec pesanteur, signifient multitude d'humeurs. Et celles qui sont avec mordication, acrimonie. Et avec pouls, inflam-

mation. Et avec tension, sans pouls, ni pesanteur, multitude d'esprits flatulens & cruds. Et si avec pouls, inflammation en la matiere des membranes, & & si avec pesanteur, qu'il y a multitude d'humeurs contenues dans les membranes.

Pour le remede. elles se gueriront par purgatifs, si elles viennent de plentitude d'humeurs, qui soit par tout le corps: & par reuulsion, si de l'imbecillité de la partie, lesquelles reuulsions se feront par clysteres acres (*tres bon*) & si besoin est par saignée, & par friction des parties inferieures.

Et pour aider a repousser en bas veult qu'on frotte la teste d'huile rosat, ou pauoté, *ie luy nie bien cettuy cy.* Oulieré, Oulifymbrié, ou bouilly avec mente verte, ou avec de l'anet, ou du pouliot: & que cela aussi conforte le membre.

Et faut aussi tenter de le descharger par les nazeaux, & le palais, par sternutations, & le frotter avec linges chauds. Et y mettre dessus du sel commun, du salpetre, & de la moustarde.

Et quand lescrites douleurs procedent de la grandeur d'une fiebure, il n'y faut user que de remedes froids. *Cela est bien dangereux.*

Puis adiouste qu'és douleurs de teste, qui tendent à flux de sang par le nez, ou à vomissemens critiques, il n'y faut chercher nuls remedes: parce que telles douleurs sont bonnes. Et la dessus acheue le chapitre & le liure par discourir des crises.

*Du liure Second.* CHAP. I.

**I**L y a deux sortes d'inflammations, l'une seiche & l'autre humide. La seiche est quand la chaleur naturelle s'enflambe sans nulle fluxion. Et cette-cy est comme vne fiebure particuliere au membre ou elle arriue. Et si elle parvient à vne chaleur & siccité immoderee, elle est mortelle. *Nego, j'ay guery un foye enflambé comme cela en extremité, en vne femme de l'age de trente six ans.*

Le sang flue par les playes, contusions, distensions, ruptions, demoleures, rompures, & par trop exercer

vn membre.

Et de plus si les veines sont excessi-  
uement pleines de sang, alors elles res-  
pendent le superflu en quelque partie  
la plus disposee à le receuoir.

Le charbon est vne inflammation ex-  
treme, faisant vn vlcere crousté.

Le Bubon est vne vlcere qui se fait  
en vne partie glanduleuse.

Ophtalmie inflammation en la mem-  
brane adherente à la tunique cornee.

Synanché inflammation au gosier.

Pleuresie en la peau qui enuoloppe  
les costes.

Et peripneumonie au poulmon.

#### C H A P. I I.

Toute inflammation procede de flu-  
xion. Au reste il se faut bien garder de  
toucher au particulier d'aucune partie  
souffrante inflammation, qu'on n'ait  
premierement purgé le general de la  
personne, selon qu'elle requiert estre  
purgee, & puis la faut aussi saigner pour  
faire reuulsion.

Après ce il baille quelques receptes  
particulieres pour diuerses sortes d'in-  
flamations, mesme du foye & de la



rate, qui ne sont point à mespriser.

## C H A P. III.

Oedeme est vne tumeur molle sans douleur, laquelle se fait de pituite, la cure qu'il en baille est froide.

## C H A P. IV.

Schyrr est vne tumeur dure & peu sensible. Celui qui est du tout insensible est incurable, il se fait d'humeur crasse & visqueuse, & aduient souuent par l'ignorance des chirurgiens, quand ils astreignent & refrigerent trop les inflammations & erysipeles.

## C H A P. V.

En cettuy-cy il baille des receptes pour guerir les duretez du foye & de la rate toutes les meilleures qu'il scait, & qui sont telles qu'elles.

## C H A P. VI.

Abscez sont amas de substâces estrangeres qui font des-vnion de deux corps, qui estoient ioincts. Et sont lesdites substances ou spiritueuses, ou humides, ou mixtes. Et s'y trouue tellesfois sable, pierres, coquilles, bois, charbon, limon, & faces d'huile. Il en met les cures telles qu'il les imagine.

## C H A P.

## C H A P. V I I.

Il est intitulé *De tumore suppurato*. Il dit que quand toute esperance est ostee de faire resoudre vne tumeur, il la faut faire suppurer: & si besoin est, y vser mesme du rasouër, pour en couper ce qui fait a couper, & baille quelques receptes pour faire suppurer.

## C H A P. V I I I.

Il parle du Sinus, par nous vulgairement appellé *fac*: qui est vne espeece d'ulcere ou la chair nese pent reprendre, & en dit son opinion: mais tout cela appartient à la chirurgie, & qui plus est les Chirurgiens de ce temps l'y surpassent de tant que le moindre en scait plus que luy beaucoup de fois.

Au neufiesme il parle de la Cangrene, & n'en dit chose qui merite d'estre extraicte.

Aurant en est-ce de tout ce qu'il dict au 10. auquel il traite des Cancers.

Et tout de mesme de ce qu'il dit en l'vnziesme, auquel il traite de la Lepre.

Et semblablement de ce qu'il dit de l'Epilepsie, en vn petit traitté qui suit, in

B b

titulé, Conseil pour vn certain enfant  
trauillé de l'Epilepsie.

*Du liure de la Saignee contre Erasistrate.*

**E**N cetuicy, il monstre par quelques  
raisons, & entre autres, par l'exem-  
ple des purgations naturelles que les  
femmes ont tous les mois, que pour l'or-  
dinaire il se fait du sang en vn corps par  
superfluité, laquelle cause diuers maux,  
si elle n'est purgée en tous ceux qui sont  
à repos, c'est à dire qui ne trauillent si-  
non d'un labeur mediocre.

La saignee, dit-il, n'espuise point tout  
le corps comme fait la diete.

De laquelle diete, procedent defail-  
lance de force, durescé de ventre, & aug-  
mentation d'acrimonie aux excremens,  
& d'amertume, & d'acrimonie aux hu-  
meurs, & frequens maux de cœur.

Et neantmoins, sur la fin du liure, il  
dit qu'il ne faut point penser qu'aucun  
soit iamais mort par faute de manger:  
autrement tous les animaux qui sont  
tout l'hyuer sous la terre, ou en des  
trous, ne subsisteroient pas: mais le bon

*Extrait de Galien.* 195

Galien n'auoit iamais souffert de faim, puis qu'il philosophoit ainsi.

Les choses qu'il faut purger se doivent expulser par ou la nature incline d'elle mesme.

*Du liure de la Saignee aux Erastriens de Rome.*

**F**Aute de mager, le sang se fait gros, & se seiche es femmes, & pource ne peut fluer. Et à telles les bains & la grande nourriture leur fôt venir leurs mois.

Par la saignée ont esté gueries à Rome quelques femmes d'une suppression de mois, qui leur estoit aduenue pour auoir beu de l'eau de neige fondue trefroide.

Plusieurs sont morts pour auoir esté saignez mal à propos.

Je ne daigneroy m'amuser à faire extrait du liure suiuant intitulé *Du moyen de guerir par la saignée*: d'autant que, tout considéré, il ne contient rien de nouveau, qui soit de poids, touchant le sang ni la saignée, outre ce qu'il en a ja-dit

B ii



és autres liures precedans, dont les extraicts sont cy dessus.

*Du traicté des facultez des Simples, liure I.*

C H A P. I.

**L**Es Simples appelez Norcotics tuent par simplement refriger le cœur à coup : Pourquoy il les faut mixtionner avec des chauds, par lesquels ils soient dispersez par tout le corps.

*Du liure troisieme. CHAP. XXIII.*

**C**Es fortes de venins qui tuent par leur simple attouchement, soit en pourrissant tout ce qu'ils attouchent, soit en rongeant ou ulcerant, sont venins de par toute leur substance. Et non point seulement de par leur qualitez, comme les narcotics, tellement que tel venins tuent ores qu'ils soient prins en tres-petite quantité. Et ce, à cause que les choses suiettes à telle putrefaction, se putrefient aussi bien par froideur, comme par chaleur.

## Du livre cinquième. CHAP. XVII.

Quant aux Alexiteres, les vns alterent, les autres chassent le venin. Or ceux qui l'alterent, c'est ou par vne qualité, ou par deux vnies ensemble, Ou par la vertu de toute leur substance. Et ceux qui le chassent c'est par conformité de substance, & par vne chaleur qui est tres-deliée.

Et au reste, l'alteration qui se fait par la vertu de toute la substance de l'alexitere n'est point difficile à comprendre par ceux qui ont bien retenu les choses que j'ay demonstrees, dit il, en mes traitez *Des facultez naturelles, & Des temperamens*. Car les vertus alteratrices des venins sont d'une nature moyene entre les corps empoisonnez & les venins dont ils sont infectez. En sorte qu'il y a vne mesme proportion du corps du patient à la vertu alexitere, que d'icelle au venin, & du venin à icelle, que d'icelle au corps du patient. D'où se fait que presque tous les alexiteres, si on les prend en trop grande quantité, offen-

B iij

cent griefuement ceux lesquels en vsent.

Et en somme, il est à sçauoir que toutes les vertus des venins sont tres-aduersaires aux corps de ceux qui en sont infectez : tellement que s'ils sont chassés par medicamens qui ayent vn temperament semblable au leur, tels medicamens sont donc, aussi, contraires à leur naturel, non toutesfois iusques à les tuer, mais iusqu'à en estre en suspés: estans iustement vn milieu entre ceux qui formellement blessent le corps de l'animal, & ceux qui luy sont en secours.

*Tout ceuy sont vrays fanfanes.* Et c'est chose certaine que les forts & vrais alexiteres ne font aucun mal à vn corps, tant soit il exēpt venin : ains s'ils n'y trouvent aucun sur lequel ils puissent agir, coulent parmi les excréments ainsi qu'vn noiau de cerise qu'on auroit auallé entier.

Et quant à ce qu'il se vante en auoir traité suffisamment en ses liures *Des facultez naturelles & des temperamens*. En cela il se monstre vain, estrangement. Car tout ce qu'il en dit en ceux *Des facultez*

*naturelles* est seulement ce mot en passant que j'ay cy deuant allegué, qu'il y a cette difference entre l'aliment & le venin, que l'aliment est alteré par la force de l'animal, & le venin ne le peut estre, ains est vne substance plus forte que toute l'efficace du corps de l'animal, & ainsi qui le vainq & altere luy - mesme. Et quant est de ce qu'il en dit au traitté *Des temperamens*, qui est seulement au troisieme liure, s'en ensuit l'extrait.

*Du troisieme liure Des temperamens.*

**T**Out ainsi que si vous versez vne grande quantité d'huile sur vne petite flamme de feu elle l'estrainct: Ainsi si on prend tant de vin, qu'il ne puisse estre surmonté par la chaleur naturelle, tant s'en faut qu'il reschauffe, que tout au contraire, il engendrera des Apoplexies, & somnolences atroces, Lethargiques, ou phrenetiques, ou encore paralytiques, & des resolutiõ de nerfs, Epilepsies, Conuulsions, & le Tetanus: qui sont tous des accidens froids: à cause



qu'en ce cas il esteinct la chaleur naturelle.

Nul simple n'agist estant prins par dedans, en la façon qu'il faiet estant appliqué par le dehors. *Cette regle est fort mal certaine.*

Cen'est pas chose merueilleuse, si on n'oseroit auoir prins par la bouche de la gomme Cyrenaique toute seule, si ce n'est en tres-petite quantité, ou bien elle estant mixtionnee avec correctifs oportuns: en quel cas elle faiet grand bien.

Tous simples excalefactifs, apres auoir receu dans nostre corps vn commencement d'alteration, sont propres à le reschauffer: mais quant aux refregeratifs, tels qu'est le suc de pauot, ils ne s'alterent nullement par la chaleur de nostre corps: ains ils l'alterent elle mesme, ores que vous les preniez chauds: parce que leur nature est froide, ainsi comme celle de l'eau, laquelle à beau estre eschauffee par le feu, car elle reuiet tousiours à sa frigidité naturelle, tout aussi tost que l'accidentelle en est hors.

Les Simples alimenteux, tels que sont le lait, & la chair, & autres tournent

nēt en nourriture: parce que toute leur substance est alteree par celle de l'animal qui s'en nourrist: mais quant à ceux qui ne peuuent estre alterez que pour le regard de quelcune de leurs qualitez, ils sont medicamens, non alimens.

Et ceux là sont aussi du genre des medicamens qui alterent le corps, sans que rien de leur substance soit alteré: mais tout ce genre là sont venins, & substances tres-contraires a la nature. *Distinguo, ouy ceux qui alterent en mal, mais il y en a lesquels alterent en bien, comme j'ay cotté cy deuant.*

Or pour iuger de la contrarieté qui est entre eux & la nature de l'animal, il faut en prendre la mesure sur la medieté de l'alteration qui leur peut escheoir: comme, par exemple és elemens, ni l'eau ne peut estre changee en feu, ni le feu en eau, mais si font l'vn & l'autre en air: & lui & en l'vn & en l'autre, tellement que la mutation de l'eau, ou bien aussi du feu en air, est mutation de proche en proche, & cette là du feu en eau, ou d'elle en feu, est esloignee, & pource l'eau & le feu sont opposez & du tout

Cc

contraires.

Donc de mesme le suc de pauot est entierement cōtraire au corps humain: veu qu'icelui corps ne peut agir sur lui, pas seulement pour le regard de l'vne de ses qualitez, tellement que, par consequent, il est bien loin de le pouuoir sur toute sa vertu: & ainsi c'est la l'vn des genres des venins.

L'autre est de cette espee de Simples lesquels reçoient quelque peu de mutation par nostre chaleur naturelle, puis delà se reduisent à faire plusieurs alterations diuerses dedans nostre corps, par lesquelles nostre nature se corrompt.

Ceux qui rongent, dit-il, & ceux qui putrefient, & ceux qui fondent sont chauds en puissance: & à rebours ceux là sont froids, qui refrigerent, qui ostēt le sens, ou qui induisent vne stupidité notoire.

Tout ainsi qu'vne Salamandre, estant mise sur des charbons, du commencement n'en sent nulle incommodité, mais si on l'y laisse trop long temps elle se brusle: Ainsi si la mandragore, & la

cigue, & le psyllium, pour estre vn peu chauffez, ne perdent point leur temperament de froideur, mais s'ils sont fort long temps chauffez, ils se corrompent & perdent leur force originaire. *Cecy preiudicie à ce qu'il en a dit cy dessus.*

Tout ainsi que la nature de toutes les choses qui ne peuuent estre alterees par nostre chaleur naturelle nous sont contraires, aussi a rebours celles qui se transmuent facilement par elle luy sont fort amies: & les autres sont entre deux. Desquelles les vnes sont telles qu'elles peuuent plus agir sur nostre corps que patir de sa part, & les autres en patir que non pas y agir: comme par exemple, le castoreum & le poiure agissent plus sur luy qu'ils n'en patissent: le vin, le miel, & la ptisanne en patissent plus qu'ils n'y agissent.

Quand deux substances estans assemblees combattent long temps a qui surmontera l'vne l'autre, chascune d'elles agist & patist: & mesme chascun agent repatist de par tout patient qu'il surmonte.

Qu'ainsi ne soit tandis que la laitue

Cc ij



se cuit par vn estomach trop boüillant, notoirement elle le refrigere, appaise la soif, & conuie à dormir: parce qu'elle est froide & humide, mais aussi tost qu'elle est passée en nourriture, elle augmente la substance de sa chaleur, luy faisant auoir soif, & par mesme moyen offense ledit estomach, lequel elle a refrigéré. De sorte que telles viandes font deux operations, l'une qu'elles alterent nostre corps comme medicamens, & l'autre qu'elles accroissent nostre chaleur naturelle comme alimens.

Estant chose toute esproouee que la qualité, seulement, de nostre chaleur est exaltee quelques fois, & quelques fois la substance mesme augmentee.

Donc si ayant beu du ius de laitue il ne se peut cuire, il fera en nostre corps le mesme effect que celui du pauot, & ainsi sera médicament: mais si luy cuit, il passera en nourriture.

*Tout cela sont imaginations qui n'ont pas grande seurété.*

*De celui De Inaquali temperie.*

**T**Out ce qui est facile a alterer, ou aussi de nature chaude, est le pre-

*Touchant Hippocrate.* 205

mier eschauffé par toute substance ex-  
calefactiue: mesme par vn sang bilieux,  
& enflambé de par vn phlegmon. Et  
semblablement, tout ce qui est facile à  
alterer, & de nature froide est le pre-  
mier refrigeré par tout refrigeratif.

Or sont les esprits les plus aisez de tou-  
tes les substances corporelles à alterer.  
*Ie le luy nie bien serré.*

*Touchant Hippocrate.*

**Q**VANT est des liures d'Hippo-  
crate, c'est assez en auoir fait ex-  
traict de l'auoir fait de ceux de Galien.  
Car tous les escrits de Galien ne con-  
tiennent que la doctrine d'Hippocrate  
corrigeé & amplifié. Et au reste ledit  
Hippocrate mesme en a reduit toute la  
chreime en ses Aphorismes; qui est vn  
œuure de mesme forme que cet ex-  
traict: tellement que pour son regard,  
ie me contenteray d'en dire, pour le ge-  
neral.

Cc iij

Que c'est, ou bien vne ignorance, ou bien vne charlatanerie, & corruptiõ du tout trop grande, de faire accroire au monde, qu'il y ait en ses liures vn tout aussi grand fonds de science medicinale, comme il y en a en la Bible de science Theologique, & es liures qui constituent le cours du droit de Iuridique. Ou que, seulement, il y'en ait tant qu'en ceux de Galien. Si ce n'est, qu'à la verité, en matiere de la pratique, ou de toute cette partie d'icelle qui appartient à la theorique des remedes, il n'en a du tout rien escrit: & par consequent n'y a pas fouruoyé comme Galien: mais en tout le surplus de la medecine, certainement Galien l'y surpasse autant qu'un docteur fait vn escholier. Dequoy ie me rapporte à ceux qui daigneront lire ses escrits avec science & iugement.

C'est vn autheur qui en ce point a eu de la syncerité, qu'il a donné peu de doctrine generale: le plus qu'il en donne c'est en ses Aphorismes: & ce liure là est tres-beau, ie le confesse: entant que c'est vn ceuure qui contient vn abbrege de toute sa science & experience: mais

quant au reste de ses œuvres, la plupart ne sont que discours confus, & sans nulle entresuite.

Comme par exemple, tel est son premier liure *De morbis*, auquel il traite des signes de toutes maladies, & en dit par ou il en sçait, en vn stile fort espineux, & comme dit est, qui n'a entresuite quelconque, dequoy il se confesse luy mesme, & s'en deult: & ledit liure ne contient que quelque nombre de petites obseruations & regles fort particulieres.

Au second, & au troisieme il traite particulierement de chascune de toutes les autres maladies dont il se peut resouvenir: mais il est bien loin d'en dire tant de nouuelles que Galien.

Au quatrieme il traite, le pauvre homme, de l'œconomie naturelle, & s'y trompe fort lourdement, comme i'ay monstré cy deuant.

Entre autres choses, en tous ses liures, il parle fort peu & fort froidemēt du cerueau, & ne dit rien de toutes ses fonctions: qui cependant sont, tesmoin Galien mesme, les souueraines de tout



208 *Touchant Hippocrate.*

le corps de l'animal. Le plus ou il en parle, c'est en son liure *De Glandulis*, & tout ce qu'il en diét est qu'il approche fort de la nature des Glandules, & qu'il attire les humiditez puis les renuoye, excepté quand il est malade qu'il les retient.

Au reste il y a de ses liures qui ne respondent nullement au tiltre: comme entre autres celui de *Victus ratione in morbis acutis*. Tout ce liure là semble vn grand bahu beau & neuf, mais la plus part vuide, & le surplus rempli d'estoupes, & de foin, & de quelque peu de linge parmi. En ce liure là, il est bien empesché, & ne sçait que dire, & ce neantmoins dit tousiours.

A la verité quelquesfois il se soufleue en des apprehensions fort hautes: mais il ne les sçait pas digerer, ni reduire à leur verité. Car cela fait il, pour le moins, en son liure *De flatibus* auquel il veut attribuer les causes de toutes sortes de maladies, non plus aux quatre humeurs, mais aux esprits: desquels les vns, dit-il, s'engendrent dans les corps, autres y entrent de dehors. Or s'il restraignoit ce sien dire à ne parler que des  
plus

plus griefues, il auroit raison, en prenant le mot de *flatus* pour dire esprit ou air.

Et pour moy ie desireroy pouuoir sauuer aussi, par quelque moyen, ce qu'il dit en son liure *De Carhibus*: mais la bou-tade en est trop fantasque.

En son premier de *Dieta*, il se crucifie pour descouuir ou c'est que gist le fonds de toutes les forces de l'homme, & le pauvre homme ne le peut.

En la plus-part de ses liures, son obscurité luy fait fort grand bien: car entre autres choses, c'est d'elle que ceux qui font de luy vne idole, prennent argument de ce faire.

Il ratiocine fort peu par tout la ou il est obscur, ains dit seulement, & ne prouue rien. Et qui monstre que quand il en vse ainsi, c'est qu'il n'est pas luy mesme feur de ce qu'il dict, est qu'en matiere de tout ce ou il veoid clair, ou seulement le pense faire, il ratiocine fort nettement, & en bons termes, & en vn style tres-exquis.

En son liure *De natura hominis*, entre autres, Et en *De Veteri Medicina*, Et *Dena*,

tura pueri, Et mesme au dixiesme *De mor-  
bis*, Il ratiocine, & file fort bien : mais en  
ceux de ses *Predictions*, *Des Prenotions*,  
*des Crises*, & *des iours Critiques*, qui sont  
tous petis œuures, Il enseigne, à la ve-  
rité, de bonnes petites maximes, mais  
icelles particulieres, Et est bien loin d'at-  
teindre à la haultesse, & netteté, du style  
auquel Galien à depuis escrit des mes-  
mes choses.

Tout ce qu'il a escrit sent son homme  
fort practic en la medecine, de la practi-  
que de son pays & de son temps, mais  
qui n'entend, cependant, nullement le  
fonds de la Science, Et qui le voudroit  
bien eutendre, & qui quoy que ce soit,  
le veut sembler entendre.



Chapitre cinquiesme auquel est traité  
des venins & Contagions, & de  
la consequence des empoi-  
sonnemens.

**D**ONC par cet extraict que des-  
sus, Madame, il apparoist que  
la doctrine de Galien, & des  
Escholes de ce dernier aage  
du monde n'est nullement à mespriser.  
Et que ce qu'il y en a en elle, de sain, est  
du tout necessaire d'estre sçeu par qui-  
conque faiçt profession de la medecine.  
Car au reste il est à noter, qu'outre les  
liures & traittez desquels l'extraict est  
cy dessus, & celuy Des lieux affectez ou  
indisposez, & plusieurs autres esquels  
il escrit touchant la Chirurgie & en bail-  
le les fondemēs, & tous les dessus men-  
tionnez au premier chapitre de cet  
œuvre esquels est donnee la doctrine de  
tout ce qui concerne les fiebures com-

Dd ij



munés, humorales ou regulieres, il y en a vn nombre d'autres, tres-beaux, esquels est contenue la doctrine de l'anatomie, & de l'vsage de chacune des parties, & particules de toute la masse du corps. Mais aussi s'en faut il beaucoup, pourtant, qu'elle ne soit parfaite, ni mesme saine entierement, ni telle qu'on ne doie point philosopher plus outre que ce qui se trouue en elle, desia tout maché, & tout digeré.

Entant que par ledit extraict appert que ledit Galien n'a point attainct iusques à la cognoissance de ce qui est des plus griefues maladies, à sçauoir de celles qui sont causees par formels venins, & non par simples corruptions, non veneneuses, des humeurs seulement: ni tout aussi peu des remedes qui y sont propres. Et qu'es liures ou il en traicte, ou fait profession d'en traicter, qui sont les 10. & 11. & 12. de la Methode de guerir, il en parle fort froidement, & qui pis est mal sainement: en definissant le venin, seulement, vne pourriture qui se fait par chaleur estrangere excitee dans nostre corps pour estre la transpiration

des exhalations du sang empeschée, ou par obstruction des pores de toute la peau, ou des extremities de tous les vaisseaux. Et supposant que toutes les fiebres malignes, qui est a dire veneneuses, ne viennent d'ailleurs que de là. Car, comme j'ay desia cotté cy dessus, luy mesme au 3. liure *Des facultez des simples*, recognoist que les choses suiuetes a putrefaction veneneuse se putrifient aussi bien, par chaleur comme par froideur: dequoy il sensuit que ce n'est par la vertu de la chaleur, non plus que par celle de la froideur, que se pourrifient les choses infectes par venins, mais par vne faculté putrifiante qui est en eux: laquelle est quelque chose de plus efficaceux & fort, que ne sont le chaud ni le froid immoderez qui peuuent estre excitez dedans nostre corps, par quelque cause que ce soit.

Et par effect, luy mesme encore au premier liure des Differences des fiebres, duquel l'extraict est cy dessus, recognoist que les maladies veneneuses viennent bien de causes externes: & qu'elles sont contagieuses aussi bien que le

Dd iij

mal des yeux, & la Gale: tellement qu'il faict fort mal seur frequenter ceux qui sont tabides. Et tous ceux, seulement, qui ont leur haleine infecte ou puante, & ceux qui sont malades pour auoir esté hommes d'exercice, & sont deuenus sedentaires.

Or de ce s'ensuit vne chose de merueilleuse consequence, c'est assauoir que, tout ainsi que veut nostre proverbe, qu'il ne faut qu'une brebis roigneuse pour infecter tout vn troupeau, voire cinq cents, & cinq cents mille, s'ils s'approchent les vns des autres. Aussi suffit il d'un seul homme malade, par quelque poison tres-infect & contagieux, pour infecter tout vn pays, voire infinis de proche en proche. Car si la simple Gale, & le mal des yeux, & l'infection d'une maladie qui est reussie à vn homme, d'auoir laissé des exercices corporels, auxquels il souloit s'adonner, se prouignent de l'un à l'autre, la Gale par l'attouchement, le mal des yeux par le regard, & la maladie de l'autre par l'infection de son haleine: comme nostre verole par l'accouplement venerien, il

senfuit par necessité, que ces grandes mortalitez desquelles les causes ne se peuuent nullemēt recognoistre en l'intemperie de l'air, telle que fut ladite qui emporta les trois quarts du monde quelques quatre cens ans y a, procedent d'empoisonnemens faits à quelques particuliers. Entant que cela est tout clair, qu'on peut par empoisonnement rendre vn homme malade d'vne maladie cent fois, voire cent millions de fois, plus infecte & contagieuse, que ne peut pas estre la simple, qui procede d'auoir laissé ses exercices par vn homme qui auoit coustume d'en prendre.

Et par ce moyen il y a deux genres de contagions, c'est assauoir l'vn de ceux qui viennent de causes generales, telles que sont les corruptions & intemperies de l'air. Et les autres qui viennent de particulieres, à sçauoir d'empoisonnemens faits à quelques particuliers.

Or la dessus, c'est chose estrāge, que la du le mōde croiroit que celles là du premier genre soyent les plus dangereuses



& cõtagnieufes, ou qui font pour fe pro-  
roger le plus loin: tout au contre, pour  
vn point, iamais telles contagions ne  
fçauroient s'estendre finon à peu de cli-  
mats à la fois, non à plusieurs peuples,  
& langues, & royaumes. Entant que l'air  
ne peut pas estre generalemēt corrom-  
pu, tant que fubfiftera le monde.

Et en apres, elles ne font auffi iamais  
que temperaires, & ne durent finon au-  
tant que les intemperies d'air qui les  
ont caufees'perffistent. Tellement que  
les venins qu'elles contiennent ne font  
qu'a demy contagieux, ou meffme en-  
core quasi point: puis qu'ainfi est qu'ils  
prennent fin avec leur caufe generale.  
Ioinct qu'au plus fort de leur vigueur,  
meffme, ne faiffent-ils pas vniuerfelle-  
ment tous ceux qui fe meffent parmi  
ceux lesquels en font infectez.

Mais quant à ceux de l'autre genre,  
c'est à dire qui viennent d'empoifonne-  
mens particuliers, ils font fi contagieux  
que, comme il f'ensuit, feulemēt de ce  
que Galien en dit au lieu cy deffus alle-  
gué, fi on le confidere biē, par eux feuls,  
& fans estre aidez de nulle caufe gene-  
rale,

rale, ils se vont tousiours propageans tant qu'ils en trouuent de suiet, iustement ainsi que la flamme, tellement que ce sont ceux cy qui absorbent pais & royaumes.

Car est à noter, qu'icy a lieu ceste consideration, que si les choses naturelles, tât bonnes que mauuaises, ont desia des vertus admirables, & qui vont terriblement loin : Et sur tout encore plus les mauuaises, en matiere de mire & ruiner, que les bonnes en matiere d'edifier. A plus forte raison, d'oc vont elles encore bien plus loin, y estâs aydées par l'art. Car l'art est, comme chascun veoid, inuention & dexterité de faire plus que la nature, par les choses d'icelle mesme, en les subtiliant, & les preparant, puis mixtionnant diuersement selon l'intention à laquelle on en veut seruir. Or peut il certainement plus que la nature, à l'infini, principalement en matiere de destruire & de ruiner. Car pour exemple, on fait par l'art d'Architecture, Et par ceux de maçonnerie, de charpenterie, & menuiserie, & tous autres arts mechaniques de belles & de grandes villes,

Ec

consistantes chascune de plusieurs bastimens & maisons, lesdictes maisons pleines de commoditez, & vtensiles en nombre du tout infini : mais, la ou à grand peine y a-il maison qui sceust auoir fait seulement, toutes les murailles d'une maison, tant soit peu grande, en plusieurs ans, en y trauaillant luy tout seul. Il s'en trouuera a millions chascun desquels suffiroit à destruire, seul, toute vne ville, en moins d'un an, si aucun ne l'en empeschoit, & il en auoit le vouloir. Donc autant en est-il de l'art de medecine, & de celuy d'empoisonner: C'est assauoir qu'on ne scauroit auoir fait vne medecine, laquelle par estre donné à vn seul homme, serue à en rendre plusieurs sains avec luy, mais si peut on trop vn poison, qui estant donné à vn seul, infectera toute vne ville, & consequemment tout vn pais, & finalement tout vn monde: & ce d'autant que la santé d'un homme n'est pas vne chose extensible outre sa personne, mais si est bien sa maladie, voire ce mesme à l'infini, si elle est extremement griefue. Et ainsi il est necessaire, Madame, que

voſtre Maieſté & ſes conſeils ſoient ſuppliez, ſe ſouuenir que ce ſôt choſes d'infinie efficace, que les venins qui ſont en poſſibilité d'eſtre ſuſcitez par les hommes: & par les daimons, ſ'ils oſoient, encore bien plus. Car Dieu a crée tout ce monde icy auant que faire l'homme: & ce afin d'en venir au point, de le faire tel qu'il eſt, pour le regard de ſon eſſence. Et cela eſt vn œuure que n'eüſſent ſceu faire les Daimons: mais trop ſçauoient ils maintenant, le monde eſtant vne fois fait & reduit en l'eſtat qu'il eſt, & l'homme auſſi, y ſuſciter des contagions ſuffiſantes, à en exterminer la race, ſi Dieu ne leur tenoit la bride. Et c'eſt à quoy appartient ce que Dauid, choiſiſſant la peſte des trois fleaux à lui propoſez, vſe de ce terme, qu'il ayme mieux tomber entré les mains de Dieu, qu'entre celles des hommes: parce que combien que ce ſoient les daimons, & non point Dieu, ni les bons Anges qui diſpoſent des metheores en ſorte qu'il s'en enſuit des mortalitez & peſtilences, & qu'ils ſoient auſſi treſſublins en matiere de faire toutes eſpeces d'empo-

Ee ij



sonnemens, neantmoins ils n'en peuvent, ni osent faire aucun sans licence, ou sans commandement expres de Dieu: selon qu'il se peut veoir, tant en ceste histoire icy mesme de David, qu'en celle de Iob. Lequel soin sa Majesté garde, à cause que les hommes ne scauroient, en toute leur puissance, obuiuer ni resister à la destruction qui leur seroit moyennée par les daimons, par ces voyes de pestilences: mais quant à tous les venins qu'il est en la puissance de l'homme, & en son inuention & art, de causer & de susciter: Dieu s'en rapporte à ceux qui ont l'autorité au milieu d'eux d'y obuiuer, si bon semble, tellement qu'il en peut venir de la part des empoisonneurs de plus griefs que d'autre quelconque.

Et de fait nous voyons que nostre verole est venue de là, selon la plus saine opinion, & quant & quant la plus ancienne: assauoir d'un empoisonnement qui fut fait en la ville de Naples, lors que le Roy Charles VIII. la print par sa simple terreur, sans coup frapper. Dequoy les neapolitains irritez, se vage-

rēt a infecter ainsi son armee, mais d'autant qu'on ne daigna faire registre de lors de ce qui en estoit, le diable, depuis, s'est esbatu a y apporter des tenebres.

Au surplus, on veoit par l'extraict que dessus, que Galien quitte la carte pour le regard de la cure des fiebres putrides, mesmes les moins malignes, & qui s'engendrent par elles mesmes, en la façon par luy descrite. Donc il ne se faut esbahir si ceux d'entre les medecins qui iamais n'ont osé encore en sçavoir plus que Galien, ny mesme y songer seulemēt, sont bien loin de pouvoit guerir celles qui ont cours à present, & s'ils en font mourir beaucoup dauantage qu'ils n'en soulagent.

Donc pour moy, ayant fait debuoir de m'esleuer iusques à la cognoissance tant de la cause d'où pourroient estre procedees toutes lefdites maladies, que des remedes par lesquels on y peut apporter secours, & auoir soucieusement philosophé sur l'accident de leur nouveauté & malice. Et sur celle de ladite autre qui absorba pais & Royaumes quelques quatre cens ans y-a: Et de la  
Ee iij

verole, & autres telles: & consequem-  
ment sur les venins:& sur les empoison-  
nemens, & entre autres, sur ceux les-  
quels s'appellent poisons terminez. Et  
puis sur les alexiteres, c'est à dire con-  
trepoisons, ie suis tombé en toutes les  
resolutions sus-mentionnees. Au quel-  
les pour la conclusion de ce mien œu-  
re: i'inculqueray seulement que cela  
doit bien estre pesé touchant les poi-  
sons ou venins, que tout ainsi comme  
en matiere de malice, quant est des  
mœurs, il y en-a d'infiniment plus con-  
sequentieuses, & griefues, les vnies que  
les autres & en somme, de tout autant,  
comme il y a de difference entre vn fe-  
stu & vne poutre: autant en est-il des  
venins. Car entre iceux il y en a qui ne  
sont point contagieux, les autres le sont  
à demy, & les autres qui le sont en telle  
extremité, qu'il n'y a nul, tant soit-il  
sain, & de bonne constitution, & fort,  
qui puisse euitier sa contagion. Car tel  
pour le moins fut celuy duquel i'ay par-  
lé cy dessus, qui tua les trois quarts du  
monde quelques quatre cens ans y-a.

Chapitre 6. Contenant vne description de la  
nature & des progresz des maladies  
de ce temps.

**D**ONC maintenant si le venin, qui  
cause toutes les nouvelles mala-  
dies de ce temps, & toutes les morts su-  
bites qui iournellement se multiplient,  
specialement en ce Royaume, est tel ou  
non, pour moy, il me semble que la  
chose vaut bien l'examiner. Car, tant  
y-a qu'ayant iugé qu'il estoit tel, desia  
plus de seize ans y-a, & tasche d'en fai-  
re du bruit, & protesté que toutes les-  
dites maladies qu'on veoid à present si  
frequentes, & qui lors ne faisoient en-  
core que commencer, & estoient si ra-  
res qu'on n'en faisoit nul compte, iroiēt  
touliours en s'accroissant, tant qu'on y  
eust donné remede, & on veoid qu'il est  
aduenu.

Et ce qui me le fait ainsi conie-  
cturer, fut que deslors ie scauoy que  
ledit venin estoit de la nature de ce-  
lui du cancer, lequel va, touliours  
en croissant. Et qu'en ceste nature sien-



ne il estoit si contagieux, qu'il n'estoit possible de plus, tellement que cela me fit esuertuer d'en faire bruit. Mais la chose estant si estrange, & qui est le pis, ennuieuse tel bruiet ne fait aucun effect.

Or ce neantmoins me voyant maintenant viel, & sur ma fosse, i'ay bien voulu rendre ce tesmoignage au monde auant qu'en partir, que c'est chose tres-vraye, puis qu'il plaist à Dieu, que ce Royaume & avec luy tous les peuples circonuoisins sont infectez d'un tel venin que cela, qui s'est esleué puis vingt & un an seulement, lequel venin est tres-sublin, Et iustement le mesme du Cancer spiritualisé, C'est à dire qui est rendu si subtil que non seulement il se communique par la respiration, mais mesme par le seul regard, aussi bien que faisoit celuy de cette autre contagion que dict est, qui fut il y a quatre cents ans ou enuiron, comme tesmoignent les Chroniques. Et s'attache directement à la substance des esprits sensitifs, non à aucune autre, au moins sinon apres auoir long-temps couué

couué en la personne. Et d'autant que lesdits esprits sont le fonds de toute la force du corps: & luy, est vn venin tres-foible en son commencement, & treslent en tous les effets, & n'ayant aucune autre force que celle de ne pouuoir estre empesché de prendre racine, par tout ce que lesdits esprits ont de vertu & d'efficace. Tout le mal qu'il peut faire au corps de quiconque il vient à saisir, d'abordee, est seulement qu'il luy debilitte, tant soit peu, le cerueau. Et ce sans lui faire qu'une douleur momentanee, qui redonde iusques au cœur, mais à laquelle, parce qu'elle ne dure sinon vn moment, il en est peu qui prennent garde, ou du moins qui s'en ressouuiennēt, ores qu'on la leur rememore.

Mesmemēt d'autant que ce coup vne fois fait, c'est grād cas que le patiēt se sēt plus fort qu'au parauant, & prend vne fauce alaigresse: laquelle lui naist de ce que tous lesdits esprits se recueillent, & se tiennent tousiours bandez, de la en auant, par eux-mesmes, pour esquiver audit venin: là où selon l'ordre de la nature, ils ne se bandent point d'eux-mes-

mes, pour le moins és personnes sages, ains se tiennent cois, & desbandez, tant que le cœur en ait affaire & les souleue. Et laquelle fauce alaigresse en amuse infinis, a cause qu'elle leur est fort agreable, & leur adiouste de la force pour quelque temps, & fait qu'ils marchent en piaffe plus aisément: ce qui leur est cause que, quelques menus maux qui subsequment leur arriuent, & vont en se multipliant en eux, si ne pensent ils point estre malades, pour le moins, de maladie d'importance, ou qui merite qu'ils prennent garde à leurs personnes, de plusieurs ans, & mesme infinis y en-a qui sont surprins de la mort auât que penser estre malades.

Et lesquels petis menus maux sont fort differens & diuers, selon la diuersité de la constitution des personnes: tellement qu'il est impossible de les pouuoir tous racomprer. Et mesmement d'autant qu'ils vont encore en se multipliant & accroissant de iour à autre. Au moyen dequoy ien'en puis icy articuler, sinon quelque nombre des plus notables.

Comme sont, qu'apres que chascun

en a receu ceste premiere attainte, combien qu'il se sente plus fort qu'au parauant, si est-ce qu'ou bien il deuient sensible aux moindres mutations du temps, & se sent transporté, par leur moyen, en diuerses dispositions fort dissemblables.

Ou, pour le moins, sa teste lui deuient de beaucoup plus sensible au froid qu'elle ne souloit estre, & que la raison ne requiert: & le poil cesse de lui croistre tant qu'il auoit accoustumé.

Et mesme plusieurs y en a ausquels tout le leur premier tombe auant que cela leur arriue.

Ou bien il s'esleue des bruits perpetuels dans ses oreilles, ou bien comme d'un pot qui boult, ou comme de cloches sonnantes.

Et là où toute vrine doit aller tousiours en se cuisant, au plus l'homme tarde à manger, les siennes, qui est chose estrange, vont tousiours en se descuisant, en sorte que celle qu'il fait la nuict est plus cuitte, & plus rainte que celle qu'il fait au matin, & celle qu'il fait au matin plus que celle qu'il fait

Ff ij



plus tard, & ainsi tousiours, au plus il tarde à manger.

Et se trouue aussi desreglé touchant son sommeil, tellement qu'ou bien il l'a plein de douleurs, ou a tout le moins d'inquietudes. Es toutesfois & quantes qu'il luy aduient de le prendre doux & soef, il s'en trouue lassé à son resueil.

Et aucuns y-a qui s'en trouuent tousiours aggrauéz, tout ainsi comme d'un fardeau, qu'ils portent par tout ou ils vont. Et les autres n'en peuuent prendre du tout aucun ni iour ni nuit: & quant ils pensent trauailler, de l'esprit spécialement, ils ne s'en trouuent plus la force, & s'ils s'en cuident abstenir, ils se trouuent pleins de douleurs aussi, ou bien d'inquietudes.

Ou bien ils se trouuent aussi desreglez touchant le manger, & en ayans tres-grand besoin, & en estans fort en arriere, n'ont du tout aucun appetit. Et quant au boire, c'en est encore beaucoup pis.

Car il est a noter, qu'un des principaux articles de tous les maux que ledict venin cause, est qu'il fait fluer du cerueau vne caue extremeuse, blanche de

couleur, laquelle deuiant aceteuse dans l'estomach : Et ainsi elle oste la soif. qui est la cause qu'il s'en veoid a present fort peu d'alterez, c'est a dire qui ayent soif, parmy leurs indispositions, quoy qu'ils ayent tresgrand besoin de boire, & s'humecter le corps.

Et cette mesme eau aceteuse red l'estomach incapable de tous excez, & quelquesfois plein de douleurs tout aussi tost qu'on a mangé, ou aussi de ventositez qui sont du tout exorbitantes, & par fois de corrugations.

Ou aussi le rend tel, qu'au lieu de digerer la nourriture en chyle, il la reduit en flegme, & autres sortes d'excremens, pour la plus grand part.

Et en somme, c'est ceste eau aceteuse icy, qui fait la plus grande partie des effets d'icelui venin: parce qu'elle entient elle mesme, sçauoir est les dysenteries, ou quoy que soit flux hepatics, lors qu'il en va dedans le foye, qui y couue. Et les pleuresies, & fauces pleuresies, qui a present ont si grand cours, quand elle flue dans la pleure, ou sur les poulmons. Et des coliques, alors qu'elle s'arreste dans

les gros boyaux, ou qu'elle flue dessus le muscle coeliac. Et des ebullitions de sang, & des fiebres putrides, & rougeoles, petites veroles, & autres telles, lors qu'il en entre dans les veines.

Et le meilleur marché qu'on en puisse avoir, est quand elle flue dedans la rate: car en ce cas ladite rate la desgorge dans l'estomach, & luy s'en descharge soudain, par vomissemens, ou aussi par l'autre voye naturelle d'embas, par quelque petite diarrhee. Ce qu'il fait aussi alors qu'elle flue droit dans icelui mesme, en quantité, & ce à coup, ainsi qu'elle fait à plusieurs aux grandes mutations de temps.

Car au reste, tout ainsi que toute pourriture s'accroist en puanteur, toutes les fois que l'air va prendre vn changemēt, & se mitige, aussi tost qu'il est rassuré, autant en fait cediēt venin: Car, selon les variatiōs de l'air, tantost il predomine en vn chacun, & le tourmente, soit en vne façon ou autre: Et puis tātost il se mitige & luy donne vn peu de repos. Et en ceux qui sont les plus forts, & de la meilleure habitude, il se contente, vn

fort long temps, de leur causer des diarrhees fort frequentes, & par lesquelles ils rendent des humeurs si acres, qu'ou bien elles leur cuisent fort au fondement, ou sinon, sont donc tres-puantes, & qui leur sortent avec impetuosité.

Et à tels autres il fait des diabetes ou flux d'urine, ou des ardeurs d'icelle urine tres-molestes, & des flux menstruaux aux femmes, qui leur sont aussi tres-falcheux.

Et rend plusieurs hommes impuissans à l'acte de generation, dès leur aage viril.

Et se mesle aussi parmi les maladies veneriennes, & empesche qu'on en guerisse si nettement que de constume, & en somme les enuenimme, de sorte que depuis que ié suis à dresser cét œuure icy, d'icelui & d'elles mellez se sont engendrees la Cristalline & la Greflette.

Et à tels autres, il engendre des grattes par tout le corps, ou des rongnes, ou des vlcères, ou des dattres, ou des bubons, selon que j'ay dit paruant.

Et ce à cause qu'il infecte & gaste à la



fin tout le sang. & par ce moyen aussi cause ces rougeoles, pourpres, & petites veroles, & toutes ces fiebures putrides qui ont si grand cours à present.

Il va corrompant, aussi la symmetrie de chascun corps, entant qu'il peut, & rend vne iambe plus grosse que l'autre, ou plus pesante, ou bien plus chaleureuse, vn bras de mesme: & fait, qu'au liêt, l'vn ne se peut tenir couché que sur le costé droit, & vn autre que sur le gauche, & tel autre que sur le dos.

Et destruit aussi la charité mutuelle qui est naturellement entre tous les membres, tellement que le sang n'accourt plus si fort aux bleseures & contusions comme il auoit accoustumé.

Et gaste par special aux hommes d'estude, & d'affaires en dependantes, & aux plus spirituels d'entre toutes les autres conditions, la memoire, & mesme leur appesantist encore l'imaginatiue, & la ratiocinatiue.

Et à tels, mesme, il leur depraue & peruertist lesdites trois facultez, iusques à en rendre les vns du tout esceruelez, & les autres malicieus extremement, & se contente

se contente de cela, & les laisse libres d'ailleurs: d'autant que cela est aussi le souverain de tous les maux qu'il scauroit auoir fait à l'homme: Le dy lesdits maux mesurez, seulement selon la physique: tesmoin ce que dit Galien, sur la fin du second *Des causes des Symptomes*, que la souveraine de toutes les facultez de l'animal est celle par laquelle il discourt ou ratiocine sainement.

Il ne manque aussi d'esblouyr quelcun des sens auant le temps, la veüe aux vns, l'ouye aux autres, & aux autres le sens du tact, ou bien celuy de l'odorat.

Et infecte toute la chair, & la faiët ou bien trop enfler, ou la fait aussi amaigrir plus qu'il ne seroit de raison.

Estant venu à certain point, il rend la personne suiëtte à des tristesses internes, & qui ne prouiennent de nulle cause exterieure, ni non plus d'aucune douleur, & cependant sont si profondes, qu'elle ne s'en peut consoler.

Et pour la fin, est à noter qu'au plus vn chatun se rencontre d'vne constitution sincere, & plus luy faiët il de douleurs,

Gg

à cause qu'il y trouue plus de resistan-  
ce: tellement qu'il rend ceux là, par spe-  
cial, tels que ce leur est chose impossi-  
ble de se contraindre, & de remplir au-  
cun labeur.

Sauf qu'il rend toutesfois l'esprit de  
la ieunesse plus propre à l'estude des let-  
tres: tant à cause qu'elle luy est vne four-  
de & creuse affliction, qui aide à dom-  
pter la fierté intrinseque, & spirituelle  
en laquelle nous naissons tous, par le  
peché originel: & ainsi la rend plus do-  
cile: que parce que l'estude mesme, est  
vn remede tres-puissant à l'encontre  
dudit venin, à cause qu'elle fortifie, pu-  
rifie, & accroist l'esprit furnaturel, &  
luy les esprits sensitifs, & eux tout le re-  
ste du corps.

Et toutesfois, cela aussi ne fait-il que  
aux adolefcens, car quant à ceux d'aage  
parfaict, il leur est en empeschement de  
continuer d'estudier, à cause qu'il leur  
debilite, comme dit est, toutes les trois  
facultez animales, ou pour mieux dire  
spirituelles, par lesquelles l'homme estu-  
die: & l'estude, ce neantmoins, ne laisse  
de leur estre tres-vtile alencótre de lui.

Et plusieurs y-a-il, esquels les fluxions qu'il cause, au lieu de leur fluir dedans l'estomach, ou sur les poulmós, ou le cœur, fluent sur leurs membres externes: & ce sur tous a quelques vns, & leur y font des douleurs, ou des lassitudes.

Et aux autres dessus quelcun, seulement: comme sur vn bras, sur vne hanche, ou vne iambe: icelles petites, ou grandes, & douloureuses, ou remises selon que l'air est disposé: ou bien aussi selon les autres occasions qu'il en rencontre en vn chacun.

Car, qui est vne chose qui en trompe infinis, & qui fait qu'ils ne recognoissent en luy aucune nouveauté, il se mesle aussi parmy toutes sortes de fluxions ordinaires, ou naturelles, & ausquelles chacun est suiet. Et en quelques vns les red plus opiniaftres qu'elles n'estoient d'elles mesmes, ou moins aussi, en quelques autres: mais c'est donc en moyennant en ceux-cy quelque autre plus grand mal, & plus grief, en quelcun des principaux de leurs intestins, ou de leurs membres radicaux.



Il a toutesfois cela de particulier, entre autres choses, qu'il fait enfler les iambes, spécialement par le dehors, au droict la cheuille, à la plus part.

Et leur appesantist les poulmons, cō-bien que fort peu à quelques vns, au pris des autres.

Il faict, di ie, tous ces maux-là, & infinis autres encore: non pas à la verité tous à la fois, ni en chascun homme, mais ouy en plusieurs: & ce mesme en vne maniere sensible, par ceux qui sont de la meilleure habitude, & la plus sincere: mais quant à ceux là qui sont d'une grossiere, & qui est peu sincere, combien qu'il les leur face aussi, ils n'en ressentent quasi rien: tant à cause qu'il trouue en eux fort peu, ou point de resistance, au moyen dequoy les douleurs qu'il leur cause sont d'autant moindres, qu'à cause qu'estans moins sensibles, tant du corps comme de l'esprit, ils ont vn moindre sentiment de ce mesme qu'il leur en faict. Mais ce neantmoins il ne laisse de leur faire mal leurs affaires: car il ne laisse de gagner en chacun d'eux, combien qu'il n'en sente aucune.

incommodité, iusques à ce que tout à coup il vient à luy oster la vie, par quelcune des quatre ou cinq maladies susmentionnees, qui sont ou quelque abscez dedans la substance de son cerueau, ou quelque pleuresie, ou flux hepatic, ou dysenterie, ou melle des deux, ou par quelque fiebre putride, ou pestilentielle, ou quelque fauce apoplexie qui luy cause vne mort subite.

Car en somme, du moins, fait il en vn chacun ces deux especes de maux: pour l'vn qu'il allentist le cours de la generation de ses esprits, esquels gill le fonds de ses iorces, & par ce moye lui en cause vne disette, & le reduit en tel estat qu'il ne peut plus porter le ieuſne, ni la mauuaise nourriture, ny suffire a de grands labours: Et par mesme moien est cause que le sang arteriel reformille dedans les arteres, pour autant qu'il ne s'en debite plus tât que le cœur en fournit: d'ou vient qu'elle fait des Anebrismes en aucuns. Et qui plus est cela estant, le sang est contrainct refouiller dedans les veines & cōsequemment sy corrompt

d'où naissent des fiebres putrides, es-  
qu'elles veritablement la saignée fait  
fort grand bien, affin de bailler air au  
corps: Pourueu qu'on la scache don-  
ner a propos & qu'elle ne soit excessiue,  
Et qu'on ait preallablement deuëment  
purgé le malade, & donné ordre qu'il  
soit fort nourri, & de viures salubres:  
mais pourtant si est elle bien loing de  
suffire a les guerir: car ce premier genre  
de mal est le moindre des deux qu'il fait  
car l'autre plus grief consiste en ce qu'il  
est venin cancreux, comme i'ay desia dit  
dessus, Et par consequent est le plus at-  
troce de tous les venins du monde, &  
oultre est de nature d'aller tousiours en  
s'accroissant, & de plus est contagieux,  
& ce d'une contagion totalement ineui-  
table. Or de ces trois articles viennent,  
consequement toutes les autres sortes  
d'accidens que dessus, & infinis autres  
encore, qui en naissent iournellement:  
selon quil se va augmentant & graduant  
de plus en plus: desquels ces deux arti-  
cles sont cruels, que c'est le cerueau qu'il  
despecé principalement, & qu'il se va re-  
duisant a faire mourir de morts subites.

mesme les plus forts & plus sains.

*Chapitre 7. Contenant vne preuve que toutes les maladies de ce temps descriptes au precedent chapitre sont nouvelles & irregulieres, & ne peuent estre venues que de quelque empoisonnement.*

**C**E qu'apres auoir recogneu, i'ay estimé estre de mon debuoir de le faire sçauoir à tous ceux qu'il appartiendra: voyant que tous les Medecins y sont estrangement surprins: car d'autât qu'à la verité de temps en temps il a eu, au monde, des dysenteries, des Pourpres, & des Pleuresies, & des peripneumemies, & des maux de testes & de cœur, & des catharres de toutes sortes, des petites veroles, & fiebures putrides & malignes, ils estiment qu'il n'y ait rien de pis en celles d'a present, qu'il auoit es anciennes qu'on auoit coustumé de veoir: mais voicy que ie leur respon, premierelement qu'il est notoire que selon le cours de nature, Si telles maladies sont ordinaires, si ne sont elles pas communes ainsi que les fiebures in-



termittentes & legitimes', pour parler comme Galien . C'est assauoir les quotidiennes, les tierces, & les quartes & les composees d'elles trois, Et ces sortes de continues lesquelles, diét il, au second liure de son traicté, *Des Chryses* ne viennent sinon de la mesme simple corruption d'humeurs, qui faict lesdictes intermittentes mesmes, & n'ont aucun venin, par consequent: & les pleuresies venâtes de s'estre refroidy a coup, apres s'estre fort eschauffé, & la pierre aux reins, & les gouttes, & les Coliques, tant venteuses, que nephretiques, Et toutes sortes de catharres qui procedent d'intemperance, mais quant est de toutes les autres, lesquelles ont quelque venin, elles n'ont certainement point accoustumé d'estre communes: ains lors que quelcune d'icelles vient à auoir cours en vn pais, pour vn, cela ne dure pas, & pour vn autre, ce n'est qu'en vn ou deux, ou trois, ou quatre climas à la fois, & non en toute vne moictié du monde, ou mesme encor' d'auantage. Et en apres c'est seulement quelcune d'icelles & nō toutes ensemble. Or est il que maintenāt  
on veoir

onveoit que tout a rebours, depuis quelques ans que le venin par moy dessus décrit à eu loisir de se propager au loin & au large, toutes les extraordinaires ensemble, & mesme beaucoup plus qu'il ne s'en estoit iamais veu a diuerses fois. Et les morts subites mesmes lesquelles fouloient estre si rares qu'a grãd peine en mourroit il deux, en tout paris, par chacun an, sont deuenues plus communes, cent fois, voire cēt mille, que ne sont les siebures regulieres : & que lesdictes regulieres en ont mesme chãgé de forme, tellement qu'il ne s'en veoit plus qui soient pures tierces, ni quartes, ni quotidiēnes, ni, quant aux continues, qui soient exemptes de venin. Dóc ie dy moy que cela est quelque chose de fort estrange, & de merueilleuse importance. Et que le venin qui fait tout cela est, ie ne diray point seulement l'vn des plus puissans, mais tout a fait le plus puisāt qui soit en toute nature, à sçauoir celuy du cancer.

Ioinct qu'il se manifeste tel par ces trois marques, la premiere, qu'il est des plus lents & tardifs en son progrēz qui

Hh

soient en tous les genres des venins : la secõde, qu'il va tousiours, pourtant, avec la lentitude, en s'auançant ou accroissant: Et la troisieme, qu'il est rebelle a tous medicamens qui aient esté en vsage encore iusques a present.

Car cy dessus, quant a ce que les plus experimentez d'entre les medecins, recognoissans, tresbien, que certainement toutes les maladies de ce temps sont merueilleusement estranges, en attribuent, seulement, l'origine aux peurs & douleurs qu'on a souffert pèdât la guerre, en ce Royaume, & aux intèperies de l'air, qui ont aussi esté grandes, quasi continuellemèt, depuis que la guerre a prins fin: ioint qu'elle a laissé tout le peuple diseteux, & plein de malaise, pour mon regard, ie soustien, que quãd il n'y auroit sinon le long tẽps qu'il y a que lesdites maladies durent, il faut bien qu'elles soient venues de quelque plus puissante cause. Car bien aduoue-ie que tant de peurs & de calamitez, desquelles la guerre derniere auoit remply tout ce Royaume, eussent bien esté suffisantes pour causer plusieurs maladies, Et qui eussent

esté cruelles. Et ne fay aucun doubte qu'elles n'en eussent, d'effect, engendré: mais lesquelles eussent esté, certainement, d'autre nature que celles qui sont auioird'huy, n'eust esté que le venin qui cause toutes celles icy, est quelque chose de plus fort qu'elles n'eussent peu estre encore: Et estant tel les a exclutes.

Et la raison, est a noter que premierement toutes lescrites d'a present, aians commencé dés le siege de Paris, comme elles ont fait, gardent neantmoins constamment tousiours vne mesme teneur, & ne changent, ni ne varient: ains vont tousiours en s'accroissant, seulement, en malignité, qui cause de nouveaux symptomes. Or cela monstre, que ni elles ne viennent des intemperies de l'air, qui sont si inconstantes & variables que riē plus, ni aussi des cacochymies procedees des afflictions dont la guerre a peu estre cause. Car si elles feussent venues de la, elles eussent esté tousiours en se diminuant, entant qu'ores que par la paix, la pauureté, & toutes sortes de mesaises n'ont point cessé, si ont, pour le moins, les alarmes & toutes les tranfes

Hh ij



& peurs qui auoient lieu pendât la guerre. Or ce qui aduient en tels cas, est que les plus indisposez ne laissent pas de s'en aller, mesme apres la guerre finie, par les tranfes qu'ils ont souffertes: mais les autres, qui sont plus forts, prennent resolution dessus le train auquel sont les affaires. De sorte que c'est chose feure que si lesdites maladies d'a present feussent procedees de la, elles eussent prins fin, depuis vn si lōg temps que, Dieu mercy, le Royaume est en paix. Veu mesme que, par cette grande mortalité qui fut l'an mil six cents & sept, furent emportez tous les plus indisposez: & puis suiuit le grand hyuer: Puis vn esté si chaud & sec, que de ce, deuoit aduenir, qu'ayans l'air & les corps humains receu par la vn changement des plus notables qui leur eussent peu arriuer, selon le cours de la nature, toutes les maladies qui eussent esté auparauât, s'esuanouissent: Et mesme que de fort long temps, Il ne s'en veist que de tres-rares. Et de fait plusieurs medecins l'auoient ainsi coniecturé, & ont esté fort esbahis de veoir qu'elles continuoient.

& que mesme elles n'en estoient deuenues que plus cruelles. D'oc, de tout cela il sensuit, di-ie, que certainement elles procedent de quelque autre cause, & icelle admirablement puissante & efficaceuse.

Et au reste, de dire que chacune d'ellesviene d'une cause a elle particuliere, comme ie veoy le general des medecins l'imaginer, cela non plus ne se peut faire: veu que leur malignité de chacune, est venin, des plus grieux qui aient encore esté veuz. Car cela seroit vne chose terriblement prodigieuse, de dire qu'au monde se feust esleué en vn mesme temps vne pluralité de causes, chacune de diuerse espece, & operatrice chacune, d'une maladie nouvelle, des plus veneneuses qui eussent encore esté veuës au monde.

Donc de ce sensuit, di-je, qu'elles doiuent toutes proceder d'un mesme venin, non de diuers: & de plus qu'iceluy encore est logé dedans la substance des Esprits sensitifs, & non dans aucunes des humeurs. Car quant aux humeurs, elles font, ie n'ediray point seulement, diffe-

Hh iij

rentes l'une de l'autre, mais directement opposées l'une a l'autre: Au moien de quoy, des corruptions qui naissent en chascune d'elles, & de leurs mellanges, se creēt des diuersités de maladies, lesquelles n'ont rien de cōmun: mais quant aux Esprits sensitifs, ils sont, cōme i'ay démontré cy deuant, cette faculté ou essence spirituelle cōmune, qui non seulement veoid par l'organe des yeux, & oit par celuy des oreilles, & flaire par celuy du nez, goust par celuy de la langue, & du palais, & sent du sentiment du tact par le moien de tous les nerfs, & de la peau, & remue chacun des membres par l'organe des mesmes nerfs, imagine par la partie anterieure du cerueau, se ressouuient par celle du derriere, & ratiocine par celle du milieu: mais aussi consume chascune des operations naturelles de tous les autres intestins, & qui purifie le sãg, & anime toute la chair. Or est il que le venin du cancer, lequel i'ay desia cy dessus dit estre la matiere de toutes lescites maladies de ce temps cy, est de nature de se particulariser, iusques a ne faire en vn chacun corps

qu'un seul ulcere, fort petit, & qui est quasi sans douleur, du commencement, puis aller en s'aggrandissant, & en rongeat de proche en proche. Donc a ce paroist il qu'en cesdites maladies il est terriblement inherent en la substance desdicts esprits, qu'il ne luy est pas possible de faire ce trait de se particulariser, pour le moins, que fort rarement. Car il fault, par necessité, que cela luy vienne de ce que lesdits esprits sensitifs sont comme ie vien d'exposer, vne vertu commune, & laquelle est capable de toutes fonctions naturelles, particulieres, demeurante, ce neantmoins, tousiours faculté generale: car d'autant que ledit venin ne se peut generaliser iusques a effectuer vne putrefaction vniuerselle, & sur tout du commencement qu'il est en l'homme, ni mesmes de plusieurs annees: pour estre de nature lente des plus qui soient en tous les genres des venins, & mesme de nature encore de se particulariser, comme dict est. Et pour le regard des Esprits, qui sont la substance a laquelle il s'attache formellement, ils sont esgalement capables de tous effects



particuliers: de la il se faiet que, combien que ledit venin ne soit qu'un seul & particulier venin, Il est ce neantmoins capable de faire des diuersitez infinies de maladies, & autant en somme, que sont diuerses toutes les substances, & parties, & particules desquelles la masse du corps humain est toute composee. Assauoir, en venant a estre le fonds d'iceluy transporté, par ledits esprits, en vn tel alentour du cœur, en tel autre dedans le foie, en tel autre dans l'estomach, en tel autre en l'un des endroits du cerueau, en tel autre dedans vn autre, & en tel dedans son humeur bilieux, en tel dedans sa pituite, en tel autre dans son humeur melancholic, en tel autre dedans son sang &c. Car au reste, si, comme i'ay dict cy dessus, ce qu'il fait toutes les maladies que dict'est, c'est par le moyen d'une humeur qu'il faiet distiller du cerueau, laquelle tient de sa nature, & faiet diuerses maladies, selon la diuersité de la nature de chascune des parties qui vient a en estre moleste, neantmoins en ce paroist-il que le fonds d'iceluy venin reside dans

de dans lesdicts esprits, & iamais ne les delempe, que l'humeur peccante de chascune desdites maladies lesquelles il cause, est tousiours fluxile & turgente, & peut estre faire courir d'un lieu a l'autre, voire y court souuent d'elle mesme, & fait d'une vertigo vn astme, ou bien aussi d'une Colique, ou bien d'une dysenterie, ou au contraire d'une astme, aussi vne colique, ou bien vne dysenterie, ou vne goutte ischiatique, & pour vn besoin vn vertigo. Tellement que i'aduise moy, que c'est chose tresdangereuse, en toutes les maladies de ce temps, que de donner des clysteres, plus lenitifs, ou aussi corroboratifs, que purgatifs: & qu'ils causent ou bien la mort, tout contant, ou du moins vn astme, ou vne petipneumonie. Ce qu'estant bien consideré, quand il n'y auroit que ce seul point en elles, que les humeurs en sont vrgentes & fluxiles: c'est assez pour conuaincre, par la doctrine de Galien & d'Hipocrate, qu'il y a quelque chose de fort extraordinaire en elles, & de grandement veneneux. Car touchant ce poinct icy, scachent tout

205. *Traitté sur les morts subites.*

ce qui verront ce traicté, que l'un des principaux de tous les aphorismes d'Hippocrate est le vingt & deuxiesme du premier liure, & la teneur d'iceluy est qu'il ne faut iamais esmouuoir, ni s'efforcer d'euacuer des humeurs, tant qu'elles sont cruës, Sauf alors qu'elles sont turgentes: mais que c'est chose qui aduient rarement, qu'elles soient turgentes. Or cependant tout à rebours vniuersellement en toutes les maladies de ce temps l'humour peccante de chacune est turgente, & mesme si qu'elle n'admet nulle coction.

**F I N.**

## C O N C L U S I O N

*Addressante à la Royne & a tous  
les Seigneur qui sont en Court.*

**E**L est le tesmoignage  
que m'a Conscience ma  
contrainct de rendre a  
vostre Majesté, Madame,  
& a tous les conseils de ce Royau-  
me, touchant l'estrangeté & la  
consequéce des maladies desquel-  
les il est affligé. Lequel ceuvre ayât  
acheué, & alant le mettre en lu-  
miere, iauroy vn tres-grand suiect  
de craindre d'auoir perdu ma  
peine: & qu'il ne feust leu que de  
ceux desquels i'ay esté contraint  
d'y descouurir l'ignorance & dol.  
Et qu'ils ne vinsent aisémét a chef  
de desgouster & vostre Maiesté, &



*Conclusion.*

consequemment tous les principaux Conseillers, & officiers de toutes les cours souueraines de seulement veoir ledit œuure, ni en vouloir ouir parler. Veu mesmement que vostre ditte Maiefté, aussi bien que chacun de feldicts Conseillers, sont si chargez d'autres affaires, qu'il ne leur reste vn seul moment de loisir, qu'ils peussent dependre à le lire, avec attention & soin de l'entendre, & de peser de quelle consequence sont les choses y representees. mais la dessus, ie me confie que d'entre tât de grands seigneurs, desquels est pleine vostre court, tousiours, & qui ne manquent ni de loisir, ni encore moins de capacité, ni de soin d'examiner tout ce qui est d'importâce pour le public, & qui les touche de si pres, specialement

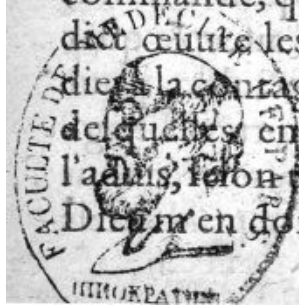
*Conclusion.*

chacun d'eux mesmes & les siens,  
il s'en trouuera qui aurót la curio-  
sité de le lire, & consequemment  
la vertu d'en faire le bruiet que  
merite tout ce qui y est exposé  
Par ou Messieurs de la iustice serót  
incitez a en prédre cognoissance,  
pour y pouruoir, soubs vostre au-  
thorité Madame, selon qu'ils  
trouueront bon estre. Ce que i'es-  
pere ainsi, d'autant qu'il n'y a forte  
d'entreprise qui soit plusdigne de  
tout grand seigneur, & Prince ter-  
rien ni qui luy puisse reussir à  
plus d'honneur, & plus de me-  
rite, enuers Dieu, & enuers les  
hommes, & toute la posterité: ni,  
ce neantmoins, plus aisee, & quāt  
& quant plus delectable, pour  
tout vray home & portāt l'Image  
Dieu, que celle d'employer tout  
ce qu'il a d'autorité & poids a tels

*Cōclusion.*

effects. C'est assauoir à empescher que tout aduis d'une infinie consequence, dont le bruiet paruient iusques a son oreilles, ne vienne à estre negligé, pour auoir ttop peu d'apparance, tandis qu'il n'y a sinon quelque homme priué qui s'en tourmente. Tout ainsi comme il n'y à chose si suspecte, ni indecente, en vn homme priué, & qui n'a mesme seulement aucune reputation, que de le veoir se mesler & se tourmenter, luy seul, de quelque tel affaire. Qui est la raison pour laquelle ie n'ose me tant ingerer, iusqu'a ce qu'on me le commande, que d'adiouster à ce dict ceūte les moyens de remedes à la contagio, & aux maladies de quelques en iceluy est donné l'aduis, selon tout ce qu'il a pleu à Dieu m'en donner d'intelligence.

F I N.



*Par Priuilege du Roy.*

**P**A R grace & priuilege du Roy, donné à Paris, le troisieme iour d'Auril 1612. Il est permis à Isaac Brochârt sieur des Affis, faire Imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il trouuera bon, vn liure intitulé, *Auerissement sur les morts subites, & maladies veneneuse*: fait & composé par ledit sieur des Affis, pour le temps & terme de dix ans, à conter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Auec deffence à tous autres, de quelque calité ou condition qu'ils soyent, d'imprimer ou faire imprimer, sans le congé & consentement dudit des Affis, ou du Libraire qui aura imprimé ledit liure, sur peine de cinq cens liures d'amende, & de confiscation desdits liures qu'il trouueroit imprimé. Applicable moitié aux pauures, & l'autre moitié à celui qui aura imprimé ledit liure comme appert par les lettres.

Et ledit sieur des Affis a donné consentement à Gille Robinot Marchant Libraire à Paris, d'imprimer & faire imprimer le susdit liure pour le temps contenu au susdit priuilege.

*Par le Roy en son Conseil.*

signé

DV Lys,



